

U d'/of OTTAWA
39003002771276



BIBLIOTHÈQUE

RELIGIEUSE ET NATIONALE

APPROUVÉE

PAR MGR L'ÉVÊQUE DE MONTRÉAL.

2e SÉRIE IN-8

HISTOIRE

DE

MADAME DUCHESNE

Fondatrice de la société du Sacré-Cœur
en Amérique

PAR

M. l'abbé Baunard

ÉDITION ABRÉGÉE PAR

M. Alex. BRUNET



MONTRÉAL
LIBRAIRIE SAINT-JOSEPH
CADIEUX & DEROME
1888

AVANT-PROPOS.

Après avoir écrit la vie de Mme Barat, il semble que M. l'abbé Baunard ne pouvait s'élever plus haut ; cependant il se surpassa lui-même, c'est la commune opinion, dans l'admirable *Histoire de Mme Duchesne* (1), le saint François-Xavier d'une société dont Mme Barat fut le saint Ignace.

Cette histoire est le complément de celle de la vénérable fondatrice du Sacré-Cœur.

Le premier de ces livres a fait voir le commencement de cette célèbre société en France et en Europe ; le second est destiné à montrer son établissement dans l'Amérique du Nord. A ce point de vue la vie de Mme Duchesne revêt à nos yeux un caractère, et offre des charmes qui s'imposent plus fortement encore, s'il est possible, à notre sympathique admiration que la

(1) Histoire de Mme Duchesne, par M. l'abbé Baunard. 1 vol. in-12, de 550 pages; Prix : 75 centins. Paris, Poussielgue Frères. Montréal, Cadieux & Derome.

vie, pourtant si captivante, de Mme Barat elle-même.

Nous espérons que les familles canadiennes et la jeunesse de nos collèges et de nos couvents accueilleront cette histoire avec bienveillance. Heureux si nous pouvons contribuer à rendre populaires les enseignements d'une vie si sainte et si dévouée.

LES EDITEURS.

LIVRE I.

LA VOCATION.

CHAPITRE PREMIER.

Naissance de Mme Duchesne. — Sa Famille. — Son Noviciat a la Visitation.

Philippine-Rose Duchesne naquit à Grenoble, le 29 août 1769. Ses parents, Pierre-François Duchesne et Marie-Rose-Euphrosine Périer, appartenaient à cette bourgeoisie de province qu'on voyait alors en France et que son intelligence, son travail et ses connaissances pratiques élevaient chaque jour davantage dans la considération comme dans la fortune.

M. Duchesne, avocat distingué au Parlement de Grenoble, descendait de la famille Duchesne établie originairement à Romans, dans la Drôme, et dont la piété était traditionnelle, car elle n'a cessé, pendant plus d'un siècle, de fournir des religieuses à la Visitation de cette petite ville.

Le fond de son caractère était une grande énergie de volonté, propre d'ailleurs à tous ceux de sa race, et qui était devenue proverbiale au monastère de Romans.

Nous sommes obligé de dire que malheureusement cette énergie de caractère, M. Duchesne la

mettait au service des idées philosophiques et libérales auxquelles les parlements français prêtaient alors un si téméraire appui. Son christianisme en avait ressenti un ébranlement profond. S'il avait encore le respect de la religion, s'il en avait retenu les croyances fondamentales, il en avait oublié les devoirs essentiels ; et nous verrons comment il ne fallut rien moins, pour le ramener à Dieu, que l'ardente sollicitude de la fille dont la vie fait le sujet de ce livre.

Sur la place de Saint-André, et séparée seulement par une rue étroite de l'église de ce nom, était située la maison de la famille Duchesne, laquelle communiquait par une porte ouvrant sur la cour, à celle des Périer, ce qui permettait aux deux familles alliées de se voir journellement. C'est là que s'écoula l'enfance de Philippine, à l'ombre, pour ainsi dire, de l'église collégiale de l'apôtre saint André, son modèle dans l'amour des âmes et de la croix.

Dieu qui, selon l'Ecriture, " façonne les cœurs un à un " en vue des destinées qu'il leur a assignées, permit bientôt d'entrevoir de quelle matière précieuse il avait fait celui de la jeune Philippine. Elle avait bien la roideur et la tenacité du *caractère Duchesne*, comme on disait à Grenoble ; et qu'il faudra d'années, de travail et de vertus,pour assouplir ce caractère, si tant est qu'on parvienne à le refaire jamais ! Mais aussi que de ressources offrent de pareilles natures, lorsque c'est vers le bien qu'elles poussent leurs énergies.

On remarqua de bonne heure dans cette enfant

d'espérance de précieuses dispositions à la générosité. Une grandeur d'âme naturelle la portait d'instinct à s'oublier elle-même pour se dévouer aux autres. Elle accueillait généreusement les mendiants qui se présentaient à la porte de son père. Elle leur distribuait aussitôt l'argent qui lui était accordé pour ses menus plaisirs, disant avec une noble candeur : " Le plus grand de mes plaisirs, c'est de faire du bien. "

La virilité de l'esprit répondait à celle du cœur ; c'est là le trait principal de cette physionomie. Cette petite fille, par le sérieux de ses goûts, semblait avoir dix ans d'avance sur ses compagnes. " Philippine avait à peine neuf ans, nous raconte sa sœur, que je la voyais faire gravement la lecture à sa sœur aînée qu'une longue maladie retenait au lit. Or, le livre dont elle avait fait choix pour la distraire était l'Histoire romaine. " Il y avait sympathie entre cette âme énergique et l'héroïque race de qui l'on a écrit que " le fond du Romain est d'agir courageusement et de souffrir de même. "

Cette disposition à l'admiration et à l'amour des choses généreuses et grandes n'attendait, pour éclater, qu'un objet digne d'elle, quand lui fut révélé providentiellement un ordre d'héroïsme bien supérieur à celui des hommes de l'ancienne Rome. " Ma première estime pour l'état de missionnaire, écrivait-elle plus tard, vint des conversations d'un bon Père jésuite qui avait fait les missions de la Louisiane, et qui nous racontait des histoires de sauvages. Je n'avais que huit ou dix ans, et néan-

moins j'estimais heureux les missionnaires. J'enviais leurs travaux sans m'effrayer de leurs dangers ; car en même temps, je lisais l'histoire des martyrs. " Le martyre ! c'est déjà le point de mire de ce jeune cœur, comme autrefois celui de sainte Thérèse enfant. Nous venons de voir briller la première étincelle dont le souffle d'en haut devait faire jaillir une si vive clarté.

Jusqu'ici l'éducation de Philippine avait été principalement l'ouvrage de sa mère ; mais se voyant bientôt chargée de quatre enfants, trois filles et un fils, Mme Duchesne comprit qu'il fallait remettre en d'autres mains cette grande mission à laquelle elle ne pouvait plus s'employer suffisamment par elle-même ; et comme la Visitation avait héréditairement la juste confiance de toute sa famille, Philippine fut mise au pensionnat que cet ordre dirigeait à Grenoble, dans le monastère de Sainte-Marie-d'en-Haut. C'était le quatrième monastère de la Visitation, fondé par saint François de Sales. La première pierre fut posée en sa présence le 16 octobre 1619.

Lorsque Mlle Duchesne entra à Sainte-Marie, cette maison avait gardé l'aspect comme l'esprit de ses premières années. On montrait encore, dans le chœur des religieuses, l'humble confessionnal de saint François de Sales, la stalle de sainte Jeanne de Chantal, ainsi que son prie-Dieu, et la place où une voix venue du ciel lui dit : " Il n'est plus ! il n'est plus ! " à l'heure même de la mort du saint évêque de Genève.

La piété que Philippine apprit à cette école s'ap-

puyait sur la foi, principe de toute lumière, et sur la crainte de Dieu, principe de toute sagesse. " La foi avait jeté de profondes racines dans son âme, rapporte sa sœur ; et la crainte de Dieu lui faisait fuir tout ce qui aurait pu offenser le regard divin. " Quant à l'amour de Notre-Seigneur, Philippine le recevait, pour ainsi dire, de tout ce qu'elle voyait, entendait ou lisait dans ce lieu. De toutes les maisons de la Visitation où florissait le culte du Sacré-Cœur de Jésus aucune peut-être ne portait de plus nombreux et de plus expressifs symboles de cette dévotion que le monastère de Sainte-Marie-d'en-Haut.

A douze ans Philippine eut le bonheur de faire sa première communion. Cette époque, où Jésus-Christ se donna tout à elle, fut aussi celle où elle sentit s'éveiller le besoin de se donner toute à lui, pour ne plus se reprendre. La vie religieuse lui parut la seule capable de répondre au désir de son âme.

Elle reçut dans l'humilité et l'action de grâces la première signification de sa vocation. Mais elle comprit en même temps que ce germe devait être confié à la garde du ciel, cultivé dans la prière et fortifié par l'exercice d'une solide vertu. Dès lors, elle ne passa plus un seul jour sans prier Dieu et Marie de l'éclairer sur la volonté divine et de l'y rendre fidèle.

Elle fit plus ; et désormais sa vie de pensionnaire fut déjà l'apprentissage du sublime état auquel elle aspirait.

Tout à coup vint l'heure rude, mais salutaire de la contradiction, qui devait sonner tant de fois dans le

cours de la vie de Mme Duchesne. Ses parents, informés des tendances de leur fille vers l'état religieux, résolurent d'y couper court en la retirant de Sainte-Marie, pour la reprendre chez eux. La mère en agissait ainsi par affection ; le père y mêlait peut-être ses préventions de philosophe contre les ordres monastiques. Sans songer à discuter les sentiments de l'une et les jugements de l'autre, la jeune fille se tut, se soumit et rentra au foyer paternel : elle comptait sur le temps, sa ferme résolution et la grâce de Dieu.

Tout d'abord les parents durent se montrer satisfaits ; car par toute sa conduite, extérieurement du moins, Philippine semblait entrer à pleines voiles dans le courant de leurs intentions. Elle parut dans le monde ; allant aux concerts, s'y amusant fort et prenant grand plaisir à danser. Elle a déclaré plus tard que, là même, elle pensait au bonheur qu'elle aurait de se faire religieuse.

A cette époque, la famille maternelle de Philippine était entrée dans une ère de brillante prospérité à laquelle se joignait le plus pur bonheur domestique, et un nombreux essaim d'enfants donnait une vive animation aux deux maisons réunies des Duchesne et des Périer. Philippine sympathisait beaucoup avec ses deux sœurs, Amélie, l'ainée, qui devint bientôt Mme de Mauduit, et Charlotte-Euphrosine qui fut plus tard Mme Jouve. Elle se lia aussi d'une véritable amitié avec sa cousine, Mlle Périer, alors âgée de seize ans, cœur et tête dignes d'elle. Toutes ces femmes furent dans la suite autant de types accomplis de la vie chrétienne dans le

monde, comme leurs tantes et grand'tantes avaient été des modèles de la perfection religieuse dans le cloître.

Tandis que les mères formaient leurs filles sous leurs yeux, un prêtre de mérite, M. l'abbé Raillanne, fut chargé des études des fils de M. Périer, qui furent au nombre de huit. Philippine voulant profiter des leçons que ses cousins recevaient de leur maître, demanda et obtint la permission d'en suivre régulièrement le cours et de compléter ainsi ses premières études. C'est ainsi qu'elle étudia le latin, en vue de comprendre l'Ecriture sainte dont nous la verrons faire un si bel emploi dans ses lettres.

Ses parents se flattaient de l'espérance de conserver dans le siècle une fille si capable de s'y distinguer. Ce n'est pas cependant qu'elle se relâchât en rien de ses pratiques religieuses, mais elle gardait un profond silence sur sa vocation, afin d'éviter les contradictions qu'elle craignait d'éprouver, de la part de ses parents, sur ce sujet sensible.

Bientôt arriva l'heure de se prononcer. La jeune fille venait d'avoir dix-sept ans. On songea à la marier. On lui présenta un parti honorable insistant beaucoup pour qu'elle acceptât. Philippine refusa : " Non point, expliqua-t-elle, qu'elle eût rien à objecter contre cet établissement, mais uniquement parce qu'elle se sentait appelée à l'état religieux. " Ses parents n'insistèrent plus ; c'était sur le temps seul qu'ils comptaient pour donner un autre cours aux idées de leur fille. Ils se trompaient ; Philippine, affranchie de toute contrainte par la publicité

de sa résolution, commença à se prononcer hautement dans sa conduite. Elle renonça à toute parure superflue, et refusa, avec toute l'énergie de son mâle caractère, de paraître parmi les fêtes.

Sa principale confidente était sa tante Périer, femme d'une grande foi et capable de comprendre un généreux dessein. Il y avait déjà un an que Philippine s'était prononcée, lorsqu'un jour elle se fit conduire par sa tante à Sainte-Marie-d'en-Haut, afin de conférer de son avenir avec la supérieure. Mais une fois dans la maison, elle se sentit tellement saisie par la main de Dieu, qu'elle déclara à sa tante qu'elle n'en sortirait plus. Mme Périer eut beau faire, il lui fallut revenir seule avec la cruelle mission d'annoncer à la mère la détermination qui venait d'éclater. Mme Duchesne pleura beaucoup, mais comme elle était chrétienne, elle ne crut pas devoir désapprouver l'action de sa sœur chérie.

Elle se montra moins résignée lorsque, peu de jours après, étant montée au couvent avec sa famille, elle ne put voir sa Philippine que derrière les grilles. L'entrevue fut déchirante. Mme Duchesne épuisa toute son éloquence de mère pour combattre sa résolution et la ramener à son foyer. La postulante répondit avec une fermeté calme en apparence à tout ce que ses parents purent lui objecter. Mais au fond de son cœur, le ciel et la terre se livraient le plus effroyable combat.

A la fin, ayant pris congé de sa famille, elle alla toute frémissante encore d'émotion, se jeter au pied de l'autel. Là elle fondit en larmes ; et remerciant

Notre-Seigneur de l'avoir aidée à se vaincre elle-même, elle lui renouvela sa consécration.

Cela se passait en l'année 1787. Philippine reçut le voile, et, à partir de ce moment, elle prit place au chœur selon la règle de l'institut.

Un des premiers motifs de son entrée à la Visitation fut son grand désir d'exercer un jour le ministère des âmes en élevant la jeunesse dans les pensionnats.

L'apostolat était donc au fond de toutes ses pensées. C'était en elle la source d'une vive admiration pour la compagnie de Jésus, dont la vie de perfection et la vie d'action faisait également l'objet de sa pieuse envie.

Ses saints d'affection étaient saint François-Xavier, et saint François Régis. Avec François-Xavier, elle rêvait l'apostolat des peuples infidèles ; avec François Régis, le dévouement aux pauvres et aux petits. Pour l'amour de lui, elle se mit plus tard à instruire les pauvres.

En attendant, elle édifiait son couvent par le spectacle d'un cœur libre et vif comme la flamme, dégagé de lui-même, détaché de la terre, livré tout entier à l'amour de Dieu et au service du prochain. Elle se fit toujours un scrupuleux devoir de ne jamais enfreindre un seul point de la règle.

Le pied du tabernacle fut, toute sa vie, la seconde demeure de Mme Duchesne.

Au bout d'un an ou dix-huit mois de noviciat, Philippine se disposait à faire profession lorsque l'opposition formelle de son père l'arrêta sur le seuil.

Ce n'était pas cette fois prévention de philosophe contre les ordres monastiques : les temps étaient noirs d'orage, l'heure était menaçante. Philippine elle-même ne pouvait ignorer les graves événements dans lesquels sa famille n'avait qu'une trop grande part d'initiative, et qui s'accomplissaient, pour ainsi dire, sous ses yeux. C'était dans sa propre ville, presque dans sa propre demeure, qu'avait préludé la Révolution. On entrait dans l'année 1789. Pouvait-on prévoir le terme où s'arrêterait le mouvement révolutionnaire ? M. Duchesne, effrayé de l'état des esprits, et voulant gagner du temps, intima à sa fille la défense de faire ses vœux avant l'âge de vingt-cinq ans.

Tout ce qu'il lui permit fut de rester à Sainte-Marie en qualité de novice, jusqu'à ce que les années où les événements décidassent de son sort. Philippine fut consternée. Un prêtre de grande prudence, auquel elle confia sa peine, lui dit : " Adorons Dieu, ma fille ; il a ses vues secrètes dans ce qu'il permet aujourd'hui, vous le comprendrez plus tard. "

Moins de deux ans après, la foudre qu'on entendait gronder dans le lointain éclata sur la France. On proscrivit les ordres religieux. Au commencement de 1791, les Visitandines de Sainte-Marie furent sommées d'avoir à se séculariser ou à abandonner leur maison conventuelle. Les religieuses protestèrent, déclarant unanimement persévérer dans leurs vœux et vouloir vivre et mourir dans leur saint état. Cette démarche entraînait leur expulsion.

La famille Duchesne n'attendit pas ce moment

pour arracher Philippine d'une maison menacée des dernières violences.

Elle fut donc obligée de déposer l'habit de la Visitation et de suivre sa famille dans la maison de campagne qui devait lui servir de refuge.

CHAPITRE DEUXIÈME.

Mme Duchesne pendant la Révolution.

La terre où M. Duchesne transféra sa famille était le domaine patrimonial de Granne, au département de la Drôme. Granne, situé dans le voisinage de Romans, est un chef-lieu de canton ecclésiastique. La campagne des Duchesne consistait en une maison entourée de jardins et de bois d'une petite étendue, mais fort agréable, où toute la parenté aimait à se réunir dans la belle saison, égayée par une nombreuse et brillante jeunesse.

Dans le même temps que Philippine arrivait à Granne, une de ses proches cousines, Marie-Julie Tranchant, religieuse visitandine du monastère de Romans, venait pareillement y chercher un refuge; c'était donc une sœur que le ciel envoyait à Mlle Duchesne. Jamais d'ailleurs Philippine n'avait paru plus religieuse que depuis le jour où elle avait été forcée de quitter son monastère. Elle suivait en tous points la règle de la Visitation. Plusieurs étaient tentés de taxer de rigorisme cette exactitude claustrale; mais elle se faisait tout pardonner par son dévouement généreux, absolu, à tout ce qui l'entourait. Le principal de ses soins était l'éducation de sa petite sœur Mélanie, enfant de quatre à cinq ans, qui puisa, dans les leçons et l'exemple de Philippine, le goût de la vie religieuse.

Plus la persécution sévissait cruellement, plus les secours spirituels arrivaient difficilement dans cet asile de Granne. La Providence y pourvut de la manière la plus inespérée. Un jour, un prêtre proscrit, M. l'abbé Poidebard, homme de science et de piété, vint se réfugier chez M. Duchesne, qui l'employa à différentes entreprises. Il profita de son séjour dans la maison des Duchesne pour y faire de solides instructions religieuses à toute la famille. La nuit, sur un autel préparé dans le lieu le plus secret de la maison, il célébrait les saints mystères, et leur donnait la sainte communion.

C'est vers cette époque que Philippine eut la douleur de perdre sa mère, qui mourut dans ses bras après qu'elle l'eut fidèlement gardée et soignée pendant toute sa maladie. Mise ainsi en possession d'une partie de sa fortune, elle l'abandonna à ses frères et sœurs, moyennant une modeste rente qu'ils devaient lui servir, se réservant les seules espérances célestes.

Ce fut alors que Philippine quitta Granne pour se rendre à Romans auprès de sa grand'mère, afin de lui tenir compagnie et de l'assister. Cette femme absolument ingouvernable, portait l'héréditaire fidélité au *caractère Duchesne* jusqu'à une perfection véritablement désespérante. Les domestiques ne pouvaient y tenir. La petite-fille elle-même ne se sentit pas de force à lutter longtemps. D'ailleurs on l'en dispensa ; et au bout de quelques semaines, son congé lui fut donné en termes nets et clairs.

Mme Duchesne prit de là occasion d'un retour

sur elle-même, et fit à ce sujet de sages réflexions touchant la réforme à opérer dans son caractère avant que l'âge ne l'eût rendu incorrigible. Sœur charitable, elle communiqua ces pensées à Mme de Mauduit, qui avait, elle aussi, largement hérité du *caractère Duchesne.*

Cependant Philippine souffrait de se voir ainsi inutile, sous la tente, et à l'abri des coups de la persécution tandis que l'Eglise soutenait, d'un bout de la France à l'autre, un sanglant combat. Après son court séjour chez sa grand'mère, et à la suite d'une retraite, elle revint à Grenoble où elle s'établit d'abord chez une de ses tantes. Son but était de se dévouer au salut des fidèles et au rétablissement de la religion, en attendant qu'il lui fût donné un jour de rentrer dans le cloître.

Elle eut à essuyer de sanglants reproches de la part de sa famille qu'elle n'avait pas instruite de son dessein.

N'était-ce pas déjà trop de n'avoir pas su tenir auprès de sa vieille grand'mère; et allait-elle encore abandonner son père? Elle écrivit à Mme de Mauduit, pour se justifier, une lettre admirable qui fait voir quelle élévation de vues et quelle noblesse de sentiments avaient présidé chez elle à cette décision. La pensée de l'abandon de son père l'émut. Elle avoue que cette idée est un glaive dans son cœur, et qu'elle ne parviendra jamais à l'arracher. Mais, dit-elle, " en m'attachant à celui qui ordonne les évènements et qui console les cœurs, je puis faire plus pour mon père qu'en cherchant à lui plaire par

mes assiduités et une fidèle compagnie. Souvent j'ai demandé à Dieu que je sentisse seule la peine de cette séparation, et que le prix de son mérite fût le bonheur de ma famille, sa douce union et une paix constante."

De retour à Grenoble, Philippine s'empressa d'aller revoir son cher monastère de Sainte-Marie-d'en-Haut. Converti en prison, il regorgeait alors de malheureuses victimes, destinées au bourreau. Des dames de haut rang, de grands seigneurs, de vénérables religieuses, des saints prêtres y traînaient une vie menacée par le couteau toujours suspendu sur leurs têtes.

Elle n'eut pas de repos qu'elle n'eût formé, avec quelque courageuses compagnes, une association dans le but de procurer les secours corporels et spirituels aux confesseurs de la foi. Ces intrépides femmes prirent le nom de Dames de la Miséricorde. Mlle Duchesne était la plus dévouée de toutes. Elle ne craignait pas, raconte une de ses premières filles, d'entrer dans les plus noirs cachots des prisonniers, pour leur rendre les soins de la plus humble servante.

C'était peu pour Philippine de visiter les apôtres, elle se fit apôtre elle-même pour les suppléer ; heureuse, si Dieu le voulait, d'acheter la même mort au prix des mêmes audaces. Dès le matin, après avoir rempli ses exercices de piété, elle allait visiter les malades, auxquels, dans ces temps malheureux, il était difficile de procurer les secours de la religion. Cherchant, dans les réduits où ils se cachaient,

les prêtres fidèles et proscrits, elle les conduisait, à travers mille dangers, auprès des mourants. On ne saurait énumérer les pratiques de charité héroïque qu'elle a accomplies en pareilles circonstances. Enfin vinrent les jours où la France essaya de se reconstituer, et la famille puissante des Duchesne-Périer apporta à cette œuvre le concours de son intelligence pratique des affaires.

L'ambition de Mlle Duchesne avait un autre objet, et visait un but plus haut. Désireuse de travailler à la restauration du règne de Jésus-Christ, et de le dilater par de nouvelles conquêtes, souvent elle portait ses vœux vers les misions étrangères. " Mais, dit-elle, je ne pouvais songer à y aller dans un temps où les mers paraissaient fermées pour toujours."

D'autres fois, elle projetait de procurer le rétablissement de la grande Chartreuse, et elle pria pendant plusieurs années à cette intention.

Du sein de ce bouillonnement intérieur de projets et de désirs divers, s'élevait toujours, au-dessus des autres, l'image sacrée de Sainte-Marie-d'en-Haut.

En attendant qu'elle pût y retourner, la Providence lui inspira à l'exemple de saint François Régis, de s'occuper des enfants les plus pauvres et les plus délaissés.

Philippine saisit l'occasion d'un voyage à Rome, pour faire un pèlerinage au tombeau de l'apôtre du Vélay. Ce sanctuaire de la Louvesc, qui devait laisser un souvenir ineffaçable dans l'âme de Mme

Duchesne, ne lui fit cependant qu'une impression douloureuse. Le corps de saint François, sauvé des fureurs révolutionnaires, n'y avait pas encore été reporté. Tout y respirait la tristesse et la désolation.

Il ne faut pas chercher des consolations sensibles dans la vie de Mme Duchesne. La Louvesc ne lui en donna point. " Le juste vit de la foi " ; et ce que sa foi était venu chercher en ce lieu, c'était uniquement un intercesseur et un modèle. Or l'histoire de saint Régis lui présentait un type de sainteté et d'action éminemment sympathique à son genre d'attrait de nature et de grâce. Il y eut désormais d'elle à lui une alliance que nous verrons se continuer jusqu'a la fin de la vie de Mme Duchesne.

Arrivé à Grenoble, où s'étaient conservées encore de bonnes écoles pour les petites filles, elle choisit des petits garçons tout-à-fait abandonnés. C'était des enfants de bonne volonté mais d'une légèreté insoutenable et qui mirent sa patience à une rude épreuve. La future missionnaire du nouveau monde préludait déjà à ce lointain ministère par ces premiers travaux.

Cependant Philippine ne perdait pas de vue son cher monastère de Sainte-Marie-d'en-Haut. Devenu bien national, il était inhabité, excepté le dimanche, où le concierge y tenait une sorte de cabaret pour ceux qui allaient se promener sur la montagne. Au jour solennel de la Pentecôte de 1801, elle alla en faire la visite avec d'anciennes religieuses Carmélites, sa jeune sœur et sa petite nièce, Amélie de Mauduit, alors âgée de trois ans. Arrivée sur la

terrasse, elle ne fut pas peu surprise d'entendre cette enfant s'écrier, en se roulant sur la verdure : " Oui, je viendrai ici, j'y serai pensionnaire et j'y ferai ma première communion."

Cette étrange parole parut un heureux présage à Mme Duchesne.

Dès ce moment, son désir se changea en un dessein arrêté de racheter Sainte-Marie-d'en-Haut. Selon son habitude, elle négocia d'abord l'affaire avec le ciel. Elle fit un vœu à saint François-Régis ; afin que Dieu l'éclairât, elle fit prier les enfants qu'elle catéchisait. Elle s'assura aussi le suffrage de plusieurs hommes de Dieu, s'adressant de préférence à ceux qui se recommandaient par leur dévotion au Sacré-Cœur de Jésus.

Ses démarches commencèrent par une requête concertée avec l'ancienne supérieure de Sainte-Marie et adressée, au nom des religieuses survivantes, à l'administrateur du département. Cependant l'entreprise languissait sans résultat, lorsque Mlle Duchesne fit agir sa famille.

C'est ainsi qu'enfin, le 10 décembre 1801, la maison de Sainte-Marie fut adjugée, moyennant huit cent francs de loyer et les frais de réparation à Mlle Duchesne.

Maintenant il s'agissait de s'installer sans retard, et en dépit de toutes les contradictions. Ce fut le 14 décembre, quatre jours seulement après l'adjudication, qu'elle rentra, ainsi qu'elle s'exprime, dans la maison du Seigneur.

Nous venons d'assister aux premières armes du

zèle de Mlle Duchesne. Mais c'est trop peu désormais de rendre des enfants et des disciples à Jésus-Christ, Mlle Duchesne se met en devoir de lui rendre des épouses ; et c'est sur le lieu même où la haine de son nom a entassé hier les confesseurs de la foi, qu'elle rouvre le premier sanctuaire où s'allumera un zèle impatient de lui rendre plus qu'il n'a perdu.

CHAPITRE TROISIÈME.

Mme Duchesne a Sainte-Marie.

Le Concordat venait d'être signé. L'Eglise allait donc entrer dans une ère nouvelle et recommencer sa course glorieuse ! Mais la restauration du règne de Jésus-Christ pourrait-elle être solide tant que l'éducation de la jeunesse catholique ne lui assurerait pas des recrues régulières ? Le plus riche joyau ne manquerait-il point à la couronne de l'Eglise tant que la vie monastique ne refleurirait pas en France ? C'est à lui procurer cette force et cet honneur qu'allait travailler le zèle de Mlle Duchesne.

En rentrant à Sainte-Marie elle n'y avait amené qu'une seule compagne, Mme Faucherand, ancienne visitandine, et une jeune fille d'une douzaine d'années, qu'elle avait attirée pour être, par sa pauvreté, la bénédiction de l'établissement. Triomphante de se voir enfin dans ce lieu de ses désirs, elle se mit avec ardeur à réparer les outrages que la révolution et le temps avaient faits à son cher couvent, éprouvant dans ces occupations les contentements de sainte Thérèse balayant dans son monastère.

Le jour de Noël fut une grande et heureuse journée pour les pauvres religieuses, car ce fut en ce jour qu'elles reprirent l'habit monastique que, la veille, elles étaient allées faire bénir clandesti-

nement à la ville par un prêtre qui célébra ensuite le saint sacrifice.

Le surlendemain, 27, elles furent fières de paraître en uniforme devant deux illustres prélats, Mgr Spina et Mgr Caselli, qui vinrent les visiter. Ils bénirent ce premier germe de la résurrection de la vie religieuse ; et Mme Duchesne regarda leur visite comme étant pour son œuvre la sanction de l'Eglise, dont ils étaient la haute représentation.

D'ailleurs, son zèle pour le culte public de Jésus-Christ avait devancé l'acte de la promulgation de la paix religieuse. Elle n'osait pas encore ouvrir aux fidèles la porte extérieure de l'église de Sainte-Mârie, mais elle trouvait moyen de les y introduire par l'intérieur du couvent, et l'office s'y célébrait avec solennité. Ainsi leur église de Grenoble fut la première où le culte catholique parut dans sa splendeur après la révolution.

Mais il était plus facile de réparer et d'ouvrir l'enceinte de la maison que de la repeupler. La première sollicitude de Mlle Duchesne avait été de rappeler les anciennes mères de Sainte-Marie dans leur monastère, ne cessant de les presser de venir la rejoindre. Mais malgré qu'elles fussent toutes restées fidèles, de nouvelles habitudes étaient nées de dix ans de sécularisation et, pour différentes petites considérations, elles firent opposition ; ce qui donna à Mme Duchesne des moments bien amers.

La religieuse sur laquelle elle fondait son espérance principale pour entraîner les autres était la supérieure, Mme de Murinais, que son âge et ses

vertus rendaient l'objet d'une vénération universelle. Ce ne fut qu'après de patientes négociations qu'elle s'assura cette importante conquête. La vénérable mère revint donc à Sainte-Marie dans la semaine de la Passion de cette année 1802. Elle était accompagnée d'une jeune religieuse qui ne devait s'occuper de rien, sinon de soigner la santé de sa supérieure, et de deux sœurs converses, dont l'une n'avait guère moins de quatre-vingts ans. Ce recrutement n'apportait pas à la communauté une sève bien généreuse ; mais Mme Duchesne ne se découragea pas.

Durant la semaine sainte, une retraite fort suivie fut prêchée dans l'église par M. Rivet.

Quelques autres religieuses avaient aussi suivi leur supérieure ; mais le retour dans la maison une fois obtenu, restait à établir l'observance des règles. C'est à cette restauration spirituelle que devait échouer le zèle de Mme Duchesne.

Il est juste d'observer que partout les dignes filles de Saint-François de Sales mirent de l'empressement à rentrer dans leurs monastères dès qu'elles eurent recouvré la liberté religieuse et à reprendre leur règle, plus ferventes que jamais. Mais à Sainte-Marie, l'ouvrage de ce rétablissement ne trouvait que des éléments dont l'infirmité explique trop bien l'impuissance. La mère de Murinais avait alors soixante-dix-neuf ans. Elle était pleine de bons désirs, mais sa santé, son âge et sa désuétude de la vie monastique la livraient à la merci de personnes moins empressées de rentrer sous le joug. Le commandement de la bonne mère n'était pas assez ferme

pour conserver dans la maison le régime même le plus doux, et les religieuses faisaient tout ce qu'elles voulaient.

Ici commença pour Mme Duchesne un genre d'angoisses plus nouveau et plus cruel que tous les autres: celui de voir son époux si pauvrement servi. Elle raconte que, le 2 juillet, fête patronale de son ordre, elle alla se prosterner devant le saint Sacrement, lui disant avec une amertume profonde : " Quoi, est-ce donc, Seigneur, dans la fête même de la Visitation qu'il me faut renoncer à l'ordre qui en porte le nom ? Le sentiment de douleur dont elle était pénétrée fut tellement violent, qu'il lui causa une hémorragie. Ses larmes coulaient sans espoir ; ceux qui la guidaient ne voyaient point d'issue à cette impasse cruelle.

Mme Duchesne, au lieu d'accuser les autres, s'examina elle-même pour voir si sa personnalité ne détournait pas le cours de la grâce. Mais elle dut rendre justice à la droiture de ses intentions. C'est alors qu'elle résolut de tenter auprès de sa supérieur un effort suprême. Elle alla la trouver et la conjura, les larmes aux yeux, de prendre en mains la défense de la régularité, pour l'amour de Dieu.

Cette tentative fut vaine. Le 21 août, fête de sainte Chantal, elle apprit que cinq jours après, le 26, la supérieure et les sœurs qu'elle avait amenées devaient se retirer. Mme Duchesne s'offrit à Dieu pour sortir de la maison, si elle était un obstacle au bien qui pourrait s'y faire ; mais tout fut inutile. Le 26, comme elle l'avait annoncé, la mère Murinais

quittait pour toujours le monastère, disant qu'elle était trop âgée pour faire des entreprises, qu'il fallait pour cela être jeune et avoir du courage.

Le jour où Philippine vit sa mère et ses sœurs descendre sans retour la colline de Chalmont, elle crut que c'en était fait de son cher monastère. C'était au contraire alors que tout recommençait. A une œuvre nouvelle il fallait nécessairement des éléments nouveaux. Dieu les avait préparés et le jour même où Sainte-Marie redevenait un tombeau par l'abandon qu'en faisait la Visitation, le berceau du Sacré-Cœur apparut aux yeux de Mlle Duchesne.

En effet, à l'heure même où Philippine, comme autrefois les saintes femmes de l'Évangile, pleurait auprès du sépulcre de ses espérances, M. Rivet vint la voir. Ce digne prêtre était connu dans la ville pour sa sainteté et la sagesse de sa direction. Entrant dans la douleur de Mme Duchesne, il la plaignit d'abord ; puis, la réconfortant, il lui fit remarquer que naguère, à pareil jour, sainte Thérèse avait commencé sa réforme du Carmel, et que toute la ville s'était soulevée contre elle. C'est alors qu'il lui parla d'une congrégation récemment fondée dans la ville d'Amiens et qu'il lui avait déjà fait entrevoir la possibilité d'attirer à Sainte-Marie. Cette congré gation avait pour fondateur le Père Varin, un des vaillants missionnaires connus sous le nom de Pères de la Foi. Elle avait pour mission de rétablir la religion en France par l'éducation chrétienne des jeunes filles. Son modèle était le Sacré-Cœur de Jésus. Ses règles s'inspiraient de celles de l'ancienne

compagnie de Jésus. Elle rencontrait donc parfaitement les goûts et les vues de Mme Duchesne. Dès lors, M. Rivet entama des négociations avec le Père Roger, un des Pères de la Foi, afin d'engager le fondateur des nouvelles religieuses d'Amiens à envoyer à Grenoble une petite colonie de leur société. L'attente fut longue mais féconde.

A partir de ce jour, contre toute espérance, le monastère fit de nouvelles recrues. La Providence prenait visiblement sous sa protection l'œuvre nouvelle. La sœur de M. Rivet entra à Sainte-Marie après la Toussaint. C'était une femme de mérite et d'une grande bonté, une mère dévouée et capable de préparer le berceau d'une institution. Craignant qu'on ne pensât à elle pour être supérieure et estimant prudent de se tenir à l'écart, Mme Duchesne fit conférer ce titre à Mme Rivet. La petite association prit, en attendant mieux, le nom de Filles de la propagation de la foi. Une règle provisoire leur fut donnée par M. Brochier, vicaire général. Enfin le 3 mars 1803, ce digne prêtre reçut leurs vœux simples de chasteté et d'obéissance.

Les négociations commencées entre M. Rivet et le Père Roger n'avaient pas encore amené de conclusion, et déjà Mme Duchesne se fatiguait de ces lenteurs lorsque le Père Varin arriva à Grenoble. Le petit nombre de sœurs dont se composait alors la naissante société l'avait fait hésiter et tarder longtemps à accepter Sainte-Marie ; mais il n'en fut plus de même quand il lui eut été donné de voir Mme Duchesne pour laquelle il éprouva dès lors une pro-

fonde et sympathique admiration. Il la quitta en lui promettant de lui envoyer, dans très peu de temps, Mme Barat, pour fonder une maison. Venu à Amiens pour décider le départ de la petite colonie, le Père Varin exprimait ainsi l'espoir qu'il fondait sur Mme Duchesne :

" Vous trouverez là des compagnes qui vous seconderont ; une surtout !... N'y eut-il que celle-là, il faudrait aller la chercher au bout du monde."

Dès lors, elle se mit elle-même à tout préparer pour la réunion. En même temps, elle et ses sœurs s'empressaient d'écrire à Mme Barat.

Celle-ci, que Philippine ne connaissait encore que de nom, était depuis trois ans supérieure de la petite communauté d'Amiens. Elle n'avait que vingt-cinq ans, dix ans de moins que Mme Duchesne. Elle était d'une sainteté humble, douce, charitable, qui faisait aussitôt respecter en elle la fidèle représentation de l'autorité de Dieu ; Mme Duchesne put entrevoir quelques-uns de ces dons dans la réponse qu'elle leur fit : " J'ai reçu votre lettre qui m'a comblée de joie en me montrant des âmes si bien disposées et conséquemment si propres à remplir les desseins de l'aimable Providence. Vos dispositions me font vivement regretter que le Seigneur ait daigné jeter les yeux sur moi pour les cultiver... Mais les plantes qu'on cultive dans un jardin fertile demandent moins d'art et de soin de la part du jardinier ; voilà ce qui m'assure par avance que le ciel nous bénira."

Ce fut le 13 décembre de cette année 1804, que Mme Barat, accompagnée de trois religieuses, arriva à Sainte-Marie pour en prendre possession au nom du Sacré-Cœur. Une nouvelle existence spirituelle commence dès lors pour Mme Duchesne.

LIVRE II

LA FORMATION.

CHAPITRE PREMIER.

Noviciat de Mme Duchesne.

Lorsque Mme Barat se présenta à la porte de Sainte-Marie-d'en-Haut, conduite par le Père Roger, elle vit une religieuse descendre à sa rencontre, et se prosterner devant elle. C'était Mme Duchesne. Celle-ci lui baisa les pieds, selon le rit antique, en la saluant par ces paroles du prophète Isaïe : Qu'ils sont beaux, sur la montagne, les pieds de ceux qui nous apportent l'évangile de la paix, l'évangile des vrais biens !

Mme Duchesne ne fut pas longtemps en face de sa jeune et douce supérieure sans lui donner toute son âme. De cette confiance naquirent la joie et l'espérance ; et elle comprit que dorénavant une ère nouvelle s'ouvrait pour son cher monastère. " Nous pûmes, raconte son journal, marcher en aveugles sous sa conduite ; et, au pur contentement de vivre sous sa dépendance, nous joignîmes le bonheur de

voir se former l'édifice enfanté par nos désirs, et que nous espérons voir subsister à la gloire de Dieu."

C'était la première fois que Mme Barat présidait à une fondation. Nous savons déjà qu'elle n'avait que vingt-cinq ans ; il n'y en avait pas quatre qu'elle était supérieure. Humble de cœur, petite de taille, timide de caractère, elle n'aspirait qu'à se cacher en Dieu. Elle était, selon le mot de l'Apôtre, revêtue de Jésus-Christ. Ainsi apparaissait-elle comme un être sacré, exerçant autour d'elle un prestige de sainteté qui lui gagnait les cœurs et qui lui assura de prime abord la confiance et la vénération de Mme Duchesne.

On était aux approches de la fête de Noël. Habituée à s'inspirer des mystères de l'Eglise, Mme Barat commença par enflammer les cœurs pour l'Enfant-Dieu, le proposant à ses filles comme le modèle des vertus qui devaient être le fondement de leur perfection. Ces leçons préliminaires devaient être suivies d'un noviciat destiné à initier les religieuses de Sainte-Marie aux règles de l'Institut nouveau qu'elles voulaient embrasser. Ce noviciat allait durer un an et était la fin principale de la venue et du séjour à Grenoble de Mme Barat.

Il s'ouvrit le 31 décembre 1804. " Ce dernier jour de l'année fut le premier de notre naissance à la vie que nous embrassions," écrit Mme Duchesne. Après que le règlement eut déjà fonctionné quelques semaines et comme creusé le lit où devait couler la grâce, une retraite fut prêchée, le 11 février et les jours suivants, par le Père Roger.

Après le Père Varin, il était un des premiers Pères de la Société. Sa parole était austère autant que pénétrante ; et chacun des exercices qu'il prêchait aux retraitantes amenait quelque retranchement dans leurs habitudes premières.

En effet, s'il était bon et sage de rester fidèle à l'esprit intérieur de la Visitation, il l'était moins de garder certaines observances claustrales peu compatibles avec l'objet poursuivi par le Sacré-Cœur. On supprima les grilles ; on consentit,—chose plus méritoire encore,—à n'avoir qu'un seul et même directeur pour toute la communauté. Ce ministère fut confié à M. l'abbé Rivet, qui l'exerça pendant vingt ans, et qui fut, à ce titre, le vrai père de cette maison de Sainte-Marie-d'en-Haut.

Mme Duchesne se plongea sans mesure dans le renoncement qui lui était demandé. Aussi, à la fin de la retraite, le Père lui ayant demandé de déposer aux pieds de Notre-Seigneur ce à quoi elle tenait le plus, elle lui fit cette vive réponse :

" Mais, mon Père, il ne me reste plus qu'à apporter la maison ; car, hormis Sainte-Marie, je ne vois pas que je tienne à quoi que ce soit en ce monde."

La maison possédait alors huit religieuses, en comprenant Mme Barat et ses compagnes d'Amiens. Vingt pensionnaires et cinq filles de service complétaient le personnel de l'établissement. Chacune travaillait beaucoup ; et depuis le lever, qui était à cinq heures, jusqu'au coucher, qui était à dix heures moins le quart, il n'y avait qu'une demi-heure de récréation. Mme Duchesne surtout se multipliait

Sa jeune supérieure qui cherchait un cœur pur pour se l'attacher en Jésus, connût tout de suite la grandeur et la générosité de cette âme, et il se forma entre elles d'admirables liens, comme l'amour de Dieu seul sait les former.

Ce lien fut premièrement une union de prière.

Elle aimait à contempler sa sainte supérieure agenouillée dans le chœur, au lieu même où l'on disait que Mme de Chantal avait coutume de se mettre. Elle se plaçait de l'autre côté pour s'unir à sa prière. " Mais, disait-elle humblement, je sens que Notre-Seigneur est si bien avec elle, qu'il n'a guère envie de s'occuper de moi."

A une oraison habituelle, Mme Duchesne joignait une impitoyable mortification, jetant dans ses aliments de l'absinthe hachée ou d'autres plantes amères, en union avec Jésus abreuvé de fiel et de vinaigre. A ces austérités extérieures et corporelles, ce que Mme Barat préférait pour sa novice, c'était la mortification intérieure des passions, le calme, la douceur, particulièrement parmi les contradictions inséparables du travail d'une fondation. Elles étaient vives alors ; on semait contre la maison, les maîtresses et les règles, mille bruits calomnieux. Mme Duchesne s'indignait. Mais, lorsqu'à ces odieuses détractions et dérisions, elle voyait sa jeune supérieure n'opposer qu'un sourire charitable, cette douceur la subjuguait. C'était la grande leçon du Sacré-Cœur de Jésus : *Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur.*

Mme Barat passa le printemps de 1805 à Lyon.

Cette absence n'interrompit pas le travail de formation spirituelle de sa novice. Nous la voyons, dans une correspondance suivie, reprendre toutes ses instructions, lui recommander surtout la vie intérieure, l'esprit d'humilité, de douceur, d'oraison et de sacrifice. Aux premiers jours de la semaine sainte, elle lui envoya la permission de passer la nuit entière du jeudi saint devant le saint Sacrement. Ecrivant en cette semaine éloquente de la crucifixion, elle en prend sujet de prédire à sa fille que Dieu lui garde de grandes croix, et que c'est uniquement par la croix acceptée et aimée qu'elle sera comme Xavier une conquérante d'âmes.

Mme Barat rentra à Sainte-Marie-d'en-Haut le lendemain du dimanche de Quasimodo, amenant avec elle une nouvelle postulante, Mlle Henriette Girard. Cette nouvelle venue était la douzième religieuse de la communauté.

Des hommes de Dieu vinrent bientôt continuer aux novices les instructions de leur supérieure. Deux Pères de la Foi, le Père Lambert et le Père Gloriot, qui prêchaient, avec les plus grands fruits, le jubilé à Grenoble, daignèrent faire descendre sur la colline de Sainte-Marie quelques ruisseaux de leur solide et touchante éloquence. Le Père Barat, frère de la mère fondatrice, fit quelques conférences sur le zèle apostolique, qui saisirent au vif Mme Duchesne. Son âme fut conquise à ce prêtre d'une vertu austère et d'un zèle ardent, qui, comme elle, rêvait d'aller évangéliser les contrées lointaines, et qui devint plus tard, dans cette entre-

prise, son plus chaleureux patron et son plus ferme appui, avec le regret de ne pouvoir y être son émule.

Cependant, sous la conduite de Mme Duchesne et sous l'inspiration de la mère Barat, le pensionnat, lui aussi, prenait la forme, l'esprit et la vie du Sacré-Cœur. Il y avait beaucoup à faire avec ces enfants de toute société, nées et élevées au sein de la Révolution. La famille avait été profondément troublée; l'ignorance et le mal avaient poussé dans les âmes, en même temps que les broussailles couvraient les temples en ruine. C'était un cœur nouveau qu'il fallait mettre au sein de cette génération ; et quel autre cœur était plus digne de l'animer que celui de Jésus ? Mme Duchesne en fit le foyer de son œuvre de l'éducation.

Cette forte éducation avait ses jours de gloire. Un des plus beaux triomphes de Mme Duchesne fut d'amener dans sa maison le vénérable curé de la cathédrale, M. l'abbé Lagrée, et de lui faire présider une distribution de prix dans le même couvent qui lui avait servi de prison sous la terreur. L'esprit du Sacré-Cœur est joie et dilatation. Le Père Varin étant venu dans le courant d'août visiter la maison, se plût à y trouver dans toutes les religieuses une généreuse allégresse au service de Dieu. A ce signe, il reconnut que le règne de Jésus-Christ était consolidé dans le noviciat, et que les âmes étaient mûres pour la profession, comme on reconnaît qu'un fruit est bon à cueillir, quand le soleil la pénétré et doré de ses feux.

Le 11 novembre 1805, il se rendit à Grenoble, accompagné du Père Roger, pour préparer ses filles à prononcer leurs vœux. Les exercices de la retraite s'ouvrirent le 13 novembre, fête de saint Stanislas Kostka, et se terminèrent le 21, fête de la Présentation de la sainte Vierge. Ce jour-là, Mme Duchesne et ses sœurs firent profession entre les mains de M. Rey, vicaire général, et leur supérieur ecclésiastique. Le Père Varin parla sur ce texte des saintes Ecritures : *ce jour sera célèbre parmi vous* ! Le soir, il assembla les nouvelles professes pour recommander de faire, pendant le salut, un sacrifice qu'il ne leur spécifia pas encore. Il le leur fit connaître ensuite. C'était le départ prochain de la mère générale, rappelée à Amiens par les intérêts de la société.

Elle partit, en effet, le vendredi suivant, laissant à Grenoble Mme Geneviève Deshayes, son ancienne compagne, en qualité de supérieure.

La réunion était faite, la maison fondée, les volontés dirigées, les règles établies, les âmes transformées, Jésus-Christ intronisé et régnant dans les cœurs.

CHAPITRE DEUXIÈME.

Vocation de Mme Duchesne pour les missions.

Le départ de la mère Barat n'interrompit point le cours de ses instructions à Mme Duchesne. Elles se continuèrent de loin dans une correspondance où se déploient tous les trésors de sagesse, de bonté et de sainteté de la fondatrice. Les premières de ces lettres, relatives aux vertus de l'état religieux, ne furent d'abord qu'un écho de la voix qui venait de se faire entendre sur la montagne. Mais bientôt apparut une lumière d'en haut qui, montrant une voie nouvelle à Mme Duchesne, fit prendre un nouveau cours à cette correspondance, et assigna un but spécial et personnel à cette direction.

Le 6 janvier 1806, en la fête de l'Epiphanie, le couvent de Sainte-Marie avait reçu la visite d'un des plus illustres religieux de cette époque, Dom Augustin de Lestrange, abbé de la Trappe. C'était un type accompli d'apôtre et de héros. Il revenait de l'Amérique, où il avait établi deux maisons consacrées à l'éducation de la jeunesse.

L'abbé de Lestrange parla aux religieuses de Sainte-Marie de cette Amérique qu'il venait de visiter et " s'étendit fortement sur le malheur des peuples dont les yeux étaient privés de la clarté de la foi." Il avait parcouru les vallées du Missouri et du Mississipi, et il avait trouvé partout le champ des

âmes, inculte et abandonné, par le malheur des temps. D'immenses et belles régions sans Dieu et sans Christ ; des églises en ruines ; à peine çà et là un missionnaire perdu dans des savanes profondes ; et cependant un besoin général de rénovation.

La parole de l'abbé de Lestrange, jointe à la grâce de Dieu, entraîna décidément vers les missions étrangères le cours des idées comme celui de la vie de Mme Duchesne.

Quelques jours après cette visite, et pleine encore du feu qu'elle avait allumé, celle-ci écrivit sa résolution à la mère Barat. " Le 10 janvier, dit-elle, faisant mon oraison sur le détachement des Mages, je conçus le désir de l'imiter. Je vis tomber mon attachement trop fort pour cette maison de Sainte-Marie, qui m'avait coûté bien des larmes ; et je me déterminai à m'offrir pour instruire les idolâtres de la Chine ou autres pays lointains."

La réponse de Mme Barat est une explosion de reconnaissance envers Notre-Seigneur : " Votre lettre a frappé au plus sensible de mon cœur. Je me suis sentie exaucée. Oui, ma chère fille, voilà ce que je demandais pour vous depuis que le Seigneur vous a confiée à mes soins ; et souvent je n'insistais auprès de vous avec ardeur, que dans la persuasion où j'étais que Jésus-Christ voulait de vous cet entier sacrifice. En attendant que Dieu nous ait fait connaître l'heure marquée dans ses desseins adorables, pour l'accomplissement de cette grande mission, je vous dirai : *espérez*, nourrissez les désirs que vous avez, et *travaillez* à vous rendre

moins indigne de cette faveur. *Priez* aussi, je le ferai particulièrement pour cela."

Dans cette réponse, Mme Duchesne ne comprit qu'une chose, c'est qu'elle était exaucée. Elle crut déjà toucher au terme de ses vœux.

Elle en appela à Dieu dans la prière. C'est pourquoi elle avait demandé à sa supérieure la permission de passer la nuit du jeudi saint à s'entretenir avec Jésus dans le saint-Sacrement.

Cette nuit fut pour elle une nuit mémorable. Elle la passa tout entière dans des visions qui ne firent qu'accroître son désir des missions lointaines. " Les douze heures de la nuit, écrivait-elle le lendemain à sa mère générale, bien que passées à genoux, ont été bien vite écoulées. J'avais tant à faire avec tous mes sacrifices ! J'avais à offrir une mère..., et quelle mère ! des sœurs, des parents, une montagne...Bonne mère, quand vous me direz : *Ecce ego mitto te*, voici que je vous envoie, je vous répondrai vite : *Je pars !* Oh ! si c'était seulement avant la fin de l'année ? Je m'en suis presque flattée." Ce n'était ni cette année ni les années prochaines qui devaient réaliser cet espoir impatient ; un second noviciat était indispensable à ce nouveau ministère. Ce fut en réalité un noviciat de douze ans.

Bossuet a écrit : " Tourner l'âme incessamment et de toutes ses forces du côté de son éternité et de son souverain bien qui est Dieu, c'est à quoi doit tendre toute la direction. Il faut donc la séparer de toutes les choses sensibles pour lui faire aimer

l'éternité de Dieu, l'être infini de Dieu, en sorte que cette âme ne veuille plus être, ni vivre, ni respirer que pour Dieu." . Voilà par quels moyens et jusqu'à quel degré Mme Barat voulait la sanctification de la future missionnaire du Sacré-Cœur de Jésus.

Le missionnaire doit être un homme de détachement, et l'énergique maîtresse travailla premièrement à rompre dans sa fille des attaches trop vives. La plus étroite de toutes était certainement celle qui enchaînait le cœur de Mme Duchesne à la mère Barat. Celle-ci s'offrit la première pour être sacrifiée. Sauf de rares et courtes apparitions à Grenoble, elle-même se condamna à vivre loin de cette fille non moins énergiquement aimée.

Le missionnaire doit être un homme de désirs. Pressant de ses vœux l'avènement du règne de Jésus-Christ dans les contrées lointaines, Mme Barat ne manquait pas de faire part à sa fille des progrès de la foi. Tantôt elle lui communiquait les nouvelles écrites par les missionnaires, tantôt, comme à Bordeaux, où elle dut séjourner momentanément, elle lui faisait partager les saintes ambitions que l'aspect des navires en partance dans ce port avait réveillées dans son âme. Mais en encourageant des vœux si magnanimes, elle en ajournait la réalisation. Alors elle la plaçait dans la conformité à la volonté divine pour partir ou rester si Dieu voulait seulement se contenter de son désir. " A l'exemple de Marie d'Agréda, lui écrivait-elle, priez pour ceux qui sont occupés aux missions étrangères ;

mortifiez-vous à cette intention, et vous y travaillerez, quoique éloignée."

Le missionnaire est donc un homme de prière. Que donnera-t-il aux âmes s'il n'est uni à Dieu ? En ceci, devançant et outrepassant les désirs de la mère Barat, Mme Duchesne enfantait, pour ainsi dire, les âmes de ses futures néophytes dans une prière incessante. Elle implorait la faveur de ne pas quitter de la nuit le saint Sacrement. Mme Barat lui permit l'adoration nocturne, au moins à titre d'essai et à la condition qu'elle s'en partagerait les heures avec deux religieuses de sa communauté. Mais Mme Duchesne, non seulement prenait pour elle la plus longue faction, mais se chargeait encore de celle des autres, oubliant même souvent l'heure de se retirer. Mme Barat, alarmée, dut retirer à Grenoble la faveur habituelle de l'adoration nocturne.

Enfin le missionnaire est un homme de sacrifice : sa vie tout entière n'est-elle pas un martyre ? Ne lui faudra-t-il pas supporter la faim, la soif, la nudité, la fatigue et tous les genres de travaux ? Ici Mme Duchesne prévenait encore les leçons de sa sainte maîtresse par des austérités qui trompaient sa soif de souffrances volontaires, sans parvenir à la satisfaire. A ceux qu'effrayaient pour elle ses rigueurs pénitentes : " C'est bien le moins, répondait-elle, que ne pouvant travailler pour mes pauvres sauvages, je souffre quelque chose pour eux."

Cette vie d'immolation était l'émerveillement de

la mère Barat. Elle crut cependant nécessaire de refréner les excès, qui eussent abattu l'apôtre avant son entrée dans la grande carrière. " J'ai pensé hier, dans mon oraison, lui écrivait-elle, que je devais prendre soin de votre corps aussi bien que de votre âme, et que je répondrais de l'un et de l'autre devant le Seigneur. Or, si forte qu'elle soit, votre santé ne tiendrait pas un an à un tel régime ; et vous devez vous conserver, afin de travailler longtemps à la gloire de Dieu."

Il est un sacrifice duquel la santé n'a rien à redouter : le sacrifice intérieur, la circoncision du cœur, comme l'appelle saint Paul. La mère Barat prêchait à Mme Duchesne la lutte incessante contre son caractère :

" Vous qui aimez tant le bon François de Sales, lui écrivait-elle avec une aménité qui présentait le modèle à côté de la leçon, pourquoi n'avez-vous pas pris son esprit quand vous étiez à son école ? Quelle douceur il apprenait à avoir avec soi-même et avec tout le monde ! "

Elle lui reprochait d'entrer contre elle-même, à chaque défaite qu'elle éprouvait, dans certains accès ou d'indignation ou de découragement, qui aggravaient le mal, comme un lion qui s'irrite ou qui se couche dans la fosse où il vient de tomber. Mme Barat la faisait se relever tranquillement et courageusement :

" Je vous recommande, lui disait-elle, de vous supporter avec patience. Jamais donc d'abattement, de tristesse après vos fautes. Un redoublement d'hu-

milité, de confiance en Dieu, voilà ce qu'elles doivent produire."

Envers le prochain, les religieuses, les pensionnaires, les mêmes dispositions étaient recommandées par Mme Barat. Le missionnaire ne doit-il pas se faire tout à tous ? " Travaillez donc, ma fille, à acquérir les vertus nécessaires pour gagner les cœurs de ces enfants : la douceur, l'aménité et l'égalité d'âme que produit la patience, avec l'ardent amour de Jésus que je vous désire."

Mme Barat fit plus que de prêcher à sa fille l'amour de Jésus et de sa croix. Elle en plaça près d'elle un modèle excellent. A la suite d'une visite qu'elle fit à Sainte-Marie, dans l'automne de 1807, elle laissa dans cette maison une professe de Poitiers, Mme Thérèse Maillucheau, formée à son école, et qui devint bientôt la compagne et le guide de Mme Duchesne dans le service de Dieu. Son séjour sur la montagne ne dura guère qu'un an ; mais ce fut pour cette dernière " un second noviciat."

Tels étaient les modèles, les leçons et les secours dont Mme Barat ne cessait d'entourer la missionnaire future, pour la sanctifier.

Avant d'être lancée à la conquête des âmes sur les mers lointaines, il fallait que cette femme forte, à la manière d'un navire, selon l'image de l'Ecriture, fut armée, fortifiée, éprouvée, en vue des tempêtes à venir. Il fallait lui donner des voiles qui l'emportassent et des ancres qui la retinssent, avec un gouvernail qui la dirigeât, et ce feu intérieur qui brave les vents contraires et fait avancer quand

même. Maintenant que cet ouvrage est accompli, n'est-il pas temps que le navire quitte enfin le chantier ? Les vents le sollicitent ; il frémit sous leur souffle : va-t-il partir enfin ?

Mme Barat ne croit pas qu'il en soit temps encore.

Mais patienter, attendre, ce n'était pas l'affaire de Mme Duchesne, qui, de plus en plus, faisait de ces régions lointaines la patrie de son cœur.

De quelque côté que lui en vinssent des nouvelles, c'étaient autant de souffles qui ravivaient sa flamme. " Oh ! quel bonheur, disait-elle, de tout quitter, pour aller travailler, sans intérêt humain, à la gloire de Dieu ! "

L'ambition de Mme Duchesne débordait de tout ce qu'elle faisait et de tout ce qu'elle disait. Mettant au service de cette sainte passion ses connaissances en peinture, elle avait couvert les cloîtres de son monastère de scènes représentant les travaux et la mort de saint François-Xavier. On y voyait aussi des religieuses s'embarquant sur un navire où le Père Varin leur donnait, de la proue, sa bénédiction.

Mais c'est surtout dans ses lettres et ses entretiens avec Mme Barat què nous voyons éclater en prières et en plaintes cette impatience sacrée. " Je suis prête, lui écrivait-elle dès 1807, à partir sans délai, dussè-je aller à pied jusqu'au bout du monde. " Celle-ci lui répondait parfois par un sourire, parfois elle lui faisait une réponse évasive : Ayez donc de la patience, et souvenez-vous que les œuvres de Dieu se font lentement."

Mais ce n'étaient plus ses désirs, c'étaient les ordres du ciel, exprès et directs, que Mme Duchesne opposait à cette sage temporisation.

Voici comment elle en parle dans un de ses écrits :

" Le désir d'expier mes fautes par une vie de souffrances, s'unissant à celui de sauver des âmes, me faisait prier avec ardeur. Durant les deux nuits du jeudi saint 1806 et 1808, j'ai cru être exaucée en entendant comme une personne qui parlait bas en moi ou à côté de moi, et qui disait : " Pourquoi doutes-tu ? " J'étais presqu'assurée, aux fêtes des Apôtres, de sentir ce désir s'enflammer davantage après la communion, où je me trouvais tout en larmes. Je me disais :

" Mais d'où cela me vient-il ? Je n'ai rien lu, rien dit, rien entendu qui ait pu me rappeler à ces idées ! " et je voyais aussitôt que c'était la fête d'un Apôtre."

Ces avertissements n'étaient pas sans ébranler l'humble Mme Barat si défiante d'elle-même. " Je n'hésiterais pas, lui écrivait-elle, à vous accorder ce que vous me demandez, si je croyais que Dieu le voulût. Mais tout est contre vous."

La crise intérieure que la dissidence de la maison d'Amiens faisait alors subir à la société ; le mauvais vouloir du gouvernement impérial, qui venait de supprimer et de disperser les Pères de la Foi, et qui d'un moment à l'autre pouvait étendre les mêmes violences aux religieuses du Sacré-Cœur ; tout donnait raison aux délais imposés par Mme Barat.

A la fin, il fallut qu'elle lui interdît de nourrir des projets qui la bouleversaient : " Je vous recom-

mande instamment d'éloigner toute pensée qui pourrait entretenir ce que vous me proposez. Comment, à votre âge, ne pas modérer le feu de votre imagination, qui vous exalte jusqu'au point de vous ôter le jugement ?" Puis, l'onction de la charité venant plus tard adoucir la rigueur de ce reproche : "Souffrez, s'il est possible, avec paix et amour. Le calme viendra après la tempête."

Mme Duchesne raconte qu'elle tâcha d'obéir :

"Quand mon désir fut le plus combattu, rapporte-t-elle, j'ai évité de rien lire qui pût l'entretenir. J'ai cherché à m'ôter tout moyen pécuniaire sur lequel je pusse fonder un espoir de réussite, mais tout fut inutile." D'un côté, assurée de la réalité de l'appel divin, de l'autre condamnée, en vertu de l'obéissance, à fermer l'oreille à ce pressant appel, Mme Duchesne se sentait, pour ainsi dire, écartelée entre les ordres du ciel et les ordres de la terre.

D'autres fois c'était Dieu même qu'elle pressait de lui répondre par ses saintes Ecritures. Un jour qu'elle était tourmentée et fort triste, elle s'en fut sur la terrasse, s'asseoir et méditer près du puits perdu. Là, en face des montagnes, elle prit sa Bible, et, l'ouvrant au hasard, elle tomba sur ce passage du chapitre VIe du Deutéronome :

"Lorsque le Seigneur ton Dieu t'aura introduit dans la terre promise, et qu'il t'aura donné des maisons pleines de richesses que tu n'a pas amassées, des citernes que tu n'a pas creusées, des vignes et des oliviers que tu n'as pas plantés, que ton cœur ne s'élève pas...... Et le reste. Sur ce texte, Mme

Duchesne se remonte. Par delà les montagnes qui se dressent devant ses yeux, elle voit s'entr'ouvrir un horizon immense : cette terre promise dont parle le saint livre, ce sont les régions lointaines où elle aspire, et où vont couler à flots le lait et le miel de l'amour de Jésus-Christ." Ces passages, dit-elle, firent couler dans mon âme un torrent de consolations." Ce texte qu'elle vient de lire aujourd'hui en France, au penchant de sa vallée natale de l'Isère, elle le relira en entrant dans la vallée du Mississipi, et elle y reconnaîtra, avec actions de grâces, la réponse d'un Dieu fidèle en ses promesses.

—

CHAPITRE TROISIÈME.

SACRIFICES DE MME DUCHESNE.

Nous nous en souvenons, Mme Duchesne, racontant à la mère Barat la sorte de vision qu'elle avait eue de son avenir, durant la nuit lumineuse du jeudi au vendredi saint 1806, lui disait, en parlant de cette veille trop courte au gré de ses désirs : “ J'avais tant à faire avec mes sacrifices. J'avais à offrir une mère, des sœurs, des parents, une montagne ! ” Le sacrifice multiple que signalent ces lignes était celui de ses plus profondes affections. C'était donc un brisement, un déchirement cruel, que la séparation qu'elle appelait cependant de ses vœux impatients ; et le tableau des tendresses de Mme Duchesne pour sa famille d'abord, pour Sainte-Marie ensuite ; enfin, et spécialement, pour sa nièce Euphrosine, l'enfant de son espérance, nous apportera, sur la générosité de ce beau cœur, la plus émouvante comme la plus édifiante des révélations.

Est-il besoin de le répéter ? Avant d'être à sa famille, ce grand cœur était à Dieu, premièrement, éminemment, irrévocablement. Mais elle n'en sentait pas moins le prix inestimable du foyer domestique, dont la privation faisait précisément son mérite devant Dieu.

Des visites reformaient, de temps en temps, ces liens dont rien n'avait pu affaiblir la trempe. Les

visites étaient rares, car on demeurait loin, mais Philippine s'en dédommageait par une correspondance aussi suivie que possible avec ses sœurs, si tant est, toutefois, que quelque chose puisse dédommager de l'absence.

Une source d'affection jaillissait donc de ce cœur, qui, au premier aspect, semblait un rocher aride et perdu dans les hauteurs du seul amour de Dieu. Dieu, d'ailleurs, en était bien la règle comme le principe. " Quand vous montez du monde à la vie religieuse, écrit Mgr Gay, n'aimez moins qui que ce soit. Ne supprimez aucune de vos affections légitimes ; seulement, transformez-les toutes. Vous aimiez vos parents comme on aime sur la terre : aimez-les désormais comme on aime dans le ciel."

En vertu de cette loi, Mme Duchesne aimait toute sa parenté comme Dieu veut qu'on l'aime lui-même, *de tout son esprit*, *de toute son âme*, *et de toutes ses forces*.

Mme Duchesne aimait les siens d'abord de tout *son esprit*, leur servant de conseil, de lumière et de guide. Elle les aimait de tout *son cœur*, s'associant à toutes leurs joies pour les partager, à toutes leurs douleurs pour les consoler. Enfin elle aimait de *toutes ses forces*. Non contente de conseiller, de consoler ses sœurs, elle les assistait. Elle déclare, dans ses lettres, que " le premier de ses vœux était de se rendre utile à ses bons parents en élevant leurs filles."

Cependant l'homme vénérable qui était le lien et le centre de toute cette famille allait disparaître. Ce

fut l'heure d'un cruel brisement, mais ce fut aussi l'heure du triomphe de la piété filiale et chrétienne de Mme Duchesne.

Son père, né le 6 octobre 1743, était arrivé à cet âge au-delà duquel, selon l'Ecriture, il n'y a plus pour l'homme que labeur et douleur. A la fin de l'hiver 1814, Mme Duchesne apprit que le vieillard allait mourir. La tendresse, la religion de sa fille n'eurent plus de repos qu'elle ne l'eût disposé à une mort chrétienne.

" Ma chère maman, écrivait la jeune Euphrosine Jouve, je ne cesse de prier pour ce cher grand-père malade, à qui il ne manquerait rien, s'il renonçait à cette vaine philosophie, l'ennemie de la religion. J'espère que ce changement sera la récompense de tant de bonnes qualités qui ont fait le bonheur de ses enfants, et qui seraient des vertus, si elles étaient rectifiées par des vues chrétiennes."

Par une faveur que la règle rendait alors possible, Philippine se rendit auprès du cher malade. Ce fut son salut. Elle lui parla de son âme avec une vive et forte éloquence de foi, redoublée par l'affection, le sentiment du danger et l'urgence de cette heure. Elle fut comprise, et son père, se réconciliant avec Dieu, fit une conversion généreuse, éclatante, qui fut un triomphe pour la religion de ses filles. Il succomba le 29 mars. " J'ai l'espoir, écrit Mme Duchesne, que Dieu l'a mis dans son sein."

C'était donc un vrai cœur et de fille et de sœur que celui de cette noble chrétienne. C'était aussi un cœur de mère : elle avait dans sa maison de

Sainte-Marie-d'en-Haut, une famille spirituelle qu'elle avait enfantée ; et celle-ci lui était devenue encore plus chère en devenant plus sainte, depuis que le pape Pie VII, passant par Grenoble, l'avait favorisée d'une particulière bénédiction.

" Enlevé de Rome par l'empereur, écrit Mme Duchesne, le Pontife prisonnier arriva dans notre ville le 20 juillet 1809, à quatre heures du soir. Comme il devait aller loger à la préfecture, vis-à-vis de nos fenêtres, de l'autre côté de l'Isère, nous pûmes apercevoir sa voiture, qui était entourée de gendarmes." L'effet de ce spectacle fut d'allumer dans le cœur de Mme Duchesne ce dévouement impérissable qu'ont suscité de tout temps les persécutions infligées à l'Eglise dans la personne de son Chef. On eût dit que l'auguste captif l'avait compris ; car, dès lors, son attention et ses bénédictions ne cessèrent plus de se porter vers ce monastère dont il voyait dresser les murailles sur le côteau, presqu'en face de lui.

" Du penchant de la montagne, écrit encore Mme Duchesne, malgré notre éloignement, nous le distinguions fort bien. Nous avons observé qu'il regardait notre maison, et semblait la marquer d'une bénédiction particulière."

Appréhendant que les violences envers le souverain Pontife ne fussent le prélude d'une persécution de l'Eglise en France, Mme Jouve, sa sœur, lui offrait un asile en cas de proscription. Philippine lui fit cette belle réponse : " En te remerciant de ton zèle prévoyant pour nous, nous restons tranquilles,

vivant au jour le jour. Nous sommes les enfants de la Providence. Dieu a fait croître cette maison sans moyens apparents : s'il la détruit, il est le maître ; nous vivons en sûreté."

Jamais, en effet, cette maison de Sainte-Marie n'avait tant réjoui le cœur de Mme Duchesne qu'à l'heure où la missionnaire demandait et s'apprêtait à briser ce cher lien, pour l'amour de Dieu.

Son attachement pour ses sœurs en religion n'avait d'égal que celui qui l'enchaînait aux élèves. Elle s'employait auprès d'elles, comme si elle avait dû ne les quitter jamais ; se chargeant des plus indisciplinées, qu'elle suivait partout. Une d'elles était-elle malade, Mme Duchesne se faisait sa première infirmière, veillant à son chevet une partie des nuits. Elle animait aussi les récréations, se prêtant à leurs jeux et y prenant part avec une gaieté charmante.

La religion recueillait les fruits de ce dévouement, et Sainte-Marie était devenue une grande école de vertu et d'amour de Dieu, que plusieurs des pensionnaires ne quittaient que pour entrer au noviciat.

Cette grâce de la vocation religieuse allait bientôt couronner une tête chère entre toutes les autres à Mme Duchesne. Ici nous touchons, si j'ose parler ainsi, à la prunelle de ses yeux ; sa plus haute affection, et conséquemment le plus douloureux sacrifice qu'elle aura à offrir, quand sonnera l'heure, pourtant si désirée, de la séparation.

La jeune Euphrosine Jouve, nièce et élève de

Mme Duchesne, était la gloire de son pensionnat L'éducation intellectuelle et l'éducation professionnelle avaient marché de front dans l'œuvre de sa formation, et en avaient fait une jeune fille accomplie.

L'idée du péché la faisait frémir. Le jour de sa première communion, on l'entendit répéter : " Je suis si heureuse que je doute qu'on puisse l'être davantage au ciel. Je sens que Jésus-Christ m'a accordé la grâce que je lui ai demandée : celle de mourir plutôt que d'offenser Dieu."

La tendre dévotion qu'elle avait conçue pour saint Louis de Gonzague devait peu à peu la transformer à l'image de cet aimable modèle de l'innocence religieuse. Ce fut en conformité avec ce type angélique qu'elle forma le dessein de consacrer sa vie à Dieu.

Mais la famille d'Euphrosine avait d'autres pensées : elle la rappela à Lyon. Sa tante la vit partir non sans regret, mais sans crainte : elle la savait armée pour le combat de la vie.

Arrivée à Lyon, Euphrosine y offrit le type le plus distingué de ces jeunes filles diligentes, aimables, laborieuses, destinées, semble-t-il, à apporter bientôt le plus pur bonheur au foyer domestique qui les possèdera, et dont elles savent déjà par cœur tous les devoirs. Elle était devenue la seconde mère de ses sœurs. Le monde l'admirait et lui faisait les plus séduisantes avances ; mais elle était armée contre lui secrètement par le vœu de virginité qu'elle avait prononcé dès 1810, en la fête de la Présentation de Marie au Temple.

Sa courageuse pénitence était une autre de ses armes contre elle-même et le monde. Coucher sur des épines, se macérer, se meurtrir, ce n'était, comme elle s'exprimait, que " cueillir des fleurs " sur l'arbre de la croix.

Ange par sa piété, apôtre par sa charité, martyre par sa pénitence, Euphrosine semblait prête pour la vie religieuse ; mais l'amour de sa mère et la crainte de l'affliger lui commandaient de garder à cet égard un secret qui la consumait. Elle en tomba malade et en faillit mourir. Mme Duchesne devina le principe du mal, et courageusement elle en indiqua le remède à Mme Jouve. Bientôt, Euphrosine elle-même, à peine remise, fit part ouvertement de son dessein à sa tante, lui demandant en outre de solliciter le consentement de son père et de sa mère. Mme Duchesne ne refusa pas une mission où il y allait si fort de la gloire de Dieu. Elle y mit tout son cœur en même temps que toute sa foi ; et, forcée d'enfoncer le glaive dans le sein d'une mère, de quelle main émue et respectueuse elle le fit ! La réponse de Mme Jouve fut celle d'une chrétienne, mais aussi d'une mère transpercée de douleur.

La séparation allait donc s'accomplir. On répétait dans le monde " qu'Euphrosine était trop bien pour se donner à Dieu." La jeune fille laissait dire ; et ferme dans ses vues, et portant profondément sa peine dans son âme, elle la dissimulait par force de courage. Le 25 décembre 1814, elle entra au noviciat.

Au bout de sept mois de postulat, le 6 août 1815,

Euphrosine reçut enfin le voile des mains de sa tante. Cependant, un grand conseil destiné à fixer les statuts de la société, étant sur le point de s'ouvrir à Paris, Mme Duchesne s'y rendit avec la mère Bigeu, alors supérieure de Sainte-Marie-d'en-Haut. Ce fut le 26 octobre 1815 qu'elle quitta la montagne, sans se douter qu'elle ne la reverrait jamais : l'heure de Dieu était proche.

CHAPITRE IV.

SÉJOUR DE Mme DUCHESNE À PARIS. — DÉCISION DU DÉPART POUR LA LOUISIANE.

En se rendant de Grenoble à Paris pour le conseil général, Mme Duchesne s'arrêta quelques moments à Lyon. Elle y vit sa sœur Charlotte, son mari, ses enfants, qui la comblèrent d'amitiés, comme s'ils eussent deviné qu'ils ne la reverraient plus.

Mme Duchesne était venue à Paris dans l'espoir secret d'y obtenir enfin l'objet de ses désirs. Elle pensait que Dieu se servirait de son séjour à Paris pour lier la négociation, qu'elle avait entrevue possible, pour les missions d'Amérique. Il parut aussitôt que c'était là, en effet, sa grande et ardente préoccupation.

Le conseil général la promut à la charge de secrétaire générale de la Société, ce qui la fixait désormais à Paris, devenu le siège de la maison-mère. " J'en eus du chagrin, écrit-elle, en pensant qu'on voulait peut-être m'ôter par là tout moyen de réussir dans mes chers.projets.

Toute pleine de ces pensées, elle s'en ouvrit un jour à la mère générale, ét elle la supplia avec les plus vives instances de la laisser partir. Celle-ci lui dit encore : " Attendez et priez ; pour maintenant c'est impossible, ne me demandez rien. " Je ne vous demande rien, repartit Mme Duchesne, je ne vous

demande que ce seul mot : Partez ! La grâce de l'obéissance me tiendra lieu de tout."

Il n'y avait plus moyen de retenir l'explosion de ce zèle impatient.

Obligée de sortir pour la fondation de la maison de Paris, Mme Duchesne allait, de sanctuaire en sanctuaire, jeter ses vœux et sa douleur dans le sein de la mère de Dieu : " Vous m'avez donc trompée, dit-elle à la sainte Vierge, plus je vous ai priée, plus mon attrait s'est fortifié ; et cependant, vous voyez combien mes vœux sont combattus." Je n'avais pas fini de parler qu'il me fut dit au fond du cœur : " C'est, ma fille, que tu n'as pas fait ainsi qu'il fallait ! " Je compris que j'avais trop compté sur mes démarches, et que je devais tout remettre à ma supérieure ; je fus alors plus tranquille. Je lui renouvelai mes désirs et elle me promit pour l'avenir."

Vers la fin de mai 1816, Mme Jouve écrivant à sa sœur, lui nomme un personnage qui exerce une grande influence dans la vie apostolique de Mme Duchesne.

Elle lui dit qu'un missionnaire, évêque de la Nouvelle-Orléans, Mgr Dubourg, venait de prêcher à Lyon où sa parole avait produit un fruit merveilleux. La charité lyonnaise s'était enflammée pour lui et pour sa chrétienté d'une ardeur secourable ; une association charitable en était née pour les besoins de la Propagation de la Foi, et des prêtres en grand nombre se disposaient à suivre l'apôtre en Louisiane...Cette nouvelle fut pour l'âme de Mme Du-

chesne comme une secousse électrique, qui éveilla son espoir : on vit que son cœur était là.

Cependant elle disposait déjà tout pour un départ dont elle ne savait encore ni le but précis ni l'heure, mais qu'un pressentiment secret lui présentait comme très imminent. Elle commença par mettre ordre à ses affaires de famille, préludant à la séparation par le dépouillement. En conséquence, Mme Duchesne fit cession à ses frères et sœurs de sa propre fortune, présente et à venir, moyennant une somme fixe, dont elle se proposait de disposer en faveur de sa chère entreprise. Encore reversa-t-elle une partie de cette somme sur la tête d'Euphrosine pour lui servir de dot, après ses vœux solennels.

Libre de ces soins terrestres, Mme Duchesne se tourna tout entière du côté de ces missions lointaines, desquelles lui arrivaient je ne sais quels souffles précurseurs qui la faisaient tressaillir.

Sa nièce Euphrosine était la confidente de ses vœux car elle savait que celle-ci les partageait, et elle ne doutait pas que cette nièce " faite pour les grandes choses," ne l'accompagnât bientôt ou ne la suivit un jour aux missions étrangères. C'était dans cet espoir qu'elle l'avait formée et protégée dans sa vocation. Mais le Seigneur a deux manières d'employer ses serviteurs à ses œuvres divines : il les voue à l'action ou à l'immolation. Aloysia Jouve,—tel est le nom qu'Euphrosine avait pris en recevant le voile,—ne devait pas être une des ouvrières de la conquête, elle devait être la victime destinée à l'acheter au prix de son beau trépas.

La novice venait à peine de prononcer ses premiers vœux, lorsqu'on fit savoir à sa tante que sa santé était devenue fort languissante. Un mal purulent, qui s'était porté d'abord sur un de ses pieds, menaçait d'envahir successivement tous ses membres.

Cette annonce, dont la gravité ne lui échappa pas, frappa Mme Duchesne à l'endroit le plus sensible; et son cœur maternel s'épancha en effusions de tendresse et de compassion, que nous ne sommes plus étonnés maintenant de trouver dans cette mâle nature.

Craignant bien plus les effets du mépris de la vie qu'une lâche crainte de la mort dans une âme si forte, elle lui écrivait : " Peut-être les disgrâces de la vie te font-elles envisager la santé comme peu de chose ; mais moi, qui suis pénétrée du désir de voir s'étendre notre Société, et des besoins sans nombre des contrées très étendues où nous sommes demandées, j'ai fait vœu, avec permission, à saint François Régis que, s'il t'obtient une guérison parfaite, je te porterai à désirer d'être employée dans l'étranger à l'instruction de tant d'âmes abandonnées.

En même temps sa charité cherchait des consolations pour sa sœur, Mme Jouve, dont la douleur retombait à plomb sur son âme.

Cependant tant de souffrances opéraient déjà surnaturellement. Mme Duchesne s'en ressentait : son entreprise des missions gagnait chaque jour du terrain, et le ciel commençait à payer ainsi l'offrande que faisait d'elle-même, pour le succès de

l'œuvre, cette jeune victime. Ainsi le P. Varin, ébranlé à la fin par la persévérance de Mme Duchesne, n'osait plus s'opposer à son prochain départ.

Le Père Barat se montrait le plus empressé de tous, et son impatiente initiative trouva bientôt l'occasion d'engager l'affaire dans une voie décisive. Mgr Dubourg, s'étant rendu à Bordeaux, où il avait une grande partie de sa famille, le Père Barat n'avait pas manqué de le visiter et de l'entrenir des vœux ardents de Mme Duchesne. Voici comment il rendit compte à celle-ci de leur entretien : " J'ai eu, racontait le Père, une longue conférence avec Monseigneur, où il a été beaucoup question de la Louisiane et de vous. Comme vos supérieurs ont reconnu votre vocation pour surnaturelle, et que Monseigneur a le désir de vous établir dans son immense diocèse, et que vous le voulez vous-même sincèrement et constamment, la chose est décidée ! Il n'y a plus qu'à déterminer l'époque et les moyens du départ." Les choses allaient vite avec le P. Barat.

Les jours qui suivirent la réception de cette lettre furent pour Mme Duchesne des jours de saints transports, de prière et d'espérance. Le ciel n'allait-il point enfin se prononcer par ses supérieurs ? Elle fit la neuvaine à saint François-Xavier exactement pour connaître la volonté de Dieu. Enfin cette impérieuse volonté se manifesta.

Quelques semaines après cette neuvaine, le 14 janvier 1817, Mgr Dubourg se présenta au Sacré-Cœur de la rue des Postes. Au moment où il entra, Mme Duchesne gardait la porte ; elle s'empressa

d'aller annoncer à Mme Barat cette précieuse visite : " Voici, lui dit-elle, l'heure de la Providence. Je vous conjure, ma mère, de ne pas la manquer ; vous n'avez qu'un mot à dire ; je vous en prie, prononcez-le.—" Ma fille, répondit la supérieure, il faut que l'évêque me mette sur la voie en me faisant lui-même une demande. Je lui parlerai alors de votre dessein. Ce me sera le signe auquel je reconnaîtrai que Dieu le veut."

Dans cette première entrevue il ne fut question de rien. Mgr Dubourg se contenta de demander à dire sa messe au Sacré-Cœur le lendemain matin. A l'issue de cette messe, Mme Barat étant venue lui tenir compagnie pendant son déjeuner, la première chose que l'évêque lui dit fut combien il s'estimerait heureux de posséder dans son diocèse des religieuses de son ordre ; sur quoi il la supplia de lui en accorder. Mme Barat comprit que Dieu venait de parler." " Lorsque cela se pourra, répondit-elle à l'évêque, j'aurai à vous donner une personne toute prête." Et elle lui raconta la vocation persévérante de sa courageuse amie. L'évêque parut ravi de tout ce qu'il entendait, et demanda à voir tout de suite cette missionnaire de bonne volonté. Mme Duchesne appelée immédiatement, reçut sa bénédiction, mais elle ne put rien dire tant elle était émue.

Elle eut cependant le signe que Dieu l'avait exaucée ; car, à partir de ce moment, une douleur de côté, qu'elle sentait depuis quinze ans, disparut tout à coup. Elle se retira pleine de confiance, et Mgr Dubourg, qui repartait pour une tournée par la

France et la Belgique, emporta l'espérance qu'une colonie du Sacré-Cœur lui serait accordée.

Cette tournée se prolongea plusieurs mois. Sur ces entrefaites, divers conseils s'agitaient autour de la mère supérieure. M. Perreau, supérieur ecclésiastique de la maison de Paris, de même que le P. Varin, jugeait qu'il n'était pas prudent, quant à présent, de former cet établissement. L'essentiel aujourd'hui était de ne pas s'affaiblir en se divisant.

Mgr Dubourg revint à Paris le 16 mai. Il retourna au Sacré-Cœur avec la certitude que la colonie des religieuses lui serait accordée, et dans le seul dessein de déterminer le temps et les conditions de l'embarquement. Il ne fut donc pas peu contrarié de voir la supérieure générale encore hésitante et tout à fait changée. Dissuadée, contredite, par le fondateur et par le supérieur de la Société, l'humble mère, effrayée des difficultés de cette lointaine entreprise, s'excusa en demandant un nouveau délai.

C'en était donc fait encore des espérances de Mme Duchesne. Le missionnaire, ayant insisté en vain, se retira mécontent, triste et déconcerté. Mme Barat le reconduisit soucieuse et intérieurement très agitée. C'était la minute décisive. Déjà Mgr Dubourg allait franchir le seuil, lorsque Mme Duchesne, qui les avait suivis, se jette au pied de sa supérieure :

“ Votre consentement, ma mère ; de grâce, votre consentement ! ” s'écrie-t-elle en suppliant. A ce cri, la mère générale s'arrête et se recueille. Dieu lui avait parlé.

" Eh bien, je vous l'accorde, ma chère Philippine, dit-elle tout à coup, et dès ce moment je vais m'occuper à vous chercher des compagnes." Ainsi fut enlevée d'assaut la mission d'Amérique. Les arrangements furent pris sur l'heure, et le départ fixé au printemps de l'année suivante 1818.

CHAPITRE V.

Les adieux de Mme Duchesne.

La mère Duchesne, enfin en possession de l'objet de ses longues espérances, s'empressa de faire part de cette nouvelle à ceux qu'elle affectionnait. Le P. Barat en avait eu déjà connaissance par Mgr Dubourg, qui se trouvait à Bordeaux, pour y préparer son embarquement. Il joignit à ses félicitations l'expression de ses propres désirs pour le même objet. " Demandez à Dieu l'envoi dans ces missions de celui qui vous écrit. Il en serait bien content, ses supérieurs le savent, et vous pouvez le leur protester dans l'occasion."

Mgr Dubourg s'embarqua à Bordeaux, le 27 juin 1817. Par ordre du roi Louis XVIII, un petit bâtiment de la marine royale, la flûte *la Caravane*, avait été mise à sa disposition pour son transport gratuit. La colonie du Sacré-Cœur devait le suivre, à quelques mois de là.

Cependant l'heure était venue pour Mme Duchesne d'informer sa famille, et, comme dit Fénélon, " d'enchaîner au char de triomphe de Jésus-Christ la chair et le sang vaincus." Elle écrivit à chacune de ses sœurs une lettre, dictée par une tendre et forte amitié, dans laquelle elle leur dit : " Je quitterai la France ce mois-ci ; mais en la quittant, j'emporterai mes affections, mes souvenirs pour mes

bonnes sœurs et leurs enfants. Vous prierez pour moi, je prierai pour vous ; et au moment où je quitte tout pour travailler au salut de quelques âmes, je forme les vœux les plus ardents pour que vous vous attachiez au *seul nécessaire*...Je suis et serai toujours toute à vous, dans le Cœur sacré de Jésus."

Les adieux adressés à Aloysia ont un autre caractère. C'est le même amour généreux, mais c'est un amour plus haut, c'est de l'amour dans le ciel.

En apprenant le départ d'une expédition dont il ne lui était pas donné de faire partie, Aloysia versa beaucoup de larmes. Pour la première fois la malade se décida à demander de guérir afin de pouvoir s'embarquer ; mais son mal avait fait des progrès irrémédiables. Elle comprit qu'une part lui restait encore : la croix, et elle accepta de rester à ce poste d'honneur, selon que sa tante venait de le lui demander. Elle fit davantage. Comme la résolution de Mme Duchesne courait risque d'être mal comprise par le plus grand nombre, Aloysia fit son affaire non seulement de la défendre, mais de la glorifier.

Cependant plusieurs religieuses s'offraient à partager les travaux apostoliques de Mme Duchesne. Il y avait à Paris, depuis l'établissement du noviciat, une Genevoise, nommée Octavie Berthold. Instruite, agréable, fort aimée des enfants de la maison de Paris, elle sacrifia tout dans le désir de s'attacher à la croix de son époux, car ce qu'elle recherchait dans la vie de missionnaire, c'était l'immolation. Dieu l'agréa pour cette part, et nous verrons jusqu'à

quel degré d'héroïsme elle correspondit à cette grâce de choix.

La maison de Grenoble eut l'honneur de donner à Mme Duchesne sa seconde compagne, dans la personne de Mme Eugénie Audé. Elle venait d'être envoyée à la fondation de Quimper. On l'en rappela pour prononcer ses vœux, avant de lui permettre de se rendre aux missions qu'elle avait demandées. Pleine de dévouement et de savoir-faire, Mme Audé sera, dans l'œuvre de l'Amérique, la femme de l'éducation prospère, conquérante, représentant dans l'apostolat l'élément de l'action, comme Mme Berthold représentera celui de l'immolation !

Deux sœurs coadjutrices sollicitèrent la faveur d'aller servir Jésus-Christ dans les contrées lointaines. L'une, Catherine Lamarre, devait partir de Paris, l'autre, Marguerite Manteau, devait être prise sur la route, dans la maison de Poitiers, où elle résidait.

“ La veille du départ, écrit Mme Audé, ma mère Barat nous réunit. Elle nous fit sentir, d'une manière forte et touchante, combien notre vocation était grande et digne d'envie aux yeux de la foi. Elle nous donna différents objets : elle aurait voulu se dépouiller pour nous.

Mme Duchesne fut nommée supérieure de la colonie, avec des pouvoirs exceptionnels, pour le gouvernement des maisons d'Amérique.

Toute joyeuse de partir, pour se rendre enfin au but de tous ses vœux, elle reçut la visite de plusieurs membres de sa famille qui lui donnèrent

toutes sortes de témoignages d'affection et lui procurèrent des lettres de recommandation pour les consuls de France, et pour l'ambassadeur auprès des Etats-Unis dont elles allaient dépendre.

Le jour du départ, Mme Duchesne vit aussi les PP. Varin, Roger, Druilhet et quelques autres, qui tous lui prodiguèrent leurs encouragements. Après un repas pris à la hâte, on vint avertir que la voiture attendait. Mme Duchesne se leva la première pour recevoir les embrassements de sa supérieure et ceux de la communauté, encourageant tout le monde et pressant les adieux. Quelques instants après, la diligence partait, emportant les sœurs vers Bordeaux, qui devait être le lieu de l'embarquement. Elles communièrent successivement à Orléans et à Tours. C'étaient, pour de telles âmes, les seuls incidents de la route. Le mercredi, elles arrivèrent à Poitiers, aux Feuillants, où la colonie s'adjoignit la sœur Marguerite Manteau comme il était convenu. On communia encore une fois à Angoulême ; et c'est ainsi que fortifiées d'étapes en étapes par le divin Viatique, elles arrivèrent à Bordeaux.

On les y attendait. Une petite communauté enseignante dirigée par une dame Vincent, qui avait déjà, à une autre époque, reçu Mme Barat, leur fit un accueil fraternel. C'était dans cette maison que l'on devait demeurer, jusqu'à ce que le temps permit de prendre la mer.

Il y a, au lendemain de tout grand sacrifice, une heure redoutable, heure de transition, où sentant

douloureusement ce que l'on vient de perdre, sans que l'on puisse savoir ce que sera l'avenir, on se voit, pour ainsi dire, suspendu dans le vide. Mme Duchesne, écrivant à Mme Barat, raconte de quel poids ce sentiment l'accabla, en arrivant à Bordeaux. " Mes sœurs ont eu aussi leurs moments de faiblesse que j'entrevoyais et supportais au double."

" Le jour du départ n'étant pas assuré à cause des vents, nous profitons de notre temps pour une retraite. J'ai eu le bonheur de trouver le P. Barat, que je vois presque tous les jours et qui nous confesse alternativement."

Outre ces encouragements la mère Duchesne reçut de M. l'abbé Perreau des lignes qui l'assuraient que son entreprise n'avait pas aujourd'hui de patron plus convaincu et plus zélé que lui. Chose étrange ! la veille encore de la décision, on ne trouvait qu'opposition au projet de départ ; le lendemain, il n'y avait personne qui ne l'approuvât et ne le bénit : le même coup de lumière qui avait frappé Mme Barat, avait illuminé les têtes les plus élevées de la société. M. Perreau ajoutait " qu'en raison des contradictions et des oppositions que ce voyage avait subies de la part d'ecclésiastiques respectables, il venait d'écrire à Rome, pour exposer les choses et demander au très saint Père la bénédiction apostolique pour Mme Duchesne et ses compagnes.

Le retard que les vents apportèrent à son embarquement permirent encore à cette mère d'envoyer un dernier adieu à sa famille, ainsi qu'à ses chères

religieuses et ses pensionnaires de Sainte-Marie-d'en-Haut, qui ne tenaient pas moins au cœur de la mère Duchesne. Enfin, près de s'embarquer, et déjà presque un pied sur le navire, elle écrivit encore quelques lignes à sa chère Aloysia qu'elle quittait malade, ce qui était un autre aliment au sacrifice.

Pendant leur séjour à Bordeaux, Mme Duchesne et ses filles furent présenter leurs hommages au saint archevêque, Mgr d'Aviau, " qui les félicita de quitter un pays où l'impiété gagnait tous les jours du terrain, pour aller former des cœurs qui n'avaient pas encore abusé de la grâce."

Le 13 mars, veille du départ, le P. Barat adressa à la petite colonie une exhortation qui l'affermit dans la disposition de tout souffrir pour Jésus-Christ. Le lendemain, toutes les cinq entendirent la messe dans la chapelle de Mgr d'Aviau, et communièrent de sa main. Ayant ensuite reçu sa bénédiction plusieurs fois renouvelée, elles partirent. Deux personnes de Bordeaux, M. Dubourg, frère de l'évêque de la Louisiane, et Mme Fournier, sa sœur, qui s'étaient chargés de toutes les dispositions pour l'embarquement, les accompagnèrent jusqu'au bord de la Garonne, d'où une barque les descendit jusqu'à Royan, où les attendait le navire. C'était, nous nous en souvenons, le jeudi saint 1806, que Mme Duchesne avait eu, dans une sainte veillée au pied du saint Sacrement, l'entrevue de la mission que Dieu lui destinait. Ce fut aussi le jeudi saint, 19 mars, fête de saint Joseph, qu'elle et ses sœurs mirent le

pied sur le vaisseau voilier la *Rébecca*, capitaine Tourneur. Le navire reçut également à son bord M. l'abbé Martial, vicaire général de Mgr Dubourg Le 21 mars, samedi saint, la *Rébecca* quitta le port ; et, le lendemain, jour de Pâques, Mme Duchesne avait perdu de vue la France qu'elle ne devait plus revoir.

LIVRE III.

LA MISSION.

CHAPITRE PREMIER.

Mme Duchesne a la Nouvelle-Orléans.

Le jour de Pâques fut le premier que Mme Duchesne vit se lever sur les flots qui l'emportaient vers le terme de ses longs désirs. Il lui semblait qu'elle aussi prenait une vie nouvelle, et qu'après tant de souffrances, ce jour était bien celui d'une résurrection.

La traversée fut longue et pénible à cause des vents contraires, de la pluie, des tempêtes.

Arrivé le 16 mai entre la pointe de Cuba et le banc de Bahama, le vaisseau fut rencontré par plusieurs bâtiments faisant voile pour l'Europe, dont l'un se chargea d'une lettre de Mme Duchesne pour Mme Barat. Cette lettre annonçait que la navigation touchait presque à son terme.

Le reste du voyage fut heureux. Un nouveau passager du nom de Martinez, venant de la Havane, ayant appris que les cinq religieuses du Sacré-Cœur allaient en Amérique pour y porter le bienfait de l'instruction chrétienne, leur fit don de quarante piastres, les engageant à venir s'établir à Cuba, si elles ne pouvaient le faire dans la Louisiane.

Enfin le 25 mai, la *Rébecca* entra dans les eaux bourbeuses du Mississipi. Le vendredi 29, on atteignit le rivage, ce jour était celui même de la fête du Sacré-Cœur ! La Nouvelle-Orléans n'était plus qu'à six lieues. On brûlait d'impatience de s'y rendre par terre. Cependant le soleil baissait, et déjà l'on se résignait à passer encore cette dernière nuit sur le navire, quand, à sept heures, deux voitures se montrèrent sur le bord du fleuve, réclamant M. l'abbé Martial et les religieuses qu'il amenait. Deux prêtres de la ville, informés de leur approche, venaient au devant d'eux. Deux heures après, la colonie, laissant la *Rébecca* remonter lentement le Mississipi jusqu'à la hauteur de la ville, descendit à terre, où les attendaient les chevaux.

" Lorsque, dit Mme Audé, nous mîmes les pieds sur cette terre qui, dans les vues de la foi et dans les desseins de Dieu, est pour nous la terre promise, nos cœurs furent émus. Celui de notre mère Duchesne ne pouvait suffire aux sentiments de sa reconnaissance.

Le matin du 30 mai, Mme Duchesne et ses sœurs prirent domicile dans une maison d'Ursulines, où elles avaient été annoncées et adressées par Mgr Dubourg. Tout ce que la charité a de plus généreux et de plus délicat les attendait dans cet asile, où l'on élevait presque toute la jeunesse de la basse Louisiane. C'étaient plus de trois cents personnes qui y recevaient le bienfait de l'instruction chrétienne. Il y avait là, en outre, de petites négresses dont la rencontre fit le bonheur de Mme Duchesne.

Elle saluait en ces enfants les prémices des pauvres qu'elle était venue évangéliser.

La colonie était au port ; et jusqu'ici la campagne qu'elle venait entreprendre paraissait s'ouvrir sous d'heureux auspices. Mais l'ennemi veillait sur sa maison ; et, du premier coup, il faillit ruiner tout le travail par sa base, en s'attaquant à la vie de Mme Duchesne.

Il y avait peu de jours que la supérieure était à la Nouvelle-Orléans, quand elle se vit couverte, sur tout le corps, d'enflures et de taches livides dont elle ne connaissait ni le nom ni le caractère. Elle connut bientôt la gravité de son état ; et elle l'envisagea sans trouble comme sans crainte. " Je n'étais pas troublée, raconte-t-elle, mais j'étais *sérieuse*, par la vue que Dieu ne voulait pas autre chose de moi. Je pensais qu'Eugénie pourrait conduire la barque, qui n'en irait que mieux. Je vous assure que la mort avait pour moi tous ses attraits, car j'ai bien sujet de craindre, en vivant, de gâter l'œuvre de notre établissement."

" Mais Dieu n'a fait que me montrer ses charmes : après un traitement de quelques jours, je fus rendue à mon état ordinaire." Elle attribuait sa guérison aux soins de plus en plus devoués des Dames Ursulines.

En attendant qu'une lettre de Mgr Dubourg, alors à Saint-Louis, lui assignât le poste où elle devait se rendre, Mme Duchesne observait, interrogeait, s'instruisait sur l'état du pays ; et il est vrai de dire que tout ne fut pas enchantement dans ce premier regard.

La population de la Nouvelle-Orléans, qui était alors de 15,000 âmes, tant esclaves qu'hommes libres, ne possédait que deux prêtres ! Et d'autre part cependant, que de besoins, que de misères ! La démoralisation parmi les familles des blancs passée presque à l'état d'institution publique ; la dissolution brutale parmi les nègres ; chez les enfants, l'ignorance et la grossièreté rehaussées d'orgueil ! Etaient-ce là ces âmes simples, innocentes et pures, ces familles primitives qu'elle s'était flattée de l'espoir de trouver dans le Nouveau-Monde ?

Une grande consolation, la plus grande de toutes, lui fut cependant donnée : celle de voir la dévotion au Sacré-Cœur déjà établie aux Etats-Unis. Mais à son bonheur de voir le Cœur de Jésus triompher sur ce rivage se mêlait une déception : la déception du soldat qui trouve le drapeau planté et flottant sur la brèche où il se réjouissait de monter le premier.

Une autre des joies de Mme Duchesne était de voir chaque soir, rassemblés autour de M. l'abbé Martial, les nègres et les mulâtres qu'il catéchisait. " Ma jalousie, écrivait-elle, est de voir M. Martial trouver, dès son arrivée, de la besogne au delà de ses forces, tandis que nous restons dans notre nullité." Elle appelait ainsi l'inaction où la laissait toujours l'absence des ordres de Mgr Dubourg.

Ce n'était pas la faute de l'évêque missionnaire. Dès qu'il avait appris l'arrivée de *la Rébecca* à la Nouvelle-Orléans, il n'avait pas manqué d'écrire ses intentions à Mme Duchesne et la destination qui leur était assignée, mais cette lettre s'égara et demeura

six mois sans leur parvenir. Mme Duchesne, inquiète et n'y comprenant rien, ne savait plus de quel côté diriger ses démarches.

Les Dames Ursulines la pressaient de rester à la Nouvelle-Orléans afin d'y établir une école émule et sœur de la leur, mettant à ces offres le plus admirable désintéressement. " A ces sollicitations, écrit Mme Duchesne, j'ai opposé notre mission qui était pour Saint-Louis et notre vocation qui était pour les sauvages...... "

A défaut d'ordres précis, ayant eu connaissance indirectement que Mgr Dubourg l'attendait à Saint-Louis, Mme Duchesne se décida à prendre le chemin de cette ville.

Les Dames Ursulines ne voulurent pas laisser partir les religieuses, qu'elles considéraient désormais comme leurs sœurs, sans leur offrir un gage de fraternité. Elle leur remirent une somme de trois cents piastres à titre de pur don. Les cinq religieuses, ayant fait à ces généreuses amies leurs adieux reconnaissants, prirent, le 10 juillet, le bateau le *Franklin* pour remonter le cours du Mississipi.

Navigable dans une étendue de plus de huit cents lieues, le Mississipi est sans contredit la plus grande ligne d'eau qui arrose l'Amérique Septentrionale Mais sa navigation qui était moins connue qu'aujourd'hui, présentait mille périls, à cause des bancs de sable et de l'encombrement incessant de son lit. Tandis que les chemins de fer permettent présentement de franchir en trente-six heures la distance de treize cents milles qui sépare la Nouvelle-Orléans de

Saint-Louis du Missouri, il ne fallait pas moins de quatre mois à cette époque pour faire le même parcours. Il est vrai qu'on assurait à Mme Duchesne qu'une invention nouvelle, celle des bateaux à vapeur, abrégerait le voyage. Mais malgré ce progrès, qui en était alors à ses premiers essais, que de lenteurs, que d'aventures, devait rencontrer encore cette remonte du fleuve !

De loin en loin, elles saluaient quelques églises en bois jetées sur le rivage, et adoraient dans leur cœur l'Epoux qu'il leur était trop rarement donné de recevoir. A Kaskaskias, le bateau ayant fait une petite halte pour y déposer du fret, le curé de l'endroit, M. Olivier, de Nantes, accueillit les religieuses dans son presbytère, " vrai séjour de pauvreté dont deux mauvaises chaises, une table vermoulue, un matelas sur des planches, une cruche et un goblet composaient tout l'ameublement. " L'église était auprès. " Là, rapporte le journal, nous nous consolons auprès de Notre-Seigneur des cinq semaines écoulées loin de sa présence. " En effet, depuis leur départ, plus de messe, plus de confession, plus d'offices publics ; que l'*Ità Pater* pour toute consolation.

Le bateau le *Franklin* était encombré d'une foule d'hommes avinés et de femmes mal élevées dont il fallait subir l'aspect, les habitudes et la conversation. Les piqûres de maringouins n'étaient rien auprès de ce supplice moral des épouses de Dieu.

Ce ne fut qu'après un voyage de quarante-deux jours, le 21 août 1818, que le steamboat atteignit la ville de Saint-Louis.

CHAPITRE DEUXIÈME.

LE SACRÉ-COEUR A SAINT-CHARLES.

A l'époque de l'arrivée de Mme Duchesne, Saint-Louis ne comptait guère que six mille habitants. Mais il entrait dès lors dans une phase de progrès, qui devait faire un jour de cette ville et de Chicago les deux reines de l'Ouest.

L'émigration favorisait ce vaste développement. Des lois protectrices et des institutions libérales, des concessions territoriales et des immunités habilement ménagées, attiraient au nouveau monde tout ce que l'ancien avait de malheureux ou d'ambitieux, tous ceux qui avaient perdu leur avenir, tous ceux qui aspiraient à s'en refaire un autre.

Mme Duchesne arrivait donc à temps pour assister et s'employer elle-même au commencement de grandes choses ; car le catholicisme, lui aussi, travaillait à une colonisation d'un ordre supérieur, et à l'établissement, au sein de ce vaste monde, de ce que l'Evangile appelle le royaume des cieux.

L'immense diocèse de Mgr Dubourg comprenait presque tout le bassin du Mississipi, sur une étendue de plus de douze cents lieues, depuis l'embouchure du fleuve jusqu'au delà de Saint-Louis, dans le territoire indien.

La population de ce vaste territoire ne dépassait pas deux cent vingt mille âmes, parmi lesquelles on

6

comptait cent vingt mille blancs et nègres et cent mille indiens, appartenant à plus de cinquante tribus différentes. Disséminés dans cette vallée immense, les colons y avaient échelonné un grand nombre de villes et de bourgades, si l'on peut donner ce nom à des amas de cabanes en bois, que l'on pouvait enlever et même rouler à volonté.

La population blanche professait généralement la religion catholique. Mais le protestantisme l'entamait fortement. Quant aux indiens, beaucoup restaient infidèles ou l'étaient redevenus, et le nombre était petit de ceux qui, en souvenir des *robes noires* d'autrefois, désiraient des ministres de la *prière française.*

La moisson était donc grande, mais le nombre des ouvriers était petit.

La Nouvelle-Orléans avait été jusqu'ici la résidence de l'évêque. Mais à son retour de France, laissant entre les mains d'un administrateur cette ville et la province de la Basse-Louisiane où il avait rencontré de graves difficultés, Mgr Dubourg était allé se fixer à Saint-Louis, comme au poste le plus avancé de la conquête apostolique qu'il entreprenait.

C'est là que le 21 août 1818, Mme Duchesne, obligeamment conduite par le patron du bateau, le capitaine Reed, arriva enfin chez Mgr Dubourg, qui lui fit le plus paternel accueil. Dès le premier aspect de la demeure épiscopale, la supérieure put comprendre ce qui l'attendait, elle et ses religieuses, dans cette rude mission. Mgr Dubourg n'avait pour palais qu'une sorte de grange, dans laquelle il menait la

vie des plus austères ascètes du désert. Une seule et petite chambre servait à la fois de dortoir, de réfectoire et de salle d'étude pour lui, et quatre ou cinq prêtres dont plusieurs étaient malades. Son église était une baraque en bois, trouée de toutes parts. Le 25 août, surlendemain de l'arrivée de la petite colonie du Sacré-Cœur, on y célébra la fête patronale. Mme Duchesne, habituée à la dignité des offices pontificaux dans les églises de France, ne fut pas peu surprise de voir un si grand évêque se tenir debout sous les orgues, comme un simple chantre, pour y soutenir le chant pendant une heure entière.

Ce que Mme Duchesne trouvait en Amérique, c'était donc l'Eglise des temps primitifs avec sa pauvreté ; mais c'était aussi cette primitive Eglise avec ses héroïsmes ; et le spectacle des vertus qu'elle avait sous les yeux devenait pour elle la plus puissante des excitations.

Ayant précédemment dirigé ses missionnaires sur différents points de son immense diocèse, Mgr Dubourg s'empressa d'assigner à Mme Duchesne et à ses religieuses le poste qu'il leur destinait. Ne pouvant les établir auprès de lui à Saint-Louis où il n'y avait pas même une chambre à louer, l'évêque fixait leur résidence à Saint-Charles du Missouri. " C'est une petite ville à quelques lieues d'ici, lui écrivait-il précédemment, vous y trouverez toutes les convenances désirables, jardin, verger, etc. Une fois colloquées là provisoirement, nous examinerons où vous pourrez être mieux pour votre objet. Il faut défricher avant de cultiver. Vous et moi nous passerons notre vie

dans ce travail ingrat; nos successeurs recueilleront dans ce monde ; contentons-nous de recueillir dans l'autre. "

L'évêque leur faisait d'ailleurs entrevoir de grands avantages dans cette station de Saint-Charles, qu'il croyait appelée à devenir un jour une des villes les plus importantes du Nord de l'Amérique.

Ces perspectives ouvertes sur un avenir douteux, ne donnèrent pas le change à Mme Duchesne sur la situation qu'on lui faisait présentement. Ayant toujours nourri, elle et ses religieuses, l'espérance de s'établir dans la ville épiscopale, sous le regard et la protection de Mgr Dubourg, au centre des secours nécessaires à leurs âmes, elle éprouva un cruel mécompte en se voyant reléguée à dix lieues plus au nord dans un isolement affreux. D'un coup d'œil elle embrassa l'étendue du sacrifice. " Mes sœurs, écrivait-elle au Père Barat, sont plus courageuses et plus ferventes que moi, elles voient la croix et l'embrassent avec amour."

Mais si généreux que fût le sacrifice qui éloignait le Sacré-Cœur de Saint-Louis, il était d'autant plus douloureusement senti par Mme Duchesne, qu'elle ne voyait guère de chances de se rapprocher. " A moins d'un coup de la Providence, écrivait-elle, rien ne nous ramènera à Saint-Louis. Les enfants seules nous désirent. Elles quitteraient toutes leurs parents, qui les gâtent, pour venir avec nous ; mais, eux, ne sentent pas le prix de l'éducation chrétienne. Et tandis que même les esclaves donnent dans un luxe outré, qu'on bâtit des salles de spectacle et de bal,

des temples, etc., pas un particulier, même les triples millionnaires, ne donnerait un sou pour une maison d'instruction." Il faut dire, pour être juste, que ce jugement trop sévère sera rectifié plus tard par Mme Duchesne. Mais elle avait déjà senti le grand obstacle auquel son zèle devait longtemps se heurter : l'esprit utilitaire et l'amour des jouissances, qui gâtent les vertus de la race américaine, jusqu'à former un des traits caractéristiques de cette grande nation.

Un attrait puissant qui eût retenu Mme Duchesne à Saint-Louis, c'était la direction spirituelle de l'évêque, dont la rude franchise était loin de déplaire à ce mâle caractère : " Sa bonté ne l'empêche pas d'être ferme, écrivait-elle ; il m'a déjà connue et dit mon fait."

Il fallut bien cependant se résoudre à sacrifier ces chères espérances. Le 7 septembre 1818, la petite colonie se rendit à Saint-Charles. Mgr Dubourg accompagna lui-même la voiture à cheval, aidant les religieuses à passer la rivière, tandis que les braves gens porteurs de leur bagage refusaient de recevoir un sou pour leur salaire, disant que " prêtres et religieuses leur représentaient Notre-Seigneur Jésus-Christ."

Saint-Louis n'avait donc été, pour Mme Duchesne, qu'une halte de quelques semaines, un poste d'observation d'où il lui avait été donné d'embrasser d'un regard l'état du catholicisme et l'œuvre des missions dans cette chrétienté. Saint-Charles du Missouri, où nous allons la suivre, ne sera pas non

plus un séjour de longue durée. Il faut nous habituer, dans ces divers changements, à voir Mme Duchesne descendre et rester longtemps dans des centres d'action de plus en plus petits. Le comte de Maistre l'a dit : " Rien de grand n'eut jamais de grands commencements."

—

CHAPITRE TROISIÈME.

Apostolat de Mme Duchesne.

Saint-Charles, où la petite colonie du Sacré-Cœur allait s'établir, était alors, après Saint-Louis et Sainte-Geneviève, le poste le plus important de la haute Louisiane. Toutefois sa population ne dépassait pas cinq cents familles, campées, plutôt que fixées, dans des cabanes de bois, à l'extrême limite du parcours du bateau, en face de la tribu sauvage des Sioux. La maison que l'évêque avait louée pour le Sacré-Cœur dominait le Missouri, à une petite distance. Elle se composait de cinq petites chambres, avec une pièce un peu plus grande, au centre de l'appartement. Si exiguë que fut cette demeure primitive, on y trouva place pour une petite chapelle, que l'on orna le mieux qu'on put. Le 8 septembre, fête de la Nativité de la Sainte Vierge, l'évêque célébra la messe sur un autel provisoire ; puis le 11, il laissa Notre-Seigneur présent dans la petite chapelle. Il partit le lendemain, car il devait se rendre au Portage-des-Sioux, où Mme Duchesne eût bien voulu le suivre, car elle ne perdait point de vue ses chers sauvages.

Avant de quitter Saint-Louis, le 14 septembre, Monseigneur envoya à Mme Duchesne l'approbation de l'Institut du Sacré-Cœur de Jésus pour tout le pays de sa juridiction ; l'assurant en même temps

que la prospérité et l'avancement de leur établissement seraient l'objet constant de ses efforts.

Dans le principe, il avait songé à changer quelque chose à leurs règles, pour les conformer aux idées du pays. Mais ayant reçu de toutes la même réponse, qu'elles ne changeraient rien sans la permission de leur supérieure générale, il dit : " Vous êtes cinq têtes dans un seul bonnet ; " et plus tard, il reconnut qu'il ne fallait rien changer.

Trois semaines après, Mme Duchesne recevait, par l'entremise de M. l'abbé Perreau, des lettres du cardinal Litta et du cardinal Fontana, dans lesquelles leurs Eminences lui transmettaient les souhaits du Saint-Père pour leurs succès les plus prospères et sa bénédiction apostolique pour elle et ses religieuses et pour toutes celles qui se disposeraient à aller les rejoindre un jour. Cette bienveillance paternelle de Pie VII fut à ces saintes filles une consolation précieuse dans leurs peines et un soulagement bien dû à leurs travaux.

Au bout de quelques semaines, Mme Duchesne put se rendre compte du milieu dans lequel allait s'exercer son apostolat. La population de Saint-Charles, comme celle de tout ce pays, était formée d'un mélange d'Américains venus de l'Est, de créoles d'origine canadienne et française, d'Allemands, d'Irlandais, et enfin de métis, de sauvages et de nègres. Là se donnaient rendez-vous les chasseurs, trappeurs, aventuriers de toute sorte, qui formaient l'avant-garde de la civilisation et fuyaient devant elle, tandis que celle-ci grossissait chaque jour son

armée de colons, portant partout la charrue dans les humides prairies du Far-West. Mme Duchesne suivait avec les yeux du cœur les nombreuses familles qui passaient par Saint-Charles pour aller fonder près de là des établissements.

Ce qui dans ce mouvement préoccupait avant tout l'esprit de Mme Duchesne, c'était l'avancement des affaires de Dieu : c'était l'acquisition, pour ces populations, de la perle précieuse du royaume de Dieu, car c'est le bien infini, et quiconque le possède n'a plus besoin de rien. Mais il fallait l'acheter au prix de luttes pénibles contre les vices de ce peuple singulièrement mêlé. Une immoralité effroyable, dégradante, avait été le fruit de cette vie indépendante et nomade du colon, vivant isolément, sans foyer, sans autel, avec le seul souci de s'enrichir et de jouir. La régénération, pour être profonde et durable, devait commencer par l'éducation. C'était au Cœur de Jésus de ramener la vie dans ce corps menacé de décomposition. Voilà pourquoi le Sacré-Cœur de Saint-Charles s'empressa, dès le mois d'octobre, d'ouvrir un pensionnat, avec une école gratuite pour les enfants pauvres.

Celles-ci y vinrent en bon nombre. Mais quelles ignorances et quelles habitudes elles y apportèrent !

" Elles ne savent, écrit Mme Duchesne, ni ce que c'est que l'enfer, ni même ce qu'est la personne de Notre Seigneur Jésus-Christ." " Avec l'ignorance, il faut vaincre le luxe."

L'ardente amie des pauvres et des délaissés eût volontiers admis dans sa petite école les enfants des

négresses et des mulâtresses. M. l'abbé Perreau, consulté par elle, déconseilla ce mélange. C'eût été s'anéantir que d'agir d'autre sorte. Mais par un autre côté, il respectait aussi, et il partageait les vues charitables de Mme Duchesne sur cette race dédaignée, l'engageant à tourner toujours vers ces infortunées le premier mouvement de son cœur, parce qu'elle serait plus sûre d'y trouver son divin Epoux, qui se plaît dans l'humiliation.

Enfin les sauvages étaient l'attrait foncier et persistant de Mme Duchesne. Quand elle les voyait passer sur les rives du fleuve par familles errantes, portant sur leurs traits, parfois singulièrement nobles, l'expression mélancolique et le deuil anticipé d'une race près de s'éteindre, elle sentait redoubler son zèle pour leurs âmes.

Son premier mouvement fut de leur présenter le Cœur sacré de Jésus. "Déjà, écrivait-elle dès le mois de novembre, le Sacré-Cœur brille dans plusieurs églises, car j'ai ressuscité, pour le représenter, mes anciens talents en peinture." Ce Cœur de Jésus était aussi le sujet des chants de la petite école : " A Saint-Charles, dit Mme Duchesne, personne ne savait répondre *Amen* à l'église, maintenant nos externes chantent à la bénédiction, et ont déjà appris des cantiques au Sacré-Cœur. Elles sont pleines d'émulation et de facilité. M. Richard, notre curé et notre aumônier, était ravi le jour de la Toussaint qui a terminée pour elles une retraite de trois jours.

La même flamme était au cœur des collaboratrices de Mme Duchesne. " Octavie et Eugénie

marchent à grands pas vers la perfection, et le peu de bien qui se fait ici se fait par elles, dit Mme Duchesne."

Entre les éléments qui constituent et assurent une fondation religieuse, nous venons de dire le premier : l'élément spirituel. C'est bien le principal. Mais il en est un autre : l'élément matériel ; et, si secondaire qu'il soit, il faut en tenir compte dans les choses de ce monde. Or, cet élément ici faisait entièrement défaut. Comme Mme Duchesne l'avait prévu tout d'abord, Saint-Charles était un tombeau, et il n'y avait pas deux mois qu'elle y était entrée, que s'ouvrit contre la faim, la misère, le climat, une lutte désespérée, dont l'issue ne pouvait manquer d'être fatale.

Tandis que l'école gratuite se remplissait d'enfants, de l'autre côté, au contraire, trois demoiselles amenées de Saint-Louis, faisaient toute la fortune de l'établissement. Un tel état était la ruine à très bref délai. Mme Duchesne et ses filles l'envisagèrent sans faiblesse, et, résolues de tout souffrir plutôt que de déserter, elles cherchèrent dans leur travail, leur patience et des privations inouïes, le moyen de prolonger leur existence. Ne pouvant avoir d'ouvriers pour cultiver leur petit jardin, même à dix francs par jour, elles se mirent à l'œuvre elles-mêmes.

L'évêque soutenait de son mieux les courageuses filles, mais plus par son exemple que par ses subsides, car lui-même était pauvre. " Mes filles, leur disait-il, vous ne serez jamais aussi mal que j'ai été."

Ce n'était que le commencement. Trois mois à

peine après l'arrivée à Saint-Charles, on se trouva dans un dénûment effroyable, manquant même de pain de maïs. L'eau était encore plus difficile à se procurer, n'ayant point de puits. L'hiver vint bientôt aggraver cette situation. Au milieu de décembre, tout le fleuve était gelé. Il faisait si froid que l'eau gelait à côté du feu de même que le linge qu'on mettait auprès pour sécher. " Ni portes ni fenêtres ferment, écrivait Mme Duchesne; nous avons du bois trop gros, et personne pour le refendre; personne ici ne travaille que pour le besoin du moment; on a trop d'orgueil pour paraître mercenaire."

Progressivement on en vint bientôt à manquer de tout; les denrées s'élevèrent à un prix tel, qu'il devint inabordable à la bourse des sœurs. D'ailleurs on ne voyait plus d'argent dans le pays. Ce fut l'heure du brigandage, du vol, de la dévastation. Ainsi toutes les horreurs d'une ville assiégée, affamée et livrée à l'ennemi, devait se réunir, au début de cette campagne, pour amener l'entreprise à une ruine certaine. Mme Duchesne, la première, se vit sur le point de succomber. Habituée à se priver de tout pour ses quelques pensionnaires et pour ses religieuses, souffrant dès lors au double, elle sentait dans son être une débilitation qu'elle prit un moment pour un présage de sa fin. Aucun découragement cependant n'entrait dans cette âme virile.

Le printemps, en ranimant la santé délabrée de Mme Duchesne, vint redoubler sa confiance en Dieu Le même courage, au sein des mêmes difficultés,

présidait à l'œuvre de l'éducation dans la petite école.

Il n'était pas facile à ces pauvres étrangères de labourer ce champ des âmes resté longtemps inculte, desséché par l'orgueil, brûlé par les passions. L'ignorance de ces enfants n'avait d'égale que leur orgueilleuse arrogance.

La première communion est une époque de grâce : ce fut le temps de la moisson pour le Sacré-Cœur. Elle donna à Saint-Charles une première gerbe d'épis, et commença à faire voir aux sœurs que bien des enfants sont capables d'une grande vertu. Cependant, et nonobstant la faveur de l'opinion, le bon exemple des élèves, le courage des maîtresses, l'indigence était la même ; c'était à peine si au bout d'une année, six ou huit pensionnaires étaient assurées à l'établissement.

On ne pouvait plus vivre dans ces conditions. Mme Duchesne elle-même, malgré son obstination à ne pas déserter son poste, convenait cependant qu'il n'était plus tenable. Elle avait donc consenti à se porter autre part. Elle et Mme Octavie Berthold, conduites par Mgr. Dubourg, visitèrent l'emplacement que leur pasteur leur offrait au bourg de Fleurissant, très proche de Saint-Louis. Mais Saint Charles allait-il être totalement délaissé ? Il en coûtait trop à Mme Duchesne d'abandonner tant d'enfants intéressantes et dont plusieurs seront au Sacré-Cœur de Jésus. Il lui parut donc nécessaire de laisser pour le moment Mme Audé à l'école externe. Contrairement à ce désir, Mme Barat insista

sur la nécessité de ne pas se séparer. C'était sage : on se soumit. Le 26 août, Mgr. Dubourg vint signifier aux religieuses que, vu l'expiration de leur bail de location, elles devaient se disposer à un prochain départ. Il eut lieu le 3 septembre, au milieu des regrets et des larmes des parents et des enfants qui les suivirent jusque sur le rivage et de M. le curé Richard, qui désespérait de venir à bout de sa paroisse sans une école catholique.

Le berceau de Saint-Charles n'avait existé qu'un an. Appréciant le résultat de cette laborieuse année, Mgr. Dubourg constatait, que du moins le Sacré-Cœur avait réussi à vaincre les préventions de l'ignorance et de l'habitude contre l'éducation et l'instruction des jeunes filles. La vue du petit nombre d'élèves qui ont déjà recueilli les fruits du zèle de ces excellentes dames achève d'électriser même les indifférents. Aujourd'hui tous voudraient leur envoyer leurs filles. Si cela était ainsi, quelle heureuse métamorphose nous verrions dans les mœurs de cette population ! A Saint-Charles, Mme Duchesne n'avait fait qu'ouvrir le sillon, et avec quelles peines ! déposer la semence, et recueillir quelques épis. Mais le Sacré-Cœur reviendra y moissonner un jour. Telle fut constamment la part de cette ouvrière dans la culture du champs du Père de famille. A d'autres de récolter sur les terrains conquis ; à elle d'ouvrir la voie à travers les ronces : elle est le pionnier de Dieu.

CHAPITRE IV.

Fleurissant ou Florissant était un simple village, à huit milles de Saint-Charles, et à environ quinze milles de Saint-Louis. Dans cet intervalle s'étendait une vaste prairie où jadis la tribu sauvage des Sioux avait établi ses huttes de campement, sous le nom de Notaqua. Fleurissant était regardé comme le grenier de Saint-Louis. Ses blés étaient renommés dans tout le Missouri, d'où ils descendaient par eau sur les marchés de la basse Louisiane.

Ce village était aussi connu sous le nom de Saint-Ferdinand.

Le curé, M. Dunand, s'était chargé d'approprier la modeste habitation destinée aux religieuses. Mais présentement les travaux n'étant pas achevés, celles-ci durent provisoirement prendre leur demeure dans une ferme que l'évêque avait achetée, au sein d'une solitude sauvage, environnée de grands bois.

Un prêtre y habitait, surveillant l'exploitation ; c'était M. Delacroix.

Les religieuses apprécièrent tout de suite l'abnégation de ce prêtre selon Dieu : Le soir de son arrivée à la petite maison, Mme Duchesne apprit avec peine que M. Delacroix avait quitté cette demeure qui leur était destinéee, pour se mettre dans une cabane ouverte de toutes parts comme une cage

d'oiseaux. C'était une de ces huttes à claire-voie où les colons avaient coutume de mettre sécher le maïs. M. Delacroix y entrait par un trou qui servait de porte et de fenêtre, et si étroit qu'on ne put pas y introduire une chaise. Exposé à tous les vents, le charitable missionnaire y avait pris une fièvre qui le dévorait. Apprenant son état, Monseigneur ordonna qu'on lui bâtit promptement une demeure fermée. On trouva de vieilles planches que l'on ajusta, et c'est ainsi qu'en huit jours, une chambre fut faite et parfaite, dit Mme Duchesne. On construisit auprès, sans plus de frais, une chapelle où l'on put garder le saint Sacrement. " Dès lors, dit cette femme de foi, nous fûmes établies selon nos vœux, car qui a Jésus a tout."

On était à la ferme, on vécut donc en fermière ; Ici comme à Saint-Charles, on élevait du bétail, on récoltait et on épluchait le maïs, on cultivait les légumes. On ménageait le bois ; mais, hélas ! chaque visite qu'on recevait du dehors épuisait la provision. " Car, dit Mme Duchesne, on y va largement dans un pays où l'on se moque des petits feux de Paris." Force était bien alors à la communauté de retourner à la forêt pour chercher, et rapporter elle-même sa charge de bois de chauffage.

Au milieu de ces travaux, Mme Duchesne écrivait " qu'elle et ses filles surabondaient de joie." Cette allégresse courageuse de Mme Duchesne venait uniquement de Dieu ; car, comme elle l'écrivait, elle n'avait encore trouvé dans ce pays personne, pas même Mgr Dubourg, pas même M. Richard, à

qui son âme put s'ouvrir et s'abandonner. Cependant M. l'abbé Delacroix étant parti pour une mission au bord de la Gasconade, M. de Andreis, provincial des Lazaristes, fut envoyé pour le remplacer. Ce fut une consolation pour Mme Duchesne.

Quelques pensionnaires de la maison de Saint-Charles avaient été amenées à la ferme de Fleurissant. Les soins de l'éducation donnée à ces enfants, une retraite prêchée par M. de Andreis et les travaux des champs, remplirent les quatre mois environ que dura le séjour à la ferme. A la fin de décembre 1819, le curé de Fleurissant écrivit à Mme Duchesne que " la terre sainte était prête et lui serait ouverte avant Noël."

Celle-ci y fut le 21 décembre de grand matin, le 23 et le 24, les autres religieuses, empaquetées dans des couvertures de laine, transies de froid, hérissées de glaçons, poussant difficilement leurs bestiaux devant elles, arrivèrent successivement, à pied et enfonçant jusqu'aux genoux dans la neige, sans autre indice de route que la trace des animaux sauvages. On arriva tard, s'étant trompé de route. C'était la veille de Noël. L'endroit destiné à tenir lieu de chapelle fut aussitôt débarrassé du bois qu'il contenait, on s'occupa à dresser un autel à la hâte, et le reste de la soirée fut employé à le garnir et à se confesser. A minuit, M. Delacroix y célébra la messe ; toute la maison y assista ; les ouvriers employés à la construction y vinrent aussi et y communièrent, étant tous pieux.

On put bientôt comprendre à quelle fin providen-

tielle le Seigneur avait placé dans cette campagne retirée la petite colonie de Mme Duchesne.

En premier lieu, Fleurissant se trouvait être, par suite du voisinage de la ferme de l'évêque, le quartier général des missions de la Louisiane et du Missouri. Là, en effet, venaient se reposer de leurs fatigues et prendre le mot d'ordre pour de nouveaux combats les prêtres dispersés de l'immense diocèse. Mme Duchesne comprit que la mission du Sacré-Cœur était de les recevoir et de les assister, et quel empressement généreux elle y mettait !

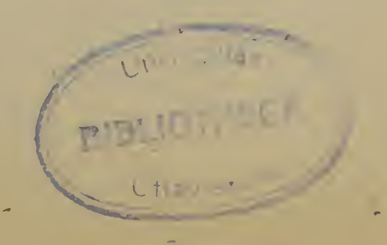
On le comprend, ce n'était qu'en se privant de tout que la communauté pouvait donner un peu. La charitable supérieure écrivait à la mère générale : " Je me suis trouvée, ce mois-ci, avec six sous et demi en bourse, outre les dettes." " La pauvreté ne nous coûte point, quand elle ne fait que retrancher pour nous. Nous l'embrassons comme venant du Cœur de Jésus. Mais ce sont les dettes qui me piquent le cœur."

Ces dettes s'aggravèrent tellement, qu'il arriva un moment où les créanciers menacèrent de saisir la nouvelle maison et d'en expulser la communauté. Dieu intervint à temps. Des secours envoyés de France remirent à flot la petite barque près de faire naufrage : " Ah ! disait Mme Duchesne dans sa reconnaissance, je suis si confuse des peines que l'on prend pour nous, et de tout ce que nous coûtons, que cela pourrait me faire repentir de mes anciennes poursuites pour venir ici si je n'étais tou-

jours persuadée que c'est la volonté de Dieu que nous y soyons."

C'était de concert que ces âmes oublieuses d'elles-mêmes bénissaient, glorifiaient cette volonté divine, si rigoureuse qu'elle fût. Mme. Duchesne en parle ainsi à Mme Barat : " Nous avons maintenant l'expérience qu'on peut allier le bonheur avec beaucoup de peine. Nous sommes toutes contentes de notre destination, n'avons aucun repentir, et sommes disposées à demeurer en paix au milieu des mauvais succès."—Cette disposition, elle la montra bien, lorsque, dans ce même temps, son frère, qui n'avait pu comprendre son départ, lui ayant fait offrir une somme pour lui donner le moyen de retourner en France, elle lui fit répondre d'employer plutôt cet argent à payer le voyage de deux nouvelles religieuses pour la Louisiane.

L'œuvre de la charité et de l'hospitalité ne préjudiciait pas à celle de l'éducation. Celle-ci semblait même avoir gagné à la translation de l'école au sein d'une solitude sauvage, mais tranquille. Si Fleurissant avait le désavantage d'être éloigné de la ville, il avait en retour, moins de chaleur que Saint-Louis, moins de moustiques et de maringouins, moins de visites de parents et de sorties d'enfants. Dès le mois de mai 1820, le pensionnat comptait vingt et une élèves dont la moitié environ était de la congrégation des Enfants de Marie. Les pensionnaires allaient beaucoup mieux là qu'à Saint-Charles. Chacune avait choisi son patron et son



modèle, s'efforçant à l'envi de faire de Fleurissant une sorte de ciel sur la terre.

Mais c'était peu que le désert fleurit, s'il ne donnait des lis aux autels de l'Agneau. C'est pourquoi, à côté de l'œuvre du pensionnat, on aspirait ardemment à créer celle d'un noviciat.

Cette création d'un noviciat était d'ailleurs l'objet des instructions incessantes que Mme Duchesne recevait de Paris : " Il est absolument nécessaire, lui écrivait la supérieure générale, que la première maison offre l'espérance et les moyens de devenir une maison-mère, et que la mission puisse se soutenir par elle-même.

Mais si l'établissement d'un noviciat indigène était l'entreprise la plus indispensable pour vivre et se perpétuer, c'était aussi pour le moment celle qui présentait le moins de chance de succès. " Il serait prématuré, écrivait l'évêque, de compter sur des recrues de sujets indigènes. Il faut attendre que l'éducation d'un grand nombre de demoiselles ait réformé les préjugés contre l'état religieux." Le plus grand, selon lui, avait sa source dans le caractère américain, dont l'esprit d'indépendance ne voulait rien entendre au vœu d'obéissance dont l'esprit d'égalité rendait impraticable la distinction fondamentale que l'Institut établit entre les coadjutrices et les religieuses de chœur.

C'était donc là un obstacle réputé insurmontable, une sorte de fort imprenable qui barrait le chemin aux conquêtes du Sacré-Cœur. Il fallait l'enlever. Ce fut l'heure d'une bataille ; bataille étrange,

comme toutes celles que de tout temps a livrées l'Eglise, où c'est dans l'infirmité que se trouve la force, dans la souffrance le succès, et dans la défaite la victoire.

Animant ses religieuses à ce douloureux combat, la mère générale leur prédit que la lutte sur ce terrain serait longue, mais le triomphe certain.

Mme Duchesne lui répondit qu'il ne fallait rien craindre, qu'elle avait bon courage et entière confiance. Cette lutte de la douleur, prédite et acceptée, s'ouvrit peu de semaines après. Le démon se déchaîna ; chacune des religieuses connut son jour d'épreuve : et rien de ce qui touchait de près au Sacré-Cœur ne fut épargné.

La première atteinte, et la plus gravement, fut Mme Duchesne. En septembre 1820, tout son corps fut envahi par une sorte d'érésipèle, suivi d'une fièvre bilieuse, qui la mena en peu de jours au tombeau.

Grâce au ciel, elle fut mise hors de danger. Sa maladie, avec la convalescence, avait duré deux mois. "Jamais je n'ai été si près de voir Dieu, écrivait-elle ensuite à Mme Barat. Après avoir eu tant de fois des désirs brûlants d'être avec Lui, au moment où je pouvais espérer de le posséder, je n'ai senti que le néant de mes œuvres, l'exactitude des jugements de Dieu et le vide de mon cœur."

A peine Mme Duchesne reprenait-elle quelques forces, que Mme Berthold se fractura le bras, et dut prendre le lit pour trente à quarante jours, avec une fièvre ardente, accompagnée de délire. Mme Audé,

de son côté, épuisée de fatigues, était fort languissante. C'est au milieu de cette détresse que la communauté perdit M. de Andreis, qui était pour elle un guide, un père et un modèle.

Mais une victime, entre toutes, était demandée par le ciel, et elle achevait alors son immolation. A Sainte-Marie de Grenoble, Aloysia Jouve offrait à Dieu ses souffrances, afin qu'il suscitât des vocations pour ces terres que, hélas ! elle n'espérait plus de servir autrement. Mme Duchesne comprit bientôt que Dieu lui demandait ce suprême sacrifice. " Hélas ! dit-elle, quand on est ici après avoir traversé les mers, on n'a plus d'amis à revoir que dans le ciel. C'est là que je les vois tous."

Tant de coups redoublés finirent par toucher, et ébranler les cieux. La croix est définitivement un instrument de triomphe. Grâce à cette arme puissante, le combat s'achevait, la victoire se déclarait, et déjà Dieu commençait à en montrer le prix. Au plus fort des souffrances de ce douloureux automne de 1820, Mme Duchesne constatait des germes de vocation dans plusieurs pensionnaires. Eulalie Hamilton et Emilie Saint-Cyr, ainsi que l'orpheline Mary-Anne Summer, manifestent toutes trois le désir d'être religieuses.

A une autre cependant était réservé l'honneur d'ouvrir la brèche et d'entrer la première dans la place : Une simple et bonne fille nommée Mary Layton, médiocrement cultivée,—elle ne savait pas lire,—mais remplie de courage et d'amour de Dieu, vint de la paroisse des Barreins au Bois-Brûlé.

Quoiqu'elle n'eût que vingt ans, elle déclara qu'elle voulait être du Sacré-Cœur ; et de plus, foulant aux pieds le préjugé national, elle se déclara prête à y être mise au rang de sœur coadjutrice. La postulante reçut l'habit le 22 novembre, fête de sainte Cécile.

Le rempart que l'orgueil avait opposé aux vocations religieuses ayant été forcé par cette généreuse fille, d'autres suivirent la même voie avec une ardeur pareille, et les religieuses de chœur y entrèrent à la suite des sœurs coadjutrices.

Le 19 mars, fête de saint Joseph, Mlle Emilie Saint-Cyr reçut le voile, en même temps que la sœur Summer. Mais une double vocation, qui suivit celle-là de près, parut spécialement à Mme Duchesne la réponse de Dieu au cri de tant de sacrifices. Deux autres pensionnaires, deux sœurs d'une famille très-chrétienne et d'un mérite distingué, entrèrent au noviciat. C'étaient les deux demoiselles Hamilton.

Mme Duchesne, heureuse de ces virginales conquêtes, se plaisait à en attribuer la grâce au sacrifice suprême d'Aloysia. Cette nièce, victime, venait d'expirer à Grenoble, le 21 janvier 1821, dans l'embrassement joyeux de Jésus et de sa croix. Mme Duchesne se sentait un appui dans le ciel : " C'est, observe-t-elle, depuis la mort de M. de Andreis et d'Aloysia, que les vocations se déclarent."

Par suite de ces exemples et de l'initiative des deux sœurs Hamilton, il y eut un élan vers le Sacré-Cœur tellement prononcé dans le pensionnat,

que l'évêque intervint pour demander une prudente discrétion en matière de vocation religieuse. " Monseigneur ne veut pas, écrit Mme Duchesne, que nous laissions rien lire à nos enfants qui les détermine pour nous, car les parents commencent à s'en effrayer. Il exige que nous répondions, quand elles parlent de vie religieuse, qu'il faut d'abord qu'elles aillent dans leurs familles pour s'éprouver." Mais combien cette épreuve était périlleuse !

Revenue maintenant de ses préventions contre la prétendue stérilité du pays, Mme Duchesne lui rendait ce légitime hommage : " C'est parmi les Américaines que nous nous recruterons le plus promptement. Elles sont plus pieuses quand elles sont catholiques, et plus constantes dans leurs désirs." Il ne restait plus aujourd'hui qu'à rendre grâce au Cœur de Jésus de cette première victoire.

Un monument de reconnaissance fut élevé en son honneur. A l'instigation de Mme Duchesne, Mgr décida que l'église de Fleurissant qu'il projetait de construire serait dédiée au Sacré-Cœur. Sa joie fut donc à son comble lorsque, le 19 février 1821, elle-même présenta la première pierre de ce sanctuaire à M. Delacroix.

Sans doute cette première campagne n'avait rien changé au sort misérable de ces braves religieuses, mais elle leur avait inspiré une nouvelle allégresse dans le présent, et une plus vive confiance dans l'avenir.

Maintenant il s'agissait de marcher en avant. Le

corps d'armée des missionnaires en donnait l'exemple dans toute la Louisiane.

La fièvre jaune qui ravagea la Nouvelle-Orléans à la fin de l'année 1822, y avait provoqué de nombreuses conversions ; et rien n'y avait contribué plus puissamment que le dévouement des prêtres. A l'extrémité du vaste diocèse la tribu des Osages avait député ses chefs vers Mgr Dubourg, le *Père des robes noires*, pour le conjurer de venir leur dire la prière du Maître de la vie. Enfin deux voyages de l'aumônier du Sacré-Cœur de Fleurissant parmi les Grands-Osages, avaient amené le baptême de plus de quarante Indiens, et donné l'espérance d'y établir une église. Il n'en fallait pas tant pour activer l'ardeur de Mme Duchesne. Elle aussi projetait de nouvelles conquêtes.

La mère Barat avait précédemment décidé qu'avant de procéder à de nouvelles fondations, il fallait que l'Amérique eût fourni son contingent à la Société. Cette condition remplie, on pouvait donc marcher. La supérieure générale écrivit qu'elle envoyait de Paris un renfort de trois nouvelles missionnaires qui, se joignant aux recrues faites à Fleurissant, permettrait de tenter de nouvelles entreprises.

Le Sacré-Cœur en Louisiane n'était plus une simple tente qu'un coup de vent renverse sur le sable du désert ; c'était un arbre qui avait ses racines dans le sol, et qui déjà pouvait pousser des rejetons.

CHAPITRE V.

Fondation de la Maison du Grand-Coteau.

L'ignorance profonde, résultat de l'abandon où le peuple de la Louisiane vivait depuis son origine, était chez lui un obstacle à ce que, dès l'abord, on appréciât le bienfait de l'éducation. Les femmes, même les plus riches, élevées dans l'apathie la plus incurable, pour tout ce qui tient aux choses de l'esprit et du cœur, une fois devenues mères, avaient peine à concevoir l'avantage que leurs filles pourraient retirer d'une culture soignée.—Nous donnons à penser l'état de grossièreté où étaient plongées celles de la classe inférieure et pauvre. En conséquence de cet état de choses, et pour y remédier, Mgr Dubourg demandait à Mme Barat de multiplier les foyers d'instruction dans son vaste diocèse, promettant qu'une prochaine transformation chez les femmes serait, Dieu aidant, le prix de l'éducation donnée par le Sacré-Cœur.

Sur ces entrefaites, Mgr Dubourg étant venu aux Opelousas, à trois cents lieues environ au-dessous de Saint-Louis, et à soixante lieues de la Nouvelle-Orléans, une veuve chrétienne, riche et pieuse, établie dans un immense domaine appelé le *Grand-Coteau*, demanda de permettre, sur ses terres, la fondation d'une maison de religieuses où la jeunesse serait instruite, et où elle-même pourrait se retirer

et demeurer jusqu'à la fin de ses jours D'ailleurs il était convenu que l'habitation, les terres, le mobilier, le voyage, tout serait payé par elle ; c'était un don sans réserve. Mgr Dubourg, touché de reconnaissance, s'empressa d'accepter et d'indiquer à la donatrice les dames du Sacré-Cœur comme devant répondre à ses intentions.

Rien n'était plus selon les vœux de Mme Duchesne. Elle-même en écrivit à Mme Barat, qui, après avoir prié, attendu, consulté, reconnut dans cette œuvre la volonté de Dieu. Mme Audé fut proposée par Mme Duchesne, comme chef de cette expédition. " Dieu, disait-elle, l'a faite pour le commandement." Dans la communauté, personne n'avait autant qu'elle le don de plaire aux enfants et d'attirer les mères. Elle fut donc nommée.

Peu de temps après, Mme Barat lui fit savoir que Mme Duchesne avait, sur la maison des Opelousas, l'autorité d'une *Provinciale*. " Recourez-donc à elle, lui disait-elle, pour les choses pressées, et ne réservez pour nous que les plus difficiles et les plus importantes."

Le 30 juillet 1821, il fut convenu avec Mgr Dubourg que la fondatrice de la maison du Grand-Coteau partirait le dimanche suivant, emmenant avec elle la sœur Mary Layton, laquelle devait rester son unique compagne jusqu'à l'arrivée des religieuses de France, promises et annoncées par la mère Barat. Au moment du départ, Mme Duchesne, malgré son dénûment, remit à sa chère fille la somme de cent piastres " pour le plus nécessaire de

la chapelle et du vêtement." Le 5 août, Mme Audé et la sœur Layton prenaient place sur le *Rapide*, qui faisait la descente du Mississipi.

Le 25, on arriva chez Mme Smith, qui reçut les religieuses dans sa propre demeure. Mais Mme Audé avait hâte d'entrer dans l'habitation qu'on lui destinait, afin de s'y établir dans la vie régulière. Aussi, dès le 28, elle s'y transféra, quoique rien n'y fût prêt. On passa les premières nuits sur le plancher à terre, avec un drap pour toute couverture. On pensait à la France, au Sacré-Cœur, au ciel, et on se résignait. L'établissement du Grand-Coteau est à dix milles sud-ouest des Opelousas, cent quarante milles ouest, et trente milles nord de la Nouvelle-Orléans, dans la paroisse de Saint-Landry.

Une partie de ces terres, naturellement fertiles, avaient été transformées en riches cultures de sucre et de coton. Deux cent quarante arpents formaient le domaine possédé par Mme Smith. Les seules habitations clairsemées sur cet espace étaient celles des familles de colons et de planteurs, dont chacune formait une espèce de hameau, comprenant maison de maîtres, moulins de blé et moulins de sucre, trapes de coton, infirmerie, enfin plusieurs rangées de cases parallèles, séparées par des jardins et nommées " le camp des nègres."

Trois ou quatre petits bourgs, environnant la paroisse de Saint-Landry et desservis par le curé de cette paroisse, M. Brassac, abritaient ensemble une population de vingt mille âmes. Cette population

devait subvenir au recrutement de l'école fondée par le Sacré-Cœur.

La maison que Mme Smith avait fait bâtir pour les religieuses couvrait une surface de cinquante cinq pieds carrés. C'était une jolie construction en bois, bien travaillée, dans le goût américain, avec cours, jardins et verger spacieux pour la promenade des enfants.

Au moment de s'établir, une difficulté s'éleva sur les conditions faites au Sacré-Cœur. Mme Smith, en fondant et donnant cette maison, s'était flattée de l'espoir d'y demeurer en qualité de simple séculière, mais entièrement mêlée à la communauté, partageant la vie des sœurs sans toutefois observer leurs règles, leur clôture, leurs obligations. Un tel contrat ne pouvait être consenti par le Sacré-Cœur dont ce précédent allait entamer à la fois la régularité et l'indépendance. Mme Audé, sur le conseil de la mère Duchesne, estima que, plutôt que de souffrir cette brêche, mieux valait tout sacrifier, en remerciant humblement et en se retirant. Après des négociations qui trainèrent en longueur durant plusieurs mois, il fallut entrer en accommodement. Moyennant certaines concessions raisonnables, Mme Smith céda et on sortit de ce mauvais pas.

On se mit aux travaux d'appropriation ; Mme Audé y mit une énergie virile que ne laissait pas soupçonner la délicatesse de cette fine nature. Les intentions charitables de la donnatrice étant mal secondées, et souvent même entravées par ceux qui l'entouraient, la supérieure devait payer péniblement

de sa personne, faisant tour à tour le métier de maçon, de peintre et de charpentier, non sans de grandes fatigues et parfois de graves périls.

On ne pouvait pas s'attendre à ce que l'ennemi laissât s'élever cet ouvrage sans opposition. Il s'attaqua d'abord aux santés, qui tour à tour se trouvèrent minées par l'insalubrité de ce climat humide.

Quand la sœur était malade, c'était la supérieure qui allait puiser de l'eau à un demi-mille de là, dans la forêt voisine. Elle-même ressentit bientôt la même funeste influence. Une fièvre pernicieuse fut la suite de ces fatigues. Elle crut à sa fin prochaine. Brulée de soif, privée de tout par la négligence des nègres, Mme Audé en appela à Jésus. Elle manda à M. Brassac de lui apporter la sainte communion. " Lorsque, raconte-t-elle, je sentis la sainte hostie dans ma bouche, j'éprouvai un grand saisissement et je dis à Notre-Seigneur : " Si vous vouliez, vous pourriez me guérir ; mais je ne vous le demande pas, je suis entre vos mains, et je veux y rester." Il me sembla alors que Notre-Seigneur me disait : " Crois-tu que mon cœur puisse guérir le tien ? — O Jésus ! oui, je crois même que votre nom seul, prononcé avec foi peut guérir toutes mes langueurs." Dès ce jour la fièvre me quitta, et le lendemain, je me trouvai aussi forte qu'avant d'avoir été malade. J'étais si contente que je pleurai de joie, non pas tant d'être guérie, que de l'avoir été sans remèdes, par Jésus seul."

Mme Duchesne suivait tous ces événements avec un cœur de mère. Cette maladie de sa fille en par-

ticulier la jeta dans une angoisse dont elle voulut sortir en écrivant directement à M. Brassac. La réponse qu'elle en reçut lui apporta, avec de meilleures nouvelles, le témoignage de la sympathie qu'excitaient au Grand-Coteau l'entreprise et la personne de Mme Audé. " Je ne doute pas que l'établissement ne réussisse très bien."

Le cœur de Jésus commençait donc son règne dans cette maison. On y avait construit un petit *log-house* pour les élèves externes. Cinq jeunes enfants avaient inauguré le pensionnat.

Ce n'était là toutefois qu'une prise de possession.

On ne pouvait s'y maintenir sans le secours d'un renfort. Le premier qu'on reçut fut envoyé de France, selon la promesse de Mme Barat.

Les deux religieuses missionnaires acceptées pour l'Amérique, étaient Mme Lucile Mathevon, de la maison de Grenoble ; et Mme Murphy de la maison de Paris.

" Mme Lucile pourra vous faire une supérieure, mais dans quelques années, écrivait la mère Barat. On ne peut trouver une vocation plus soutenue et un zèle plus actif et plus universel. Elle a de la vertu, du jugement; elle s'entend à l'ordre et à l'économie. Elle a aussi l'âme forte et nous a édifiées pendant son passage ici."

" Mme Anna Murphy a trente et quelques années ; elle sera très-utile à Mme Eugénie pour son pensionnat. Le caractère des Irlandais ressemble beaucoup au nôtre, les Irlandaises plaisent beaucoup. Rien d'ailleurs ne lui coûte pour suivre sa vocation."

Elle fut donc envoyée à Mme Audé qui faisait d'elle cet éloge : " Ma sœur Murphy me paraît être une âme de foi ; c'est de celles-là qu'il faut ici." La nouvelle veuve prononça ses vœux au mois de mai, entre les mains de Mgr Dubourg, Mme Lucile Mathevon fut destinée à Fleurissant où elle arriva le lundi de la Quasimodo, 15 avril 1822.

Ajoutons que le Grand-Coteau ne tarda pas à fournir, lui aussi, son contingent à la petite armée expéditionnaire. Deux novices, Mmes Gérard et Carmélite Landry, y prirent l'habit, la première en la fête du Sacré-Cœur, la seconde en la fête de saint Ignace, 31 juillet 1822. La bonne sœur Mary Layton a aussi fait ses premiers vœux, le jour du Sacré-Cœur.

Mgr Dubourg étant venu, le 2 juillet 1822, rendre compte à Mme Duchesne d'une visite qu'il venait de faire aux Opelousas, demanda que deux religieuses du noviciat de Fleurissant, Mme Joséphine Saint-Cyr et Mary Mullamphy, y fussent envoyées immédiatement. La mère Duchesne qui désirait de tout son cœur voir de ses propres yeux cet établissement, qu'elle ne connaissait encore que par correspondance, se décida à les accompagner, emmenant avec elle une jeune pensionnaire, Mlle Thérèse Pratt, restée très-affectionnée à Mme Audé.

Il faut raconter, dans un chapitre à part, ce voyage où elle déploya, au sein de périls extrêmes, une force surhumaine qui fait de cet épisode la page héroïque de l'histoire de Mme Duchesne.

CHAPITRE VI.

VOYAGE DE Mme DUCHESNE AU GRAND-COTEAU —LA FIÈVRE JAUNE.

Voici en quels termes Mme Duchesne, écrivant à la mère Barat, raconte son voyage aux Opelousas:

" Nous partîmes de Saint-Louis, le 20 juillet 1822, et nous fîmes le voyage en compagnie de trois prêtres, qui n'ont pu nous procurer aucun secours en route. Le lendemain du départ, qui était un dimanche, nous espérions avoir la messe à Sainte-Geneviève ; mais, le capitaine voulant charger du plomb à Herculanum, nous fûmes obligés d'y rester jusqu'au soir.

" Là Dieu nous dédommagea de cette privation en nous fournissant l'occasion de procurer le baptême à une petite fille du pays."

" Le 22, fête de Sainte-Madeleine, nous relâchâmes à Sainte-Geneviève, où nous eûmes la messe et nous reçûmes la communion. Nous l'offrîmes à Dieu, en union avec celles qui se font dans toute notre Société pour notre chère mère Barat.

" Le 28, dimanche, nous fûmes à Natchez où nous eûmes le cœur bien serré, en voyant la solitude qui environnait l'humble église en bois qui s'élève au milieu de plusieurs beaux temples protestants où l'on entrait en foule."

Le 29, on quitta le Missisipi, et c'est ici que commence la partie tragique de la traversée de Mme Duchesne. Une station de sept jours dans la détestable auberge de Plaquemine, en attendant le radoubage du bateau à vapeur ; les rançons exorbitantes perçues par l'aubergiste et les conducteurs sur les pauvres religieuses, ne furent que le prélude de ce qui les attendait sur les bras d'eau ou bayous, dont le niveau abaissé se refusait presque partout à la navigation.

Au troisième qu'ils traversèrent, ils perdirent leur route et furent très effrayés de voir s'avancer vers eux, à force de rames, un canot plein de sauvages et de nègres, de figure épouvantable, criant et sifflant, comme on les représente quand ils s'avancent à une victoire assurée. Tous les hommes pâlirent, car pas un n'eût été en état de résister. S'adressant alors à ses trois jeunes personnes, qui étaient très-effrayées, bien qu'elles ne pensassent pas à tant de danger qu'elle, Mme Duchesne leur dit de prier Dieu et de se mettre sous la protection de la sainte Vierge. Elle-même lui voua promptement une neuvaine de messes.

Hâtons-nous d'expliquer que, plus tard, Mme Duchesne acquit la certitude que les redoutés sauvages qu'elle avait rencontrés, loin d'être des cannibales, étaient, au contraire, de bonnes gens secourables, dont les gestes et les cris n'avaient eu d'autre fin que d'indiquer la route à ses conducteurs qui l'avaient perdue.

" Nous nous arrêtâmes le soir dans une auberge, où peu de jours après on a volé tous les voyageurs. Nous y avons été bien. Reparties de là à deux heures dans la nuit, pour la maison du Sacré-Cœur, nous y sommes arrivées à neuf heures du matin. C'était le 7 août 1822."

On devine ce que fut l'entrevue de la mère Duchesne et de Mme Audé, celle-ci était suffoquée par le bonheur.

La joie de Mme Duchesne, plus profonde, plus calme, fut un peu diminuée par l'air maladif qu'elle crut remarquer sur les traits de toute la colonie : ce n'était pas impunément que la petite milice, fidèle à sa consigne, avait depuis deux ans vécu de privations parmi ces marécages.

Bien que le temps de cette visite fut celui des vacances, quelques pensionnaires étaient restées au Grand-Coteau. L'une d'elles, bien jeune alors, fut chargée de complimenter la grande visitatrice. Cette jeune fille d'espérance était Mlle Hardey, qui devint plus tard religieuse du Sacré-Cœur, puis supérieure-vicaire, et enfin assistante-générale de la société, n'a cessé d'être une mère pour ces maisons d'Amérique dont elle avait été une des premières filles. On profita de cette visite pour faire ensemble une retraite.

Mme Duchesne manifesta la pleine satisfaction que lui donnait le Grand-Coteau : " Cette maison m'a charmée, faisait-elle savoir à la mère générale. Elle est mieux établie que la nôtre. Dieu bénit visiblement cet établissement, surtout par les progrès étonnants que les enfants ont faits dans la piété

comme dans les études." On comptait alors dix-sept pensionnaires.

Après trois semaines de séjour aux Opelousas, et une séparation qu'elle-même appelle "déchirante," —le 2 septembre, Mme Duchesne quitta le Grand-Coteau, ramenant avec elle Mlle Pratt.

De retour à Plaquemine, Mme Duchesne attendit pendant cinq jours le passage de quelque bateau sur le Mississipi ; mais prévoyant déjà que les eaux basses du fleuve opposeraient à son retour plus d'une difficulté, elle fut obligée de descendre à la Nouvelle-Orléans, pour y trouver un bateau remontant vers Saint-Louis. Elle y fut reçu de nouveau chez les dames Ursulines qui l'avaient accueillie si fraternellement à son arrivée de France. Là, elle tomba malade. Des soins lui furent prodigués ; mais déjà, sous l'action d'un climat délétère, elle ne put se remettre. Le médecin lui prescrivit de s'éloigner sans retard, si elle voulait échapper à la fièvre jaune, si meurtrière dans le delta du Mississipi.

Un bateau, l'*Hécla*, se trouvant en partance, la malade dut le prendre. A peine y fut-elle que les accès de son mal, jusqu'ici mal défini, devinrent plus violents et caractérisés : c'était la fièvre jaune. La terrible épidémie régnait sur le navire, et dès le second jour de la navigation, on y comptait trois morts, dont le capitaine, son second et un des passagers. Un autre jeune homme qui venait de France se trouva pris de telles douleurs qu'on dut le déposer à terre à l'entrée d'un village où il expira. C'est alors que, surmontant héroïquement son mal, Mme Du-

chesne s'improvisa sœur de charité, voyant cet homme atteint de la fièvre jaune, elle n'a pas craint pour cela d'aller le visiter, lui parler de Dieu et *lui donner l'eau du baptême.* Le démon avait beau frapper il faisait mal ses affaires avec Mme Duchesne.

Elle était à bout de forces. Sa fièvre étant devenue de plus en plus violente, il ne lui fut plus possible de la dissimuler. On la jugea incapable de continuer le voyage, et on la descendit sur la rive, en vue de Natchez, dans la seule compagnie de la pensionnaire. Elle se traîna comme elle put pour y chercher un abri. Mais arrivée à la porte de cette petite ville, on lui signifia que défense était faite à tout voyageur venant de la Nouvelle-Orléans d'y pénétrer, par crainte de la contagion.

Ce fut un moment cruel pour Mme Duchesne.

Elles restèrent sur le sable jusqu'à ce qu'un brave homme les reçut chez lui. Il avait perdu sa femme trois semaines auparavant et il leur donna le lit de la défunte dont les draps n'avaient pas été renouvelés. Elle était au moment de l'accès de sa fièvre ; son premier soin dans cette pauvre maison fut de faire prévenir de son état le curé de Natchez, qui s'empressa de la faire transférer, ainsi que Mlle Pratt, chez M. et Mme Davis, d'excellents catholiques, qui l'entourèrent des soins les plus charitables pendant qu'elle s'occupait de Dieu et de son âme. Le curé devait revenir le samedi suivant pour la confesser et la communier, mais il ne put traverser le Mississipi, n'ayant pu se procurer de quoi payer le passage.

La force de son tempérament et la grâce de Dieu

lui firent cependant surmonter tant de maux. Au bout de plusieurs semaines, Mme Duchesne se rembarqua sur le *Cincinnati.* A la jonction de l'Ohio, elle reconnut, arrêté dans le courant et démonté, ce même *Hécla* qu'elle avait pris à la Nouvelle-Orléans. Ses bouilloires ayant crevé, avaient affreusement brulé plusieurs personnes du bord, après que la fièvre jaune en eût enlevé une quinzaine d'autres. Mme Duchesne remercia Dieu de l'avoir si visiblement conservée, car au sein de tant de désastres, il n'y a presque pas de doute qu'elles n'eussent été elles-mêmes au nombre des morts.

Cette préservation ne lui rendait pas cependant le bien auquel elle aspirait : Jésus-Christ dans son sacrement, c'était une fièvre spirituelle qui la consumait.

Un dernier retardement aggrava son martyre.

Le *Cincinnati* échoua sur un banc de sable, à cent lieues de Saint-Louis. Ils furent arrêtés dix-neuf jours attendant qu'une crue du Mississipi remettant le navire à flot, leur permît de continuer leur route.

Ce fut le 28 novembre, 1822, que Mme Duchesne arriva à Saint-Louis. Elle ne fit que le traverser pour se rendre à Fleurissant, où ses filles, informées de ses tribulations, l'attendaient avec impatience.

Le récit de ce voyage, envoyé par Mme Duchesne en France, émut de compassion et transporta d'admiration toute la Société.

Le Père Barat lui écrivit à cette occasion une lettre dans laquelle il faisait luire aux yeux de Mme Duchesne une chère espérance : sa nièce, Amélie Jouve,

venait de faire ses vœux : " Elle désire beaucoup aller vous rejoindre, dit-il, et regarde comme une prédiction les paroles que lui adressa sa sœur Aloysia peu avant sa mort : " Amélie, c'est toi qui me remplaceras. "

CHAPITRE VII.

Mme Duchesne a Fleurissant.

Le sacrifice est la condition première de toute œuvre de salut. Telle en particulier devait être la loi de la destinée de l'apostolat de Mme Duchesne, ainsi qu'elle nous l'apprend dans ces lignes qui projettent sur toute son existence leur précieuse lumière : " Je porte en moi une profonde appréhension de nuire partout où je serai, à cause d'une parole que j'ai entendue autrefois : *C'est moins en réussissant qu'en supportant des revers que tu es destinée à me plaire.* Que ce soit illusion, effet d'imagination échauffée, je ne sais ; mais j'ai toujours eu ce sentiment en mon âme, et crains d'entreprendre pour ne pas faire échouer. "

Nous allons voir se réaliser ces paroles dans l'effondrement de toute l'œuvre de Fleurissant, mais par une reconstruction qui sera le triomphe de la patience de l'apôtre et de la toute puissante miséricorde de son Maître.

Le principe de cette ruine, Mme Duchesne le signalait dès son retour du Grand-Coteau : " A un moment de zèle et d'effervescence a succédé l'indifférence la plus grande pour la religion, suite du délice des plaisirs.

Nos pauvres enfants sont entraînées au bal, au spectacle, au prêche : elles ont entre les mains de

mauvais livres, vivent dans l'oisiveté, et déjà plusieurs vocations ont succombé devant tant de périls.

En même temps que cette lutte contre le pervertissement général des enfants aggravait la charge comme la douleur des maîtresses, leur appui le plus ferme venait de leur être enlevé par le départ de Mgr Dubourg, qui abandonnait la résidence de Saint-Louis pour aller se fixer dans la basse Louisiane. Il avait emmené une partie de ses prêtres, entr'autres M. Delacroix, l'aumônier du Sacré-Cœur.

L'état moral de la ville, et l'indisposition des esprits à la suite du départ de l'évêque amenèrent la désertion du pensionnat. A la date du 10 mars 1823, il n'y avait plus que dix-huit enfants : plusieurs payaient très-mal, d'autres ne payaient rien du tout. L'inévitable conséquence de cette diminution des élèves payantes fut un état de misère auquel il y avait un moyen de remédier, c'était de congédier celles des pensionnaires qui ne payaient pas ; et on le conseillait à Mme Duchesne : " Non, car plusieurs de ces enfants perdraient la foi, dit-elle, nous aimons mieux les garder en nous privant de tout. " Elle fit plus. Elle reçut pour rien et adopta six jeunes orphelines, leur offrant de partager le peu qui lui restait : son logement, son pain de maïs et les pommes de terre que donnait le jardin.

Il ne manquait plus aux charitables maîtresses que d'être calomniées par les enfants mêmes qu'elles avaient élevées.

Deux jeunes filles de l'école, sorties de la maison à laquelle elles devaient tout, ne trouvèrent pas

d'autre moyen de se décharger du devoir de la reconnaissance.

Consternée de tant de maux, l'humble mère n'eut pas de peine à se persuader qu'elle seule en était cause. Elle demanda sa déposition, elle appela la mort. “ Je gâte tout, écrivait-elle. Quand vous me déchargerez, vous ferez le plus grand bien. Je connais que je le mérite, non par faveur, mais par punition. ”

Mme Barat lui fit une belle réponse : C'est une humilité qui répond à une autre, pour se relever ensemble dans le même sentiment de la confiance en Dieu.

Mme Barat avait raison. Dieu ne détruit que pour construire, et s'il démolissait le pensionnat pierre par pierre, c'était dans le dessein de porter tout l'effort de ses courageuses filles sur un autre terrain, où il se préparait à édifier de grandes choses.

On pouvait déjà remarquer au milieu de ces désastres que, chose étrange, le noviciat de Fleurissant croissait en proportion de ses adversités. De ce côté se portait toute la sève de l'arbre, qui gagnait en racines ce qu'il perdait en rameaux.

Certes, rien d'humain n'entrait dans de telles vocations et cet état de pauvreté leur donnait un caractère de désintéressement, ce rude apprentissage leur donnait des garanties de solidité, qui, pour cette cause, faisaient de cette vie de martyre le sujet des actions de grâces de Mme Duchesne.

La mère Barat leur envoya sa bénédiction : “ Vous serez les premières pierres destinées aux fondements

de l'édifice du Sacré-Cœur dans ce pays immense. Le Seigneur vous bénira ; il multipliera votre nombre ; et, comme en France, vous verrez plusieurs établissements se former par vos soins. "

On touchait à l'accomplissement de ces vœux.

Depuis son arrivée dans les missions étrangères, Mme Duchesne n'avait cessé d'appeler pour elle et ses filles un directeur de la Compagnie de Jésus. Elle fut exaucée l'année suivante.

Onze Flamands, père ou frères de la Compagnie de Jésus, chassés de leur pays par la persécution du roi des Pays-bas, Frédéric-Guillaume de Nassau, étaient venus se réfugier en Amérique, dans le collège de Georgetown, qui appartenait à cette société. Dans ce même temps, Mgr Dubourg, inquiet de la disette de prêtres que son départ laissait au Missouri, s'en fut à Georgetown demander aux réfugiés de venir s'établir dans son diocèse.

Ils acceptèrent donc les offres ou plutôt les espérances de Mgr Dubourg, car il ne pouvait guère leur donner autre chose. Il savait, du reste, que ses jeunes missionnaires n'étaient pas hommes à reculer devant les difficultés. Ils firent à pied, en demandant l'aumône, plus de quatre cents milles, dont environ deux cents à travers des pays submergés, ayant souvent de l'eau jusqu'à la ceinture. C'est de la sorte que, le 3 juin 1823, ils arrivèrent au poste qui leur était assigné.

Cette résidence était cette même ferme de l'évêque, voisine de Fleurissant, où nous avons vu naguère camper le Sacré-Cœur. Fleurissant allait donc de-

venir le quartier général des saintes expéditions de cette petite troupe.

Mais celle-ci manquait de tout. Dans ce dénûment absolu, les missionnaires eussent abandonné le poste ou péri d'inanition, si la Providence ne fût venue à leur aide sous les traits charitables de Mme Duchesne. Celle-ci comprit qu'une mission lui était envoyée.

Elle avait déjà fait de l'hospitalité envers les missionnaires le premier de ses devoirs. Elle multiplia ses ressources pour ces nouveaux venus. Non contente de se faire quêteuse auprès des riches familles de Saint-Louis, elle se dépouilla elle-même de tout ce qu'elle avait, meubles, ustensiles, linge, couvertures et denrées les plus indispensables.

Or il faut savoir que celle qui tendait aux autres une main si généreuse était alors elle-même au fond du gouffre. Le nombre des élèves payantes était tombé à onze. En 1824, un effroyable ouragan avait gravement endommagé l'habitation, le fleuve débordé avait fait de Fleurissant une île inaccessible, le coton avait péri, le maïs avait gelé ! Les religieuses durent se mettre à fabriquer tout elles-mêmes, leur chandelle, leur savon, leur fil, leurs chaussures.

L'association naissante de la Propagation de la Foi vint momentanément en aide à Mgr Dubourg. Une collecte faite en France par la mère Barat produisit aussi quelques milliers de francs, qui furent adressés à Mme Duchesne. Sa fidèle et pieuse cousine Mme de Rollin y avait contribué pour une large part. Une sorte d'alliance défensive et offensive pour le service de Dieu, exista dèslors entre les Pères de Fleurissant

et les religieuses du Sacré-Cœur. En retour de l'assistance que celles-ci leur procuraient, les missionnaires acceptèrent de diriger leurs âmes et de leur prêter les secours de leur ministère.

Le directeur des religieuses, le P. Van Quickenborn, était un homme rude ; Mme Duchesne disait qu'il lui rappelait le P. Barat. Ses directions étaient brèves, ce qui d'ailleurs était du goût de Mme Duchesne.

Si sommaire qu'elle fût, l'action du Père Recteur sur le noviciat de Fleurissant ne pouvait pas tarder à se faire sentir. Mme Duchesne écrivant à la mère générale lui dit : " Les novices ne peuvent que profiter beaucoup sous cette direction. Nulle part dans le diocèse elles ne trouveraient la pareille."

Mme Duchesne elle-même, n'était pas conduite par un chemin de roses : " J'ai trouvé un Père Maître qui ne me laisse pas faire ce que je veux, écrivait-elle. Encore n'est-il pas content de mon obéissance." Ces heures de mécontentement lui coûtaient de si rudes épreuves de la part du Père que l'on pouvait croire à un excès de rigueur. Mais loin de se plaindre de ces âpretés, Mme Duchesne, ne considérant que l'élévation surhumaine de cette direction, y trouvait au contraire l'allégement de ses maux.

Ainsi se passèrent les années 1824 et 1825. A cette dernière date, le nombre des pensionnaires était tombé à quatre. Mais là n'était plus le champ principal de l'apostolat des religieuses de Fleurissant. Un autre ministère s'était offert à leur zèle. Plus le pensionnat tombait, plus Mme Duchesne recons-

truisait, dans ses désirs, le dessein de se dévouer uniquement aux pauvres. " Je prévois, disait-elle, qu'ici comme au temps de Jésus-Christ, les pauvres seront choisis de préférence pour travailler à son œuvre. Et les catholiques étant partout les plus pauvres, nous n'en manquerons pas." Vu l'indifférence des riches, l'instruction des pauvres était le seul moyen de fixer la religion dans ce pays.

En conséquence, le Sacré-Cœur de Fleurissant eut désormais deux écoles de pauvres. Mme Berthold prit pour elle les petites filles, avec une classe d'adultes pour les femmes mariées. Mme Mathevon fit l'école aux garçons. Ceux-ci rentrés chez eux, se faisaient à leur tour les catéchistes de leurs familles. Plusieurs mères disaient : " Depuis que mes enfants vont à l'école, ils m'ont fait connaître que telle chose est mal, et je ne le fais plus. L'élan devint général. Des retraites prêchées par les Pères amenèrent au pied de la chaire, puis à la Table sainte, la bourgade presque entière.

Autour de Fleurissant, dans un rayon d'au moins trente à quarante lieues, Saint-Charles, le Portage, la Darenne et différents autres postes sur le Missouri, formaient comme autant de forts, d'où les Pères faisaient des sorties apostoliques sur les terres d'alentour. Là encore Mme Duchesne se multipliait pour leur être secourable. S'indignant de la concurrence que l'argent des protestants faisait à leurs missions, elle implorait le secours de la France, puis elle poussait ce cri sublime : " Si ma

chair pouvait devenir monnaie, je la livrerais volontiers pour soutenir nos missions ! ”

Enfin, derrière ces églises et ces congrégations, s’étendaient, illimités, les territoires indiens, où erraient et campaient les tribus qui, dépossédées et refoulées chaque jour plus loin, avaient d’autant plus droit à trouver dans la religion une seconde patrie. Mme Duchesne n’en détachait pas un seul instant ses yeux.

L’évêque avait écrit : “En attendant que nos novices jésuites soient ordonnés, et que ces apôtres se dispersent, on recevra à Fleurissant une demi-douzaine d’enfants indiens de diverses tribus, pour familiariser nos jeunes missionnaires à leurs mœurs et à leur langage, et les préparer eux-mêmes à servir de guides, d’interprêtes et d’instruments aux missionnaires que nous enverrons aux tribus dispersées.” Ce projet ayant été bientôt exécuté, Mme Duchesne se fit la mère de ces jeunes indiens.

Ce n’était qu’un prélude : Mme Duchesne demanda à la mère générale qu’il lui fut permis d’ouvrir, elle aussi, une école de sauvagesses, dans le même dessein : “La nourriture coûte peu, lui expliquait-elle, le logement nous l’avons ; et nous quêterons pour les vêtements.

Une première satisfaction fut donnée à ces vœux, au commencement d’avril 1825. Un soir pendant l’office, raconte Mme Mathevon, le Père Recteur arrivant chez nous fit demander la supérieure. Quelle ne fut pas la surprise de Mme Duchesne, en voyant apparaître deux petites sauvagesses qui,

toutes confuses, se cachaient sous le manteau du Père ! Celui-ci les avait fait amener en charrette. Il nous les laissa. Nous avons donc maintenant une classe d'Indiennes."

Mme Duchesne triomphait : elle s'écrie dans une lettre : " Voici le pensionnat des petites indiennes qui commence enfin ! Nous y avons destiné une Irlandaise (Mme Mary O'Connor) qui vient de faire ses premiers vœux. Les sauvagesses l'appellent maman, lui sautent tout autour, partout où elle les conduit, aux vaches, aux poules, au jardin, ces enfants ne pouvant supporter la vie sédentaire." Souvent même, il arrivait à la maîtresse de trouver toute sa classe sur les arbres, où grimpaient et sautaient, comme des écureuils, les jeunes écolières, moins éprises de la science que de la liberté. Mais rien ne décourageait Mme Duchesne qui demandait déjà à la mère générale qu'on appliquât désormais à l'éducation des enfants des sauvages le dixième des revenus des maisons de l'Amérique, quand ces maisons auraient des revenus.

Ainsi l'œuvre des Indiens et une école de pauvres, avec quelques novices aux prises avec la misère, voilà où en étaient les conquêtes du Sacré-Cœur, dans le Missouri, après huit ans de séjour et de souffrances inouies. Mais rien de tout cela ne devait être perdu pour l'avenir. Particulièrement le concours charitable prêté aux missionnaires n'allait pas tarder à porter de grands fruits. Attendez quelques années, et ce que Mgr Dubourg appelait une pépinière va devenir une forêt. Ces novices de la ferme

recueillis par Mme Duchesne, bientôt prêtres et apôtres, vont se partager le pays pour le conquérir. Une pareille collaboration à l'œuvre de l'Evangile restera l'éternel honneur de Mme Duchesne.

—

CHAPITRE VIII.

Fondation a Saint-Michel.

La campagne que nous venons de suivre, tout en avançant les affaires générales de la mission d'Amérique, n'avait donné au Sacré-Cœur aucune fondation nouvelle. Il n'en fut pas de même des années 1826 et 1827. Deux établissements, l'un à proximité de la Nouvelle-Orléans, l'autre à Saint-Louis même, le mirent en possession des deux points extrêmes de l'ancienne Louisiane.

Au lendemain de sa visite aux Opelousas, et durant son séjour à la Nouvelle-Orléans, Mme Duchesne, oubliant le mal qui la consumait, avait senti se réveiller son désir de posséder une maison religieuse dans cette ville maritime. Elle s'en était entretenue avec un prêtre de la ville, M. l'abbé Portier, plus tard évêque de Mobile. Elle en écrivit quelques jours après à Mme Barat, qui lui répondit longtemps encore dans ce sens : " Ma bonne fille, de grâce ne vous affaiblissez pas. Si vous aviez les sujets nécessaires, à la bonne heure. Mais d'ici à quelques années, ne comptez pas sur nous. Je crois que trois ou quatre ans ne seront pas trop pour atteindre ce but. Tâchez de faire comprendre cela à votre saint et digne évêque."

Ce délai de quatre ans, Mme Duchesne l'avait accepté et supporté ; mais aujourd'hui, elle estima

que le projet était mûr enfin ; et c'est alors, en effet, que le Seigneur donna le signal et les moyens de le mettre à exécution.

M. l'abbé Delacroix, que nous avons vu naguère aumônier à Fleurissant, était devenu curé d'une petite ville, proche de la Nouvelle-Orléans et nommée Saint-Michel. Désireux de doter sa paroisse d'une maison de religieuses du Sacré-Cœur, il présenta sa requête à Mme Duchesne. Celle-ci s'excusa d'abord sur la défense, qu'avait faite la mère générale de s'établir désormais ailleurs que dans les grands centres de population. " Et de plus, en ce moment, dit-elle, n'ayant rien à dépenser pour des frais de voyage et d'établissement, nous ne pouvons songer qu'à nous conserver du pain."

Cette humble obéissance est de celles qui, d'après l'Ecriture, obtiennent la victoire : Dieu l'eut pour agréable. D'ailleurs M. Delacroix n'était pas homme à rendre les armes si facilement. Il gagna à sa cause Mme Audé ; et celle-ci, au mois de juin 1825, se rendit à Fleurissant pour conférer de cette affaire avec Mme Duchesne.

Elle la trouva épuisée par les luttes, les fatigues et les privations que nous venons de peindre : Une défaillance générale,accompagnée d'étourdissements faisait redouter une apoplexie. Le recours à Dieu et à ses saints fut encore une fois le grand remède qu'elle opposa à ce mal. Au commencement de juillet elle put enfin écrire une lettre plus rassurante à Mme Barat : " Il est vrai, lui dit-elle, que depuis quelques mois ma santé changeait beaucoup.

Mais le jour de Saint-Régis, sans avoir rien demandé, je me suis retrouvée dans mon état ordinaire. Je ne puis donc méconnaître la main qui m'a touchée. Il ne me reste plus qu'à mieux profiter du temps à venir ; et à vous, ma mère, de nous envoyer ici une meilleure tête. " Mme Barat lui répondit en mêlant à l'action de grâces pour son heureuse guérison la recommandation de ménager ses jours : " Je vous prie, ma chère fille, de vous laisser soigner. Voyez combien vous me causeriez de chagrin si vous tombiez malade. Je n'ai personne pour vous remplacer ; il faut au moins que vous viviez jusque-là."

La fondation de Saint-Michel fut conclue entre les deux mères, d'autant plus facilement que Mme Duchesne venait de la négocier elle-même avec succès auprès de Mme Barat. Mme Duchesne en adressa son humble reconnaissance à Celui dont elle voyait et adorait la main dans toutes ses affaires.

En conséquence de cette humble disposition, Mme Duchesne fit attribuer à une plus capable qu'elle la conduite et le mérite de cette fondation : " Il n'y a que Mme Audé qui puisse être là, écrivait-elle à la supérieure générale. Il faut sa fermeté, son adresse, sa conduite irréprochable par sa grande prudence et régularité ; qualités qui la rendent propre à tenir un poste difficile.

Mme Barat agréa, avec la proposition de M. Delacroix, la nomination de Mme Audé, qui devait être remplacée aux Opelousas par Mme Murphy.

Elle y mit en même temps la condition expresse que l'inspection générale des trois établissements resterait commise à Mme Duchesne. " Vous comprenez, ma fille, écrivait-elle à celle-ci, que ces établissements étant confiés à de jeunes supérieures, elles auront besoin d'être guidées."

Mme Audé commença par prendre les instructions de celle qu'elle regardait toujours comme une mère : " Nous voici au moment du départ, écrivit-elle, le 28 octobre, à Mme Duchesne. Priez pour que le cœur de Jésus soutienne ma faiblesse, et que je sois une vraie amante du Calvaire." Puis elle donnait ces détails : " Je n'emporte que la somme de quatre cent cinquante piastres. Voilà toute ma ressource pour payer notre voyage, nourrir neuf personnes à Saint-Michel jusqu'à ce que nous ayons des pensionnaires, meubler la maison, l'approvisionner et acheter un nègre. C'est peu de chose en soi-même ; mais si Dieu est avec nous, c'est beaucoup."

Ce jour-là même, 28 octobre, Mme Audé se mit en route, emmenant avec elle une petite colonie de laquelle faisait partie une novice de seize ans, Mme Aloysia Hardey, que nous avons déjà vue pensionnaire au Grand-Coteau, au moment de la visite de la mère Duchesne.

Elles arrivèrent à Saint-Michel la veille de la Toussaint.

Saint-Michel est à vingt lieues de la Nouvelle-Orléans. La population se composait en grande partie d'émigrés canadiens, d'origine française.

Elle comprenait alors quatre mille habitants, français ou créoles, restés très-fidèles de cœur à la mère-patrie. La nouvelle Acadie était aussi très-fidèle à la religion catholique ; et d'ailleurs on observait que partout, dans la contrée, depuis le retour de Mgr Dubourg à la Nouvelle-Orléans, la foi véritable gagnait du terrain parmi les peuples de toute race.

Le Sacré-Cœur trouvait donc là un champ bien préparé. Une souscription ouverte parmi les catholiques par M. Delacroix ayant atteint rapidement la somme de sept mille piastres, on éleva une maison d'environ cent pieds de façade, au milieu de la paroisse et proche de l'église, avec des bâtiments en bois pour les services.

Le 30 novembre, les religieuses entraient dans leur petite maison. Dans sa modeste simplicité, cette demeure présentait un aspect d'élégance qui faisait dire à Mme Audé que c'était le petit *Hôtel Biron* de la Louisiane.

Quelques mois après on lisait dans les lettres de Mme Audé : " Nous avons dix-sept enfants dans le pensionnat ; et il est impossible de désirer un commencement plus satisfaisant. Nos petites novices surpassent mon attente. Les maîtresses sont toutes d'accord, et se laissent absolument conduire. Les enfants sont dociles et ont un ton excellent. De même, pour le temporel, Dieu nous protège d'une manière toute particulière. Notre maison est maintenant entièrement achevée. Bien que, pendant quatre mois, nous n'ayons vécu que de lait et de

riz, nos santés, la mienne surtout, se sont fortifiées. Cependant toutes les lettres de la mère générale à Mmes Audé et Duchesne recommandaient à leurs prières le succès d'une affaire d'un ordre supérieur. Il s'agissait d'obtenir que Rome donnât sa sanction aux règles du Sacré-Cœur. En effet, la fin de l'année 1826 apporta en Amérique l'annonce de l'approbation canonique de l'Institut par le pape Léon XII. Dans la joie qu'elle en ressentit pour toute sa société, une consolation personnelle fut réservée à Mme Duchesne : ce fut d'apprendre que son œuvre des missions n'était pas étrangère aux motifs déterminants de cet immense bienfait.

Déjà précédemment des missionnaires d'Amérique étant venus à Rome, avaient entendu le pape leur donner ce mot d'ordre pour Mme Duchesne et ses religieuses : " Dites-leur bien surtout de travailler à propager le culte du Sacré-Cœur dans le nouveau monde."

C'est lui, en effet, c'est ce Cœur conquérant que nous venons de voir inaugurer son règne à Saint-Michel. C'est lui encore qui va l'établir à Saint-Louis, et là plus spécialement, par le ministère propre et l'action personnelle de Mme Duchesne.

CHAPITRE IX.

Fondation a Saint-Louis.

En juin 1826, M. Niel, curé de Saint-Louis, se trouvant en France, avait fortement pressé la mère générale d'acçorder à sa paroisse une maison de son ordre. La ville de Saint-Louis, constituée en cité municipale depuis 1823, avait commencé à prendre cet essor qui devait en faire plus tard une si grande ville. Cet accroissement rapide appelait la création d'écoles catholiques, et M. l'abbé Niel estimait que personne n'y pouvait mieux réussir que le Sacré-Cœur.

En conséquence, il proposait un terrain pour la construction, en s'engageant à fournir un premier subside. Mais le reste, où le prendrait-on, quand déjà la mission pouvait à peine se soutenir ? Mme Barat, Mme Duchesne et le père Recteur se montraient très émus de cette difficulté, lorsque la Providence se chargea de la lever.

La Religion et le Sacré-Cœur possédaient à Saint-Louis un ami dévoué, dans un magistrat de la ville, M. Mullamphy. La mère Duchesne le représentait comme " un homme puissant en richesses et en mérite, capable, disait-elle, de mener un royaume. " Connaissant son désir d'être utile aux enfants pauvres de Saint-Louis, elle s'adressa à lui dans l'espoir d'avoir à de bonnes conditions, quelqu'une

des nombreuses maisons qu'il y possédait. Immédiatement M. Mullamphy lui en offrit une " située au milieu de vingt-quatre arpents de terre, bâtie en briques, presque neuve, et à l'écart des rues. " Le donateur la cédait " avec cinq mille francs pour les premiers frais, à charge pour le Sacré-Cœur de prendre à perpétuité vingt orphelines, de quatre ans au moins et de huit ans au plus, auxquelles il serait donné, par lui ou ses filles aînées, dix piastres pour leur entrée, et chaque année cinq piastres pour leur entretien. Cet entretien devait être simple, sans thé ni café ; du pain de maïs pour aliment, et point de souliers en été, du moins pour les petites. On pouvait garder les orphelines jusqu'à dix-huit ans, et, à leur sortie, le donateur promettait de donner à chacune une petite somme.

Il fut en outre convenu que, dans la même maison, le Sacré-Cœur pourrait avoir des pensionnaires et une école externe.

Malgré ce que ces conditions, si généreuses qu'elles fussent, avaient encore d'onéreux pour le Sacré-Cœur, Mme Duchesne accepta.

Mme Barat sanctionna cette acceptation, déterminée, elle aussi, par la seule charité, comme le témoignent ces lignes : " L'œuvre des orphelines est si importante ! fallait-il la laisser à d'autres ? vingt enfants ! la charge est lourde ; mais Dieu y aidera. "

Ce fut le mercredi 2 mai 1827 que Mme Duchesne, accompagnée seulement de la sœur O'Connor et d'une orpheline, se rendit de Fleurissant à Saint-Louis. Elle plaça son établissement sous le patro-

nage de saint Joseph, promettant en outre de donner le nom de ce saint à la première novice qui y serait admise. Cet honneur échut, peu de temps après, à Mlle Eléonore Gray, qui prit, avec l'habit, le nom de Josephine.

Les habitants de Saint-Louis, qui n'avaient pas oublié la sainteté de Mme Duchesne, s'empressèrent de la visiter et de l'assister. Le nouveau curé de la paroisse, M. l'abbé Saulnier, lui envoya une vache, les produits de son jardin, avec quelques meubles pour la petite école et la communauté, car on n'avait pour lit et siège que la terre nue.

La maison fut bénite par Mgr Rosati ; elle devint désormais la résidence de Mme Duchesne, qui laissa Fleurissant à Mme Mathevon.

L'orphelinat installé, on attendit, pour ouvrir un petit pensionnat, l'arrivée de plusieurs maîtresses qui étaient envoyées de France par Mme Barat. C'étaient Mmes Dutour, Piseteau, Xavier Vandamne et Louise Dorival, qui prirent la voie de New-York, désormais préférée par le Sacré-Cœur. Mme Dorival se sépara de ses sœurs à la jonction de l'Ohio, pour se rendre au Grand-Coteau, sa destination. Les autres arrivèrent à Saint-Louis le 9 septembre, jour de la fête du Saint Nom de Marie, laquelle avait été leur étoile conductrice durant la traversée.

Le premier mouvement de cette mère, en prenant possession de sa maison et de son grand jardin, avait été celui de la reconnaissance, et elle écrivait gaiement à Mme Barat qu'elle " commençait à avoir l'air d'une comtesse. " Mais pour que ce domaine

ne fut pas un désert, il y fallait Jésus au saint Sacrement. Elle s'en vit d'abord privée par sa pauvreté. Quelque temps après, des secours envoyés de France permirent à Mme Duchesne d'élever une maison en briques où une place d'honneur fut donnée à la chapelle. Cette chapelle fut desservie régulièrement. Mme Duchesne rentra avec bonheur dans la familiarité de son Epoux. L'externat devint nombreux ; le pensionnat ne cessa de croître.

Saint-Louis était fondé, c'était désormais la vallée entière du Mississipi jusqu'au Missouri qui se trouvait sinon occupée encore, du moins jalonnée par une première ligne de maisons du Sacré-Cœur.

A commencer par Fleurissant les écoles d'Indiennes y faisaient l'espérance et déjà la joie de Mme Mathevon. Tout le village en ressentait l'édification ; les parents se convertissaient ; cent cinquante personnes avaient été baptisées en 1826, et le nombre des communions s'était accru d'un tiers dans toute la contrée.

Le Grand-Coteau florissait sous le gouvernement de Mme Murphy. La généreuse donatrice Mme Smith redoublait de dévouement pour cet établissement de sa prédilection.

Dans la Basse-Louisiane, Saint-Michel, quoique de fondation récente, faisait déjà des recrues pour la Société ; mais cette maison perdit bientôt son assistante, Mme Xavier Hamilton ; le Seigneur la rappela à lui le 1er de mai 1827. Cette grande religieuse, que Mme Duchesne avait surnommée l'Aloysia de

l'Amérique, n'avait pas cessé de croître en amour de Dieu et de la Société.

Ces saintes morts et ces saintes vies, ces leçons et ces exemples, ces éducations et ces vocations, tout concourait au même but : le progrès de la religion catholique dans le nouveau-monde. Mgr Rosati écrivait en France : " Malgré tous les préjugés que les protestants nourrissent contre les religieuses, à peine ont-ils vu fonctionner un couvent, et sont-ils devenus témoins des progrès que les demoiselles font en ces saintes maisons, soit dans la vertu, soit dans l'instruction, qu'ils y envoient leurs filles, et ils voudraient voir se multiplier ces établissements. La Providence a beaucoup favorisé en cela notre diocèse. "

Les diocèses voisins recevaient également la véritable lumière.

Mais,—comment le dire ?—celui qui était le centre et l'âme de ce mouvement ne le dirigeait plus : Mgr Dubourg venait de quitter l'Amérique, abandonnant tout à coup l'œuvre colossale dont il était le chef.

Depuis longtemps aux prises avec des embarras et des difficultés intérieures et extérieures, et plus capable de les braver que de les surmonter, abreuvé d'amertumes, victime d'odieuses trahisons et même de vols sacrilèges, le grand missionnaire était rentré en France ; il venait de monter sur le siège de Montauban, d'où il fut transféré à celui de Besançon.

Dans cet abandon douloureux, Dieu faisait à son épouse la grâce insigne et rude de ne plus connaître d'autre prix de l'amour que l'amour même. Parfois

cependant, du fond de ce désert, tournant les yeux du côté de la mère patrie, Mme Duchesne se reportait vers ces jours lointains où, dans son monastère de Sainte-Marie-d'en-Haut, une sainte amitié lui avait été donnée ; et elle poussait cette plainte vers Mme Barat : " Je suis bien seule en ce monde, et je crois que Dieu permettra que je reste ainsi jusqu'à la mort. Je voudrais qu'il me fût donné de franchir les distances, afin de pouvoir encore me trouver à vos pieds en réalité comme j'y suis souvent en esprit. J'aurais tant besoin de vous ouvrir mon âme pour la fortifier !

Mme Barat la soutenait. Elle lui tendait les bras à travers l'Océan, elle la soulevait par ses lettres vers le cœur de l'Ami divin et éternel. " Prenons courage, lui disait-elle, la fin arrive à grands pas. Nous vieillissons et la mort viendra bientôt nous réunir à la vie... Avec Jésus seul, il n'y a plus de solitude, car, à vous dire le vrai, lorsqu'on a vécu de longues années avec les hommes, on s'y attache moins. Votre mère, entourée de tant d'affections, est dans cet isolement. C'est cependant le bien le plus précieux : *Dieu seul !* "

CHAPITRE X.

FONDATIONS À BAYOU LA-FOURCHE.—VISITE DE MME DUCHESNE AUX MAISONS DE LA LOUISIANE.

Deux fondations achèvent ce que j'ai nommé la période de conquête dans la vie apostolique de Mme Duchesne. La première n'est qu'un essai, inspiré par son amour de la vie pauvre, abjecte et laborieuse. La seconde est un retour spontané, désiré vers son point de départ ; et toutes deux, bien qu'avec des succès différents, portent le sceau du grand cœur de la servante de Dieu.

Depuis quelques années existait dans un bourg nommé Bayou-la-Fourche, à deux lieues environ de la Nouvelle-Orléans, une communauté de religieuses enseignantes, nommées les *Amantes de Marie au pied de la Croix*, ou, par abréviation, les *Filles de la Croix.* Ce nom, elles le justifiaient par une vie crucifiée, qui faisait à la fois l'admiration et l'envie de Mme Duchesne.

L'établissement des Filles de la Croix à La Fourche, se composait, en juin 1827, de neuf religieuses préposées à une petite école qui ne comptait encore que neuf pensionnaires. Attribuant ce peu de succès à l'ignorance où les maîtresses étaient de la langue française, universellement parlée dans le pays, Mgr Rosati fit demander au Sacré-Cœur de prendre la direction de la communauté et du pensionnat, en

admettant ces saintes filles dans sa Société. Cette demande fut présentée simultanément à la supérieure-générale et par Mme Duchesne, et par Mgr Dubourg, évêque de Montauban.

Mme Barat hésita. N'était-il pas plus sage de s'en tenir à la règle de ne plus fonder de maisons que dans les grands centres? Et puis La Fourche, placée très-près de Saint-Michel, ne lui nuirait-elle pas par la concurrence ? L'insistance des évêques put seule décider Mme Barat à permettre qu'une de ses religieuses, Mme Hélène Dutour, partît de Saint-Louis pour aller à La-Fourche faire cette réunion et cette fondation, à la condition expresse de ne faire là qu'une maison secondaire. La religion, le travail, un peu d'orthographe, lire, écrire, compter, voilà ce qu'on devait se borner à apprendre aux enfants pour que cette fondation ne fît pas de tort au pensionnat de Saint-Michel.

La seconde œuvre de Mme Duchesne, mais celle-là toute d'elle, née de ses plus chers souvenirs, et jaillie de son cœur, fut la reprise de possession de Saint-Charles du Missouri.

Les PP. Jésuites venaient de s'y établir comme à un poste avancé vers les tribus sauvages et vers les émigrants venus de l'Europe et de l'Est. Mais leur apostolat ne pouvait se soutenir que moyennant l'éducation chrétienne des enfants. C'est pourquoi ils pressèrent le Sacré-Cœur de revenir se fixer à Saint-Charles, où ils avaient pourvu à son établissement en lui faisant donation de la maison qu'il y avait occupée précédemment. Mme Barat, consultée par

Mme Duchesne, fut d'autant plus favorable à cette fondation, qu'alors elle craignait tout pour ses maisons de France. " Tous les maux vont fondre sur nous, écrivait-elle le 6 juin 1828. Dans ce cas, ma chère Philippine, nous vous enverrons du monde. C'est une raison de plus pour accepter Saint-Charles."

Le 15 du même mois, Mgr Rosati, le P. Von Quickenborn et la mère Duchesne se rendirent à Saint-Charles afin de tout régler. Après les réparations les plus indispensables, Mmes Berthold et Mathevon se joignirent à elle pour faire l'ouverture de la nouvelle maison. C'était le 10 octobre. Une maison en planches, abandonnée en partie aux bestiaux du village, était l'habitation qui les attendait. Rien de plus apostolique que le pauvre mobilier qu'elles y transportèrent.

Mais cette demeure si pauvre eut, dès le lendemain de leur arrivée, un honneur qui fut son premier gage de bénédiction : elle reçut pendant plusieurs jours, le précieux dépôt du corps d'un martyr, saint Adéodat, destiné à l'autel de l'église paroissiale que l'on terminait. Elle fut consacrée avec grande pompe, le dimanche suivant, par Mgr Rosati, après quoi Mme Duchesne et Mme Berthold repartirent pour Saint-Louis, laissant Mme Mathevon à Saint-Charles, comme supérieure, avec une seule religieuse, Mary-Ann O'Connor et pour toutes ressources, le fonds sacré et inépuisable de la confiance en Dieu.

Les mères de famille de Saint-Charles, en souvenir de leurs maîtresses d'il y avait dix ans, s'empressaient

d'envoyer leurs filles à l'école ; on y compta bientôt de quarante à cinquante externes.

Ces nouvelles entreprises demandaient de nouvelles ouvrières. Aussi la mère Barat envoya-t-elle de France trois nouvelles religieuses en compagnie de M. l'abbé Delacroix, qui après avoir passé une année en Belgique, rentrait en Amérique pour consacrer de nouveau à sa mission de la Louisiane les débris d'une santé à demi rétablie dans sa terre natale.

Maintenant c'en était fait, six maisons étaient fondées. De Saint-Michel à Saint-Charles, le Sacré-Cœur avait ses stations échelonnées de distance en distance dans toute la vallée du Mississipi.

Cette première œuvre accomplie en appelait une autre. Ces maisons étant fondées, restait maintenant à les mettre dans l'unité d'esprit et de gouvernement. C'est dans ce but que Mme Barat manda aux supérieures de la Louisiane d'avoir à se réunir en une assemblée, ou sorte de conseil provincial, sous la présidence de Mme Duchesne.

Cette mission n'était pas sans difficultés. Mme Duchesne y ressentait une répugnance invincible que tout justifiait, ainsi que nous le verrons. Cependant elle courba docilement la tête. Mais une chose, à laquelle elle refusa de consentir, fut que les supérieures se rendissent auprès d'elle, quand elle-même pouvait descendre auprès de ses chères filles.

Ainsi, sans tenir compte des lugubres souvenirs que lui avait laissés son dernier et cruel voyage en Louisiane, Mme Duchesne partit de Saint-Louis, le 7 novembre 1829, dans la compagnie d'une de ses

religieuses et se rendit à Saint-Michel où se réunirent les autres supérieures.

Le conseil de Saint-Michel avait surtout pour objet d'assurer dans toutes les maisons d'Amérique l'observance uniforme de la règle et des coutumes de cette Société. Une des questions principales posées par Mme Barat avait été celle-ci : " Quelles dispenses de la règle peuvent être nécessitées par l'esprit du pays. " Mme Duchesne tenait à l'observance stricte ; mais, pour des raisons que nous devons expliquer, elle voyait son autorité à peu près paralysée par un état de choses dont les supérieures de France ne pouvaient se rendre compte.

A cette époque, et jusqu'en 1839, toutes les maisons du Sacré-Cœur, celles du nouveau monde comme celles de l'ancien, étaient gouvernées immédiatement par la mère générale, qui pouvait encore suffire à cette tâche. Aussi, en fait comme de droit, on ne recourait qu'à elle comme supérieure en chef, outre qu'un juste sentiment d'affection filiale et de vénération faisait souhaiter d'avoir affaire directement à une mère à la fois et si sage et si sainte. On consultait la bonne mère Duchesne sur les choses de sainteté, car c'est en quoi elle excelle, disait-on. Mais là se bornaient les consultations.

Devant une situation déjà si délicate, Mme Duchesne n'apportait, à l'appui de ses conseils ou de ses décisions qu'un mandat mal défini, émanant uniquement d'un désir personnel de la supérieure générale, sans fondement dans les statuts comme sans précédent dans la Société. De là les répugnances de

sa sagesse non moins que de son humilité pour une présidence qui, en réalité, n'était qu'une préséance d'honneur. " J'ai dit mon avis sur tout, écrivait-elle à Mme Barat, mais j'ai été persuadée que je devais me tenir entièrement de côté, sans m'ingérer en rien que par amitié de sœur. " Elle n'en demanda pas moins que désormais on supprimât, dans les pensionnats, les représentations, examens publics et distributions solennelles des prix, déjà prohibés par les arrêtés des conseils généraux, et qu'une circulaire de la mère générale interdit de nouveau et plus spécialement aux maisons d'Amérique, en 1835.

La seconde visite de Mme Duchesne fut pour Bayou-la-Fourche. Elle trouva que cette maison, qui ne devait être que secondaire, prenait, au prix de dépenses ruineuses, un caractère de grandeur également préjudiciable à son avenir et à celui de Saint-Michel.

La justification prétendue ou réelle de cet état de choses était dans l'esprit égalitaire de la nation, comme on le répondait à Mme Duchesne et à Mme Barat. Malgré ces raisons plus spécieuses que solides, et les autorisations que la supérieure alléguait avoir reçues directement de Paris, Mme Duchesne déclara s'en rapporter uniquement à ce que la mère générale lui avait écrit à elle-même sur ce sujet et régant conséquemment les études, l'uniforme et le travail de la maison, elle ne négligea rien pour la tenir dans la modestie qui devait être le caractère de cette fondation.

Mme Duchesne visita ensuite l'établissement du

Grand-Coteau, qui rivalisait avec Saint-Michel pour les bonnes études et les fortes vertus. Mais là, Mme Duchesne regretta, dans les maîtresses et leurs pensionnaires, un esprit de liberté vers lequel inclinait déjà trop ce pays. Elle s'étonna de voir que les unes et les autres se permettaient de sortir et de se promener à travers les bois et les champs du domaine, où, faute d'enceinte, elles étaient exposées à la rencontre des passants. Elle s'inquiéta surtout de la facilité que le Grand-Coteau montrait à l'égard des enfants protestantes, dans le but de les convertir. Mais n'y avait-il pas, dans la pratique et le degré de cette condescendance, un excès qui tournait à la diminution de l'esprit religieux dans le pensionnat ? Telle fut du moins l'impression de Mme Duchesne. Sa grande foi s'offensa du peu de place que la religion occupait généralement chez toutes les écolières desquelles elle écrivait à la mère Barat : " J'ai honte de le dire : on n'ose leur parler de Dieu. On craint d'insister sur le catéchisme ; et ces enfants ont ri en me voyant dire le *Veni, sancte Spiritus*, à genoux. Le mélange des religions produit pour la véritable une langueur qui est déplorable. "

Depuis lors le Sacré-Cœur a précisé sur ce point difficile et délicat sa législation, n'admettant les protestantes dans ses pensionnats qu'en vue de leur salut, toujours en moindre nombre que les élèves catholiques, et à la condition pour toutes de se conformer au règlement commun pour les instructions et exercices religieux ; estimant avec vérité que la franche et entière pratique du catholicisme dans un

pensionnat catholique, loin d'être, pour une famille vertueuse et religieuse, une cause de répulsion, est souvent plutôt un attrait et un exemple, comme l'expérience le démontre.

Un rapport circonstancié sur le Conseil de Saint-Michel et la visite de Mme Duchesne fut envoyé par elle à Mme Barat. Celle-ci ne pouvant, à cette grande distance, se rendre compte de la position de sa représentante, s'étonna qu'une si sage et si forte visitatrice n'eût pas agi, avec ses filles, plus résolument et plus complètement. " Sans doute, ma chère fille, lui écrivait-elle, votre voyage aura fait du bien. Vous avez bien réglé l'essentiel ; mais il me semble, qu'il reste encore beaucoup à faire."

Ce bien qui restait à faire, l'esprit judicieux de Mme Barat entrevit de quelle sorte elle le pourrait produire plus efficacement : " Il faudra absolument, dit-elle dans la même lettre, avoir, pour la Louisiane, une provinciale qui ait des pouvoirs particuliers et généraux, pour agir là selon le besoin. L'éloignement où je suis de vous peut nuire au bien, puisqu'il vous faut attendre une réponse souvent plus de trois mois. Nous verrons, avec le temps, ce qu'il conviendra de régler."

Toute cette situation faisait d'autant plus aspirer Mme Duchesne à retrouver, dans le Nord, sa vie de recueillement comme de pauvreté : " Je ne sais, écrivit-elle à la mère générale, je ne sais si Dieu agréera mon voyage, que votre volonté seule m'a rendu agréable. Mais mon cœur me porte toujours vers la partie affligée, et c'est le Missouri."

Le 19 janvier 1830, elle quitta le Grand-Coteau, par un temps d'orage et une pluie effroyable. Un prêtre l'accompagnait avec un nègre à cheval, qui guidait la marche dans les mauvais pas.

Mme Duchesne demeura trois semaines à Saint-Michel, arrêtée par les glaces, qui, l'hiver, enchaînent le Mississipi. Après un court arrêt aux Barreins, où elle fut reçue chez les filles de la Croix, et une relâche de quelques heures à Sainte-Geneviève, elle atteignit Saint-Louis, le 27 février 1830.

Ce conseil de Saint-Michel forme une sorte d'arête qui sépare en deux versants la vie apostolique de Mme Duchesne. Malgré les solides qualités qu'elle y déploya, il lui sembla qu'à elle ne devait pas appartenir le rôle trop glorieux de jouir de sa conquête en la gouvernant, et son humilité n'eut pas de peine à en conclure que le temps était venu de descendre de la scène et de rentrer dans l'ombre. Aussi après ce dernier grand acte de son gouvernement, nous la voyons désormais, et jusqu'à son dernier jour, se plonger dans une vie de retraite, d'obscurité et de crucifixion qui finalement devait être plus profitable que l'autre à la dilatation de sa Société. Tel est le caractère de la période suprême dans laquelle nous entrons : celle de l'immolation de Mme Duchesne.

LIVRE IV.

L'IMMOLATION.

CHAPITRE PREMIER.

Mme Duchesne sur la Croix. — Ravages du Choléra au Grand-Coteau. — Mme Duchesne quitte Saint-Louis.

Dieu qui aime les âmes, n'a rien de plus à cœur que de les rendre conformes à sa divine image. Et comme l'histoire de la vie de ce grand Dieu en ce monde n'embrasse qu'une courte période d'évangélisation, placée entre deux phases, d'obscurité d'une part et de souffrances de l'autre, de même arrive-t-il souvent qu'après les premiers débuts de ses plus braves ouvriers dans leur apostolat, il se hâte de les retirer de la scène active, en les replongeant dans l'ombre, pour des desseins finalement miséricordieux. Le premier de ces desseins est de perfectionner la vertu par l'épreuve. Le second est de l'employer plus efficacement à la rédemption de son peuple, s'il est vrai qu'il y a, pour le rachat des âmes, quelque chose de plus salutaire que de leur parler de Dieu, qui est de souffrir pour elles en s'immolant comme lui.

Ce mystère d'immolation commença pour Mme Duchesne par le dépouillement extérieur et le détachement intérieur de ce qui pouvait encore lui être un lien en ce monde.

Elle-même courait au-devant. A la suite de sa

visite dans la basse Louisiane, elle se reprit à demander à la mère générale sa déposition, avec l'humble insistance que nous lui avons vue, mais cette fois justifiée par l'insuccès apparent de sa dernière mission. Apprenant qu'une religieuse d'un solide mérite devait incessamment être envoyée de France: " Nommez-la supérieure ici, s'empressa d'écrire Mme Duchesne, je me tiendrai si bien dans mon coin que je ne la contrarierai point.

Tant d'instances commençaient à faire impression sur Mme Barat. Elle inclinait à croire aux lettres d'Amérique qui prétendaient que l'humble mère laissait le Sacré-Cœur de Saint-Louis dans un état d'abjection qui en éloignait les meilleures familles. On disait que les yeux fixés invariablement sur les premières maisons qu'elle avait connues en France, et s'y attachant comme à un type immuable, Mme Duchesne se faisait une loi d'en reproduire la forme toute rudimentaire, sans tenir compte des progrès et des besoins nouveaux.

Sur ces entrefaites, arriva de France, le 31 août, avec plusieurs autres religieuses, Mme de Kersaint, vrai cœur de Breton, formée par la mère Thérèse, dans la maison de Quimper. On crut que c'était l'heure d'opérer. Mme Barat hésitait, souffrait de cette mesure qu'on lui disait nécessaire. Son grand sens spirituel l'avertissait qu'en somme, l'inhabilité des saints est plus profitable au bien que l'habileté des autres. Mais, une fois décidée, elle lui écrivit sans détour, le 30 novembre 1831 :

" Depuis longtemps, je gémis sur le peu de succès de votre maison et du tourment qu'il vous donne. Afin de l'établir sur le même pied que Saint-Michel et les Opelousas, voici un autre plan que je dois vous soumettre pour le plus grand bien... Ce serait de mettre Mme Thiéfry à Saint-Louis, en

votre place ; de lui donner Mme de Kersaint pour assistante, et peut-être Mme Régis pour maîtresse générale... Vous, chère mère, vous vous retireriez à Saint-Charles ou à Fleurissant, là où vous croiriez devoir être plus utile."

" Hélas ! ajoute-t-elle, à Dieu ne plaise, chère mère, que je vous blâme. Je sais trop ce que vous avez fait et souffert ; mais les temps changent, et il faut aussi modifier et changer notre manière de faire."

La réponse de Mme Duchesne fut aussi simple et sereine que l'avait été la lettre de sa supérieure.

Tout semblait terminé par cet acquiescement. Mais dans son incertitude sur le parti à prendre, Mme Barat s'était réservé une dernière ressource : c'était de subordonner sa décision à celle de l'évêque de Saint-Louis, à qui elle en référa. L'avis très net de l'évêque était que Mme Duchesne restât à son poste de commandement. Il s'empressa d'en écrire à la supérieure générale une lettre qui est un nouveau témoignage de la vénération qu'inspirait à tous la sainteté reconnue de la grande missionnaire. C'est aussi une éclatante justification de Mme Duchesne, " qui, au lieu d'être blâmée de son administration, devait plutôt être plainte." Enfin comme conclusion : Celle de vos religieuses que vous mettriez à la place de Mme Duchesne ne serait pas en état de la remplacer... Suivons donc la conduite de la Providence, elle ne manquera pas de nous soutenir."

Cette lettre de l'évêque et celle si soumise de Mme Duchesne ne parvinrent à Mme Barat qu'au commencement de Mai. Ce lui fut une lumière et un soulagement. D'Aix, où elle se trouvait, elle s'empressa de répondre à sa chère Philippine des lignes toutes d'effusion et de jubilation, lui disant

en terminant : "Continuez donc à remplir votre charge si difficile, tant que vous le pourrez : c'est l'intention de votre évêque, c'est la mienne ; j'aime à me trouver d'accord avec lui. D'après cette décision, nous ne changerons rien."

La charge retombait donc sur Mme Duchesne ; il n'était pas temps encore d'en être soulagée. Il lui fallait encore connaître les plus poignantes douleurs de la maternité spirituelle : les ruines, les grands deuils, les coups inguérissables de la séparation et de la mort.

En 1832, la maison de La-Fourche dut être supprimée : ce fut la première blessure faite à son cœur de mère. Cette maison, devenue un fardeau écrasant pour la Société, fut remise aux mains de l'évêque de la Nouvelle-Orléans, qui plus tard y établit une autre communauté.

Une plus grave épreuve fut celle du choléra. Au mois d'octobre 1832, il était à Saint-Louis où les enfants furent dispersées pendant plusieurs mois par la crainte de la contagion. Mais au mois de juin 1833, il sévit d'une manière terrible à Saint-Michel, où neuf religieuses et deux orphelines succombèrent successivement. Mme Audé, placée entre les mortes et les mourantes, fut l'ange des dernières heures pour ces pieuses victimes. Mais la fatigue et la peine la mirent à deux doigts de la tombe.

D'une main triste, mais ferme, Mme Duchesne consignait sur son fidèle journal ces désastres qui menaçaient d'une ruine imminente la plus florissante de ses colonies. Ces désolations inspiraient à son âme un grand dédain de la terre et une soif ardente du ciel. Cependant elle n'était pas au plus creux de cette vallée de larmes. Même après ces grands deuils, elle ne savait pas encore ce qu'il en coûte à une mère de voir expirer lentement sous ses

yeux sa fille la plus chérie. Elle allait l'apprendre. C'est au lendemain même de cette épidémie qu'elle vit sa plus ancienne et plus fidèle compagne, Mme Octavie Berthold, consommer son agonie, ou plutôt le mystère d'immolation volontaire dont il nous faut faire connaître la vertu et les douleurs.

Mme Berthold, partie de France en même temps que Mme Duchesne, n'avait plus jamais été séparée de cette mère. Leur attachement réciproque s'était resserré encore au moment du départ de Mme Audé pour les Opelousas.

Mme Duchesne, de son côté, aimait dans Octavie une âme d'une trempe à part. Mais cet amour se changea en vénération quand il lui fut donné de pénétrer la cause surnaturelle de ses souffrances et de reconnaître en elle une victime généreuse, dévouée à tous les maux par un héroïque contrat avec Jésus-Christ.

Cette mère, qui à une beauté remarquable joignait une grande bonté, s'étant aperçue que ces qualités extérieures lui attachaient les élèves d'une manière trop naturelle, et que plusieurs fois même, ayant été appelée au parloir, sa vue y avait produit une certaine sensation, en fut vivement peinée et humiliée. Anéantie au pied de l'autel, elle conjura l'Auteur de tous les dons de lui enlever ceux qui paraissaient captiver les créatures, aimant mieux devenir un objet d'horreur qu'une occasion de chute.

Cette oblation héroïque fut acceptée. Vers la fin de l'année 1823, des abcès et ulcères d'un caractère inquiétant envahirent bientôt ce corps trop charmant et ce visage tant admiré. D'autres symptômes annonçaient un travail interne de décomposition qui préludait de loin à celui de la tombe. Mme Berthold sentit qu'elle était exaucée et elle en tressaillit d'espérance, et elle répétait déjà avec la plus vive

ferveur : qu'elle ne changerait pas ses souffrances pour toutes les couronnes du monde.

Mme Duchesne, témoin de ces souffrances et de ce courage, allait de la compassion à l'admiration.

Cet état dura jusqu'en 1833 qu'elle rendit sa belle âme à Dieu après avoir constamment donné à toute sa communauté le modèle de la plus héroïque générosité dans la souffrance et le spectacle des plus belles vertus.

La loi du dépouillement se poursuivait cependant de plus en plus rigoureuse pour Mme Duchesne. De ses deux premières compagnes, le ciel venait de reprendre l'une ; à peu de temps de là, la France lui ravit la seconde. En 1833, le Conseil général, éclairé par l'expérience de Mme Duchesne et le rapport qu'elle avait fait sur la réunion de Saint-Michel en 1829, résolut d'emprunter aux maisons d'Amérique une assistante générale, chargée de représenter et de gérer les intérêts de cette lointaine colonie. Le choix des conseillères tomba sur Mme Audé qui reçut l'ordre de se rendre aussitôt à Paris, auprès de Mme Barat.

La réponse de Mme Audé fut un cri de joie et de reconnaissance. " Quelque temps passé auprès de vous, disait-elle, me fortifierait, retremperait mon pauvre cœur, me disposerait à mieux souffrir." Mais Dieu avait décrété que seule Mme Duchesne resterait jusqu'à la fin fidèle à l'Amérique ; et qu'ayant perdu coup sur coup ses deux filles, elle réunirait la force d'immolation de l'une et la force d'action de l'autre dans sa seule personne.

Rien ne manquait, semble-t-il, au martyre d'un cœur frappé de toutes parts dans ses affections. Il ne lui restait plus de la mère patrie qu'une image, un souvenir, et le plus cher de tous, celui de son monastère de Sainte-Marie de Grenoble, berceau de

sa jeunesse, cénacle de son noviciat, conquête de son âge mûr, sanctuaire inoubliable de sa première vie religieuse, seconde fondation de sa Société chérie, tombeau enfin de sa chère nièce Aloysia. Sans cesse elle y reportait sa pensée ; mais cette attache devait être rompue comme les autres. Des lettres de France apprirent à Mme Duchesne que sa chère maison, menacée et dominée par les constructions du génie militaire, devait être abandonnée par le Sacré-Cœur.

Ce coup fit à ce grand cœur une profonde blessure. " J'oublierais plutôt ma main droite que ce délicieux séjour ; et je peux le pleurer à plus juste titre que Jérémie pleurait Jérusalem.

Achevons, en disant qu'à tant de chagrins violents se joignit, en 1834, celui des maladies dans sa maison de Saint-Louis. Cette calamité la força à licencier son pensionnat le 31 juillet. Elle envoya ses malades à Fleurissant dans l'espoir d'y trouver un meilleur air pour se rétablir ; mais elle-même ne voulut pas s'éloigner de Saint-Louis ; et là, seule, en compagnie de quelques orphelines, elle se mit en devoir de " satisfaire, comme elle disait, à la justice de Dieu." N'attribuant qu'à ses fautes les maux qui s'appesantissaient sur sa famille spirituelle, elle jeûna, se flagella, se dévoua, comme victime de propitiation, pour le salut de son peuple. Elle fit, avec ses orphelines, une procession expiatoire ; elle y parut pieds nus, la corde au cou et un cierge à la main. Le ciel agréa ses prières, et toutes ses chères malades se trouvèrent guéries peu de jours après.

Cette maison, fondée, accrue et enfin sauvée par elle, ne devait plus rester sous sa direction. Elle-même répétait qu'elle ne se sentait plus à la hauteur de l'œuvre. Le flot montant du progrès l'avait submergée.

La mère Barat crut répondre aux vœux pressants de sa fille en la transférant de Saint-Louis à Fleurissant, mais en ayant bien soin d'adoucir par l'amitié ce que cette translation pourrait avoir de pénible pour cette fille chérie. Mme Thiéfry la remplaçait à Saint-Louis.

Ce fut le 11 octobre que cet ordre arriva à Mme Duchesne. Le 12, le changement de maison se fit avec le même calme que s'il ne se fut agi que d'un changement de cellule. Les novices de Fleurissant suivirent à Saint-Louis Mme Thiéfry, pour être confiées aux soins de Mme de Kersaint. La mère Duchesne laissa à Saint-Louis une mémoire que le temps n'a pas effacée : il n'est pas rare de voir, chaque année, le 1er mai, jour de l'apôtre saint Philippe, d'anciennes élèves revenir au Sacré-Cœur, apportant des bouquets, en souvenir de la fête de leur mère Philippine ; et c'est une vérité reconnue dans cette ville que les dames les plus distinguées par leur instruction, leur religion, leur esprit de foi, leur mérite en tout genre, le doivent à l'école de Mme Duchesne.

Nous avons montré ce que fut, pendant ces années, l'entier dépouillement de la servante de Dieu. On croit lire la première moitié de l'histoire de Job, celle de ses infortunes, mais il y aura la seconde : celle de ses récompenses. Que si donc les chrétiens étaient tentés de scandale, en voyant leur Père céleste traiter si rigoureusement ses meilleurs enfants, qu'ils songent aux retours certains d'une miséricorde dont la douceur se cache sous cette sévérité. Il faut laisser le céleste Cultivateur des âmes élaguer, retrancher les rameaux inférieurs et parasites de l'arbre, pour le faire se diriger plus rigoureusement vers le ciel. Un jour, nous n'aurons pas trop de tous les siècles des siècles pour remercier

le Seigneur des insuccès de ce monde qui nous auront valu la gloire et le bonheur éternel de l'autre !

CHAPITRE II.

Séjour a Fleurissant. — Vie spirituelle de Mme Duchesne. — Elle cesse d'être supérieure.

Mme Duchesne accepta sa translation à la maison de Fleurissant comme un bienfait du ciel. Mais ce port n'était pas à l'abri des tempêtes ; et sa santé ressentit des secousses qui l'avertirent qu'il n'y a pour le chrétien d'autre port que le ciel. Elle raconte dans ses lettres de 1834 que durant plusieurs mois, elle se trouvait, la nuit, brûlée de feux violents du sommet de la tête à la pointe des pieds. " Une nuit, rapporte-t-elle, la douleur me réveilla en sursaut. Je me jetai à terre jusqu'à ce que le froid de la nuit m'eût enfin permis de me remettre au lit." " Il y avait dans ce mal quelque chose de si étrange qu'elle était tentée de l'attribuer à quelque cause surhumaine. " Je m'imaginai qu'il y avait là quelque chose de diabolique ; aussi une fois, à minuit, n'en pouvant plus, je me suis recommandée avec larmes à Marie, et j'ai été mieux."

La vie que Dieu lui rendait, Mme Duchesne en fit une mort anticipée par la plus profonde mortification. Son séjour à Fleurissant, de 1834 à 1841, n'offre pas assez d'événements mémorables pour que nous en écrivions une histoire suivie. Dans les dernières années de cette humble existence, les événements sont peu de chose, les sentiments sont tout. Le tableau de ces sentiments nous fera voir la marche ascensionnelle d'une âme qui, détachée de tout le reste, ne cesse de s'élever de vertu en vertu, en s'ap-

prochant de Dieu. Nous l'avons vue déjà se lever et grandir dans l'amour de la pauvreté.

Le séjour de Fleurissant allait bien d'ailleurs à ses goûts d'abjection, de travail, de solitude et d'union à Dieu.

Ce lui était une gloire d'habiter la plus humble et la plus chétive maison de la Société. Elle en écrivait ainsi à ses sœurs de France, durant le temps de Noël 1836 : " Mes révérendes mères et sœurs, la petitesse où s'est réduit l'Enfant Jésus, en ce temps consacré à nous rappeler ses humiliations, ne vous permettra pas de dédaigner les souvenirs et les vœux de la plus petite comme de la plus abjecte des maisons du Sacré-Cœur.

Au sein de ce pauvre séjour, la plus pauvre des religieuses était Mme Duchesne. " C'était le saint François d'Assise de la Société," nous disent les récits de ses contemporaines. Tout sur elle et autour d'elle portait les stigmates de la vie crucifiée. Elle eût voulu disparaître, et il est vrai de dire que jamais personne ne tint moins de place en ce monde que Mme Duchesne. Sa chambre consistait en un misérable réduit, éclairé par une fenêtre où, en plus d'un endroit, le papier collé avait remplacé les vitres. Son lit était un lit de camp : Mme Duchesne ne fut jamais que campée en ce monde. Il se composait d'un matelas de deux pouces d'épaisseur, étendu le soir sur le plancher, serré le jour dans une armoire incrustée dans la muraille, ayant pour toute couverture une vieille étoffe noire figurant une croix, comme un drap mortuaire. C'était à effrayer les hommes les plus austères.

On nous dépeint Mme Duchesne vêtue, hiver comme été, de la même robe rapiécée, jaunie par les années, et tellement rétrécie par ses raccommodages, pris successivement sur la largeur de l'étoffe,

qu'elle ressemblait à un sac. Ses bas, ses souliers, ses robes, disent ses contemporaines, n'étaient qu'un ramassis de pièces mises les unes sur les autres. Il en était de même du papier sur lequel elle avait coutume d'écrire, se servant pour cela du verso et du blanc des lettres qu'elle avait reçues. Une religieuse ayant remarqué que l'on déposait à la porte de cette humble mère toutes les guenilles de la maison, lui en demanda la raison : " C'est dit-elle, que chacun sait mon goût pour le vieux et tient à me faire son offrande." Quelqu'un par compassion lui faisait-il présent de quelque vêtement, elle le mettait de côté pour s'en parer seulement le jour de la visite de la donatrice : " Voyez, lui disait-elle agréablement, regardez-moi ; me voici toute couverte de vos dons."

Malgré le froid glacial qui sévit l'hiver dans le Missouri, elle ne faisait pas de feu. " Le froid, écrivait-elle pendant le rude hiver de 1835 à 1836, le froid attache nos lèvres l'une à l'autre et gèle notre respiration, qui la nuit forme de la glace sur notre oreiller et sur nos draps." Un récit de cette époque nous représente Mme Duchesne passant une grande partie de la journée dans une cuisine tellement exposée au froid que les mains, en touchant un objet en métal, y demeuraient attachées et ne pouvaient s'en séparer qu'aux dépens de la peau.

Quant à la nourriture, elle n'en tenait nul compte. " Le matin, à la suite du déjeuner des enfants, nous est-il rapporté, la mère Duchesne allait soigneusement ramasser les morceaux laissés par les élèves, les entassait dans une écuelle de ferblanc à son usage, puis se faisait verser, sur ces restes de toute provenance, un peu de café au lait allongé de beaucoup d'eau. Elle resta fidèle à cette écuelle de fer, même lorsque plus tard la communauté fut assez

riche pour se servir de faïence. Jamais, à aucun repas, elle ne touchait à la tranche de pain frais qui lui était destinée, n'en voulant prendre d'autre que les morceaux et les croûtes dont elle avait toujours une provision en réserve. Le travail de Mme Duchesne était incessant. Le raccommodage en particulier était son occupation la plus recherchée. " Quand tout le monde était couché, disent les mêmes témoins, la mère Duchesne faisait le tour des dortoirs des enfants, des religieuses, des sœurs, et visitait leurs bas. Prenant et emportant ceux qu'elle trouvait déchirés, elle les raccommodait nuitamment; après quoi elle venait en silence les remettre à leur place.

Toute besogne, si rude fut-elle, était bonne à cette mère. " L'impossibilité de payer un domestique l'obligeait à faire les choses les plus pénibles, disent les récits du temps, et comme elle n'était pas très-adroite de ses mains, elle n'en recueillait très souvent qu'humiliations. "

L'activité de Mme Duchesne était mise surtout au service de ses sœurs malades et souffrantes. " Elle travaillait auprès d'elles, elle les consolait, elle les égayait par des récits à la fois pieux et intéressants.

Le fondement de ces vertus était une humilité qui la faisait se mettre sous les pieds de tout le monde.

De là procédait encore son entière obéissance à ses supérieures. Cette vertu cependant n'était pas, on le devine, sans lui coûter quelquefois. Ainsi, dans les premiers temps où elle s'était attachée à cet obscur et pauvre séjour de Fleurissant, quelques paroles ayant fait craindre qu'on ne l'en éloignât, en la faisant descendre davantage vers le sud, elle en conçut d'abord les plus vives appréhensions : " Je n'en ai pas le courage, ma mère, écrivit-elle à la

supérieure générale ; Mme Xavier, je le sais, a dit que je les terminerais auprès d'elle ; mais je le redouterais beaucoup, sachant que pendant trois mois on n'a pas eu de messe chez elle, ni fêtes, ni dimanches. Je ne me sens pas la conscience assez calme pour vivre tranquille éloignée des derniers secours. Veuillez donc, je vous en prie, ma digne mère, me laisser mourir dans le Missouri ; j'y obéirai à qui vous voudrez. "

Cependant Mme Duchesne eut scrupule d'avoir tant insisté pour être maintenue dans sa petite maison, et voici ce que nous lisons dans une de ses lettres d'alors : " Par le conseil de nos pères, je me rétracte, quoique avec beaucoup de peine, de la demande que je vous ai faite de ne pas être envoyée ailleurs. Je suis prête à obéir, dans tel changement qui vous plaira, quoiqu'il m'en coûte, et quelque appréhension que j'en éprouve. "

Mme Duchesne vivait de Dieu. Ses aspirations les plus ordinaires étaient des actes d'union et d'offrande à Jésus-Christ. Son cœur se portait avec une passion indicible vers le saint Sacrement. On nous l'a dépeinte à genoux, devant le tabernacle, pendant des heures entières, ne pouvant se séparer de l'Epoux éternel.

Cette passion de sa jeunesse était devenu un feu qui la consumait. La communion était son pain quotidien.

Après Dieu, ce qu'elle aimait le plus, c'était la Société du Sacré-Cœur de Jésus.

La religion du souvenir était une des vertus de ce cœur admirable. Toutes les premières compagnes de sa vie religieuse avaient gardé leur place dans ses affections. Leurs noms remplissaient ses lettres.

Mais si Mme Duchesne trouvait ce retour d'affection dans ses anciennes compagnes, combien plus le

rencontrait-elle, fidèle, inaltérable dans sa première mère.

Celle-ci lui écrivait au mois de juillet 1837 : "Mon attachement pour vous n'a pu être diminué, ni par l'absence, ni par le temps. Au contraire, s'il était capable d'accroissement, votre zèle, vos longs travaux pour la Société en Amérique le doubleraient, car je ne puis oublier ce que vous avez fait et enduré. Je voudrais pouvoir me rendre à vos désirs, en vous procurant ce repos que vous avez tant de droit de réclamer de notre affection et de notre reconnaissance. Mais qui prendrais-je pour vous remplacer?... J'avais le désir de supprimer Fleurissant : vous-même m'avez fourni de bonnes raisons pour conserver cet établissement solitaire, si propre à un noviciat. Lorsque je pourrai envoyer une maîtresse de novices, alors vous serez libre.

Et qui vous empêcherait de venir mourir avec nous?... Au moins nous nous reverrions. En attendant priez pour nous."

Malgré le désir affectueux de Mme Barat, il n'entrait pas dans les desseins de Dieu que la grande missionnaire revît la mère patrie.

Il faut en bénir Dieu : car en quoi ce retour en France aurait-il pu grandir cette sublime amante du calvaire ? Mme Duchesne revenant finir tranquillement ses jours au foyer de l'amitié, dans la douceur du repos de la mère patrie, n'eût-elle pas été une Mme Duchesne amoindrie, mutilée ? Les Invalides ne conviennent pas à ces cœurs héroïques ; et, pour être la femme forte que nous admirons, elle devait, comme elle fit, rester et mourir sur le champ de bataille.

Le P. Varin applaudissait à ce mâle courage. Lui aussi comprenait et aimait ce noble cœur.

Il est temps de l'ajouter : la première famille de

Mme Duchesne, sa famille naturelle, vivait toujours dans son cœur, comme aux jours de sa jeunesse. Rien ne se perdait, dans cette âme, de ce qui était légitime et voulu de Dieu. S'intéressant donc à tout ce qui regardait les siens, Mme Duchesne leur adressait des lettres qui sont dictées par le cœur d'un apôtre, autant que d'une sœur.

Celle qui aimait ainsi les âmes, ses sœurs, sa Société, sa mission en vue de Jésus-Christ, aspirait pardessus tout à se réunir à Lui ! C'était là encore un de ces amours supérieurs dont elle était possédée ; ou plutôt c'était le terme de tous ses autres amours. Il y avait chez elle des moments de langueur, de maladie, d'épuisement qu'elle saluait comme l'annonce de cette réunion céleste ; et on la voit ainsi s'élancer sans relâche, par ce chemin de douleurs, vers le but qu'elle croit toucher, mais qui recule toujours.

En 1835, elle eut une fièvre bilieuse qui la mena, dit-elle, à grands pas vers sa fin, depuis la fin d'août jusqu'au jour de la Toussaint.

En 1836, les mêmes souffrances corporelles ramenèrent chez Mme Duchesne les mêmes aspirations vers la retraite et le ciel. Elle se remit à Pâques ; et elle ne se releva que pour combattre encore, comme elle l'écrivait : " Après ma résurrection, je me suis trouvée en état de veiller aux malades, de travailler au jardin, etc.

L'année suivante, la mort de plusieurs de ses amis, et en particulier celle de sa sœur ainée, Mme de Mauduit, portèrent encore ses regards vers l'éternité : elle fit une retraite, comme préparation à sa dernière heure. Cette retraite l'éclaira : " Dieu m'y a fait voir que je devais acheter le ciel plus chèrement ; car, ayant fait alors une chute sur le pavé, je m'en suis guérie en travaillant au jardin. Je me trouve plus

forte que jamais, ne prévoyant ni le jour ni l'heure du dernier combat.

C'est ainsi que Mme Duchesne était partagée entre le désir de la mort et le zèle des âmes, entre la terre et le ciel, ne sachant plus maintenant que demander et désirer et abandonnant tout à Dieu.

Au mois de septembre 1840, arriva à Fleurissant Mme Galitzin, assistante générale pour les missions d'Amérique. Elle remplaçait dans cette charge Mme Audé, que sa santé retenait définitivement en Europe. La mère Duchesne reçut la visitatrice comme la représentation vivante de sa supérieure, ou plutôt de Dieu même. Oubliant devant elle son âge et ses longs services, elle se jeta à ses genoux et réclama la faveur de sa bénédiction. Tout le monde était touché jusqu'aux larmes. Mme Galitzin était un fort caractère. Entreprenante, dévorée de l'amour de Dieu et du zèle des âmes, ne se comptant elle-même pour rien, elle devait imprimer un élan décisif à la Société dans l'Amérique du Nord. Mais pour cet esprit absolu, le but était tout, les personnes peu de chose.

Elle gouvernait à la russe, autocratiquement. Certaines réformes utiles, peut-être même nécessaires, furent opérées par elle avec une autorité qui avait le grand tort de ne pas tenir assez compte des services rendus. La douceur, la mesure, la circonspection eussent fait accepter tous les sacrifices à Mme Duchesne ; mais tels n'étaient pas les moyens à l'usage de Mme Galitzin, et la vieille fondatrice de la colonie d'Amérique eut besoin de toute sa foi pour reconnaître dans cette volonté impérieuse, la volonté de son humble et douce mère Barat.

Elle accepta tout, non sans peine, mais sans plainte, espérant bien d'ailleurs que ces dispositions de l'assistante générale allaient lui faire obtenir ce que depuis longtemps elle appelait de ses vœux. Elle la

supplia donc de la décharger de la supériorité. Mme Galitzin appréciait la sainteté de Mme Duchesne ; mais convaincue que cette mère n'était plus, par son âge et par ses habitudes, à la hauteur de sa tâche, telle qu'elle la concevait, elle consentit facilement à ce qu'elle demandait. Ainsi, sans le savoir, lui préparait-elle la gloire la plus pure que puisse ambitionner une épouse de Jésus-Christ, celle de terminer sa vie dans l'oubli de la terre et de se cacher toute en Dieu, avant d'aller avec lui ?

Mme Duchesne redevint simple religieuse. Il fut convenu que laissant Fleurissant aux novices sous la conduite de Mme de Kersaint, la noble invalide prendrait sa retraite à Saint-Louis où elle se rendit en effet, mais non sans jeter un regard de regret sur l'humble et solitaire théâtre de ses travaux et de ses longues souffrances.

La voie d'humilité et d'obéissance qu'elle souhaitait si ardemment était ouverte devant elle : elle s'y précipita.

CHAPITRE III.

Zèle de Mme Duchesne pour les Indiens.

Le premier des vœux de Mme Duchesne se trouvait réalisé : elle n'était plus supérieure. Le second de ses désirs, non moins ardent que l'autre, le désir persistant de sa vie tout entière, était d'être envoyée en mission chez les Indiens.

Mme Barat était loin de décourager le zèle de son amie. Elle lui écrivait à ce sujet : " Il vous faudrait pour cette mission des sujets solides et un peu âgés, qui sussent l'anglais ; et où les trouver ?... Rappelez-moi ce projet si vous le croyez réalisable.

Cette réponse de la supérieure n'était pas un refus ; c'était un ajournement : Mme Duchesne se garda bien de l'oublier.

En attendant le jour où il lui serait donné d'évangéliser elle-même ces contrées, la mère Duchesne ne cessait de travailler pour leurs églises que venaient de fonder les anciens religieux, Pères et novices de la ferme de Fleurissant.

En 1839, elle écrivait à Mme Barat : " Il y a sur la limite de l'Etat du Missouri, à peu de distance des villes de Portland, Liberty et Indépendance, une très bonne nation, venue de l'Indiana et en partie convertie. Un saint prêtre breton, nommé M. Petit, lui consacrant ses soins, usa parmi elle sa vie, qu'il est venu terminer saintement au collège de Saint-Louis. Il a laissé son cher troupeau à un Jésuite, qui depuis nous a fait visite et nous a fait part de ses consolations."

Les désirs apostoliques de Mme Duchesne, ré-

chauffés par ces exemples, couvaient dans son sein, de plus en plus pressés d'éclore, lorsque, en 1840, elle profita du séjour que faisait en France Mgr Rosati pour le conjurer par lettre de les faire valoir auprès de Mme Barat. L'évêque lui adressa de Paris la réponse suivante : " L'exemple que vous avez donné en quittant l'Europe pour aller faire le premier établissement du Sacré-Cœur en Amérique, est encore assez puissant pour engager un bon nombre d'autres à le suivre : Dieu en soit béni ! Je suis bien un peu surpris d'apprendre que maintenant vous demandez à quitter le Missouri, pour aller chez les sauvages ; mais lorsque l'on aime Dieu, on ne dit jamais : c'est assez. Allez donc, suivez votre attrait, ou plutôt la voix de Dieu. Il sera avec vous. Je le prie de vous bénir."

Cette lettre était une force pour Mme Duchesne. D'autre part, le P. de Smet insistait lui aussi sur la nécessité d'une maison du Sacré-Cœur parmi les tribus indiennes. " Madame, disait-il à la mère Galitzin alors à Saint-Louis, croyez que vous ne réussirez jamais dans ce pays si vous n'attirez la bénédiction de Dieu en fondant un établissement chez les sauvages.—Eh ! mon père, c'est le désir de ma mère générale ; mais nous n'avons pour cela ni argent ni sujets.—Ma mère, il le faut. Tous deux convinrent de prier à cette intention.

Le projet chéri de Mme Duchesne prenait donc de la consistance. Le 6 janvier 1841, fête de l'Epiphanie, ayant eu un entretien avec le P. de Smet, qui la vénérait comme une mère, Mme Duchesne fut pressée par ce missionnaire de présenter à ses supérieures une demande en règle. Le lendemain elle écrivit à Mme Galitzin, appuyant sa requête sur la volonté de Dieu, qui, disait-elle, " ne l'avait laissée vivre que pour cela ! "

Les avantages de la mission des Potowatomies étaient expliqués par elle dans les lignes suivantes : " Le missionnaire que j'ai vu hier nous a dit bien des choses qui rendent l'établissement facile : la proximité des petites villes, la sûreté du lieu, à l'abri de toute incursion. Sur quoi il nous a fait une obligation de saisir la place, avant qu'elle soit occupée par les presbytériens ou les méthodistes. Elle concluait ainsi : " Dieu va me guérir ; j'irai ; je serai là surnuméraire, aidant au ménage, au travail, et ainsi laissant à une novice que vous y emploieriez le temps de finir son noviciat, en la remplaçant."

Quinze jours après, le P. de Smet descendait en Louisiane, dans le double but de chercher des secours pour la fondation et de s'entendre à cet égard avec Mme Galitzin. Il recueillit cinq cents piastres qu'il lui porta pour les premières dépenses. L'expédition était désormais décidée. Mais restait à savoir si Mme Duchesne pourrait en faire partie, car elle semblait " n'avoir plus qu'un souffle de vie." Pour cette cause Mme Galitzin se montrait de moins en moins favorable à son départ. Elle en référa donc à la mère générale, qui en jugea d'autre sorte. Passant par-dessus toutes les considérations d'ordre temporel pour ne suivre que l'inspiration manifeste de Dieu, elle donna sans hésiter son consentement au désir de Mme Duchesne : " Comprenez bien, écrivit-elle à son assistante, que les fondations de la Louisiane ne furent pas notre premier objet. Ce fut pour les sauvages que la mère Duchesne se sentit inspirée d'entreprendre cette œuvre."

La nouvelle que cette grâce lui était accordée transporta la sainte mère. Déjà son enthousiasme s'enflamme pour sa chère tribu : " Il y a là, disait-elle, des métis qui sont des saints. Il y en a aussi de grands parmi les sauvages. On voit dans

cette mission ce qui ne se voit point ailleurs, tant la foi qui y règne rappelle les premiers temps de l'Eglise.

Sur ces entrefaites, on apprit que le pape Grégoire XVI avait fait savoir à la mère générale combien il serait heureux de voir le Sacré-Cœur aller s'établir parmi les Indiens. Ce désir du Saint Père, exprimé précisément dans ces conjectures, fut le dernier coup de lumière qui rendit évidente la volonté du ciel.

Mme Mathevon, supérieure de Saint-Charles, aspirait, elle aussi, depuis de longues années, à cet apostolat. Elle demanda donc à Mme Barat d'exaucer ses vœux. Elle fut nommée supérieure. Une Irlandaise, sachant l'anglais et le français, Mme O'Connor, déjà employée au ministère des sauvagesses dans l'école de Saint-Charles; une Canadienne, la sœur Louise Amyot; un nègre nommé Edmond, homme de ressources et d'industrie, s'enrolèrent pour la mission. A ceux qui objectaient le dénûment du pays: " Nous y vivrons de laitage," disait Mme Duchesne. Elle brûlait de partir.

Cependant on doutait de plus en plus qu'elle pût le faire; car son état de langueur ne faisait que s'aggraver. Elle-même écrivait en France: " Mon écriture et mes ratures annoncent la faiblesse de ma tête et de ma main. Le miracle n'est pas fait, j'attends la volonté de Dieu." Dans une lettre du 4 juin, Mme Galitzin donnait les détails suivants: " Quoique habituellement en danger de mort, de l'avis du médecin, la mère Duchesne a voulu faire maigre et jeûner en carême; aussi, depuis cette époque, enfle-t-elle continuellement, et l'enflure se porte jusqu'à la poitrine de sorte qu'elle peut être étouffée d'un moment à l'autre. Elle sent enfin qu'elle est mourante; toutefois une permission

donnée par notre vénérée mère lui fera l'effet d'un ordre et personne ne sera capable de l'arrêter."

Un départ, dans cet état, devait paraître une folie. Mais il y a des folies qui sont l'inspiration de la Sagesse d'en haut. Malgré les avis contraires, le P. Verhaegen, chef de l'expédition, voulut que Mme Duchesne y fût acceptée : " Si elle ne peut pas travailler, déclare-t-il fermement, du moins elle servira au succès de la mission en priant pour nous. Toutes les maisons d'Amérique envoyèrent des secours en argent ou en linge ; une somme de cinquante piastres leur fut encore remise au départ. C'était le 29 juin, en la fête des Apôtres saint Pierre et saint Paul.

Le voyage par eau sur le Missouri, écrit Mme Mathevon, ne présente aucun danger. C'est une belle rivière, bordée de coteaux, de montagnes et de rochers couronnés d'arbres verts. La nature a donné à ces rochers les formes les plus fantastiques.

Quelques jours après, le bateau déposait les religieuses à la station de Westport. Mme Duchesne avait été assez bien toute la route ; mais elle avait encore deux jours de marche en voiture."

La voiture n'était qu'une affreuse charrette, dont le cahot causa la plus vive souffrance à la vénérable mère. Mais sa plus grande douleur, pendant tout le parcours, était de rencontrer des populations, villages et villes entières, sans églises, sans écoles, sans Dieu. Plusieurs fois les habitants vinrent prier les religieuses de rester parmi eux pour élever leurs filles : mais leur mission indienne leur tenait trop au cœur pour qu'elles s'arrêtassent en chemin. Après huit jours de marche, elles arrivèrent enfin, le 9 juillet 1841, sur les terres des Potowatomies, à 18 milles de leur village. Pendant le reste de la route des Indiens à cheval étaient échelonnés de deux en deux milles pour montrer le chemin. Tout à coup, à

l'entrée d'une grande prairie, apparut une troupe de cent cinquante Indiens, montés sur des chevaux richement harnachés, et rangés en bel ordre. Au milieu de leurs costumes flottants et bariolés, et au-dessus de leur tête ornée de hautes plumes, se déployaient deux drapeaux, l'un rouge et l'autre blanc. Deux Pères missionnaires à cheval précédaient le cortège. C'est au milieu de cette cavalcade que durent s'avancer les voitures des religieuses tandis qu'autour d'elles la tribu exécutait des figures variées, faisant retentir l'air de décharges de mousqueterie.

La maison du curé fut le terme de ce défilé. " Là, on nous fit descendre et asseoir sur des bancs, raconte la mère Mathevon, nous quatre religieuses et cinq Pères Jésuites. Les sauvages se placèrent sur quatre rangs de chaque côté. La première chose que fit le P. Verhaegen fut de leur présenter notre mère Duchesne : " Mes enfants, leur dit-il, voici une dame qui, depuis trente-cinq ans, ne cesse de demander à Dieu de venir parmi vous." Et le chef s'approcha pour nous complimenter. Toutes les femmes et les filles voulurent nous embrasser pour nous témoigner leur joie. Nous passâmes sept cents fois par cette cérémonie, à laquelle la mère Duchesne malgré son extrême fatigue, se prêta de bonne grâce."

Le village des sauvages s'appelait Sugar-Creek. Il s'élevait au sein d'une vaste prairie de neuf cents milles de longueur sur autant de largeur, légèrement ondulée et se prolongeant jusqu'aux Montagnes Rocheuses.

Les commencements de la fondation furent plus difficiles qu'on ne l'avait prévu. A défaut d'une maison qui n'existait qu'en projet, les religieuses durent accepter la cabane d'un sauvage, lequel spontanément se réfugia sous une tente, lui et toute sa famille. Elles n'en ouvrirent pas moins une école,

le 19 juillet. Au mois d'août elles eurent enfin une maison en bois dont leur nègre avait été l'architecte et le charpentier.

Bientôt cinquante jeunes filles remplirent la petite école ; les femmes y venaient aussi apprendre à travailler. Mais le plus difficile était de les entendre et de les entretenir. Les maîtresses commencèrent donc par se faire écolières : Deux sauvagesses nous apprirent le potowatomie, écrit Mme Mathevon. Dès que cela nous fut possible, nous apprîmes les prières de l'Eglise à nos Indiennes. Bientôt, notre cabane n'étant pas assez grande pour contenir toutes nos élèves, nous avons fait une salle avec des branches d'arbres. Nos enfants sont intelligentes et saisissent facilement tout ce que nous leur montrons. Elles font ce qu'elles veulent de leurs doigts." On les appliqua donc au travail manuel. Pendant que les Pères Jésuites tenaient école de culture, le Sacré-Cœur tint école de cuisine, de couture, de filage et de tissage. On apprit aux femmes à se faire des vêtements. On confectionna aussi à l'usage des hommes de longues chemises avec lesquelles ils pouvaient assister à l'office divin.

Un redoublement de piété dans ces âmes simples et dociles fut le fruit des travaux de leurs institutrices. La vie surnaturelle débordait dans ces âmes dignes de l'âge d'or de la foi. Dieu se plaisait en elles, et plus d'une s'élevait à une haute sainteté.

La mère Duchesne se sentait renaître dans ce milieu de sainteté et de pauvreté. Parfois même, elle se prenait à rêver des conquêtes nouvelles.

Mme Duchesne se trompait ; il n'y avait plus en elle que le cœur qui restât jeune ; et elle dut constater que ces rudes travaux n'étaient plus de son âge. Il lui fallut d'abord renoncer à jamais pouvoir se faire entendre dans la langue indienne.

Mais, grâces soient rendues à Dieu, il y a, dans notre sainte religion, un autre apostolat que celui de la parole. Il y a premièrement celui de la prière. C'avait été l'exercice de la vie entière de Mme Duchesne : ce fut exclusivement celui de son séjour chez les Potowatomies.

Un autre apostolat était celui de l'exemple de sa haute sainteté. Les Indiens, émerveillés de son union à Dieu, la tenaient pour un être de nature plus qu'humaine. C'était une sainte du ciel, et, leur vénération se changeant en religion, ils venaient lui apporter leurs fruits les plus beaux et leurs œufs les plus frais, comme ils faisaient autrefois à leurs manitous.

Enfin la souffrance était un autre ministère de Mme Duchesne ; et il fut bientôt constant qu'elle n'était venue là, comme partout ailleurs, que pour s'immoler. Sa santé, surexcitée pendant quelques mois par le bonheur de se voir au comble de ses vœux, n'avait pas pu résister longtemps à la rude vie et au climat glacé de la station de Sugar-Creek.

L'hiver avait été extrêmement rigoureux. Sauf le temps de la chasse, il fallait s'alimenter de maïs et de patates : c'était un régime mortel pour la débilité de la vénérable mère. On jugea bientôt que prolonger son séjour en ce pays serait amener sa mort dans un temps rapproché. La mère générale, avertie de ce péril, qui semblait imminent, consentit à rappeler Mme Duchesne à Saint-Charles. Elle fut obligée de renoncer au bonheur tant souhaité et si chèrement acheté de finir ses jours chez les Indiens. Elle se résigna, et ses dispositions se résument dans ces belles paroles d'une de ses lettres d'alors : " Les causes de mon rappel sont connues de Dieu, cela suffit. "

Donc au mois de juillet 1842, Mme Duchesne re-

descendit vers le Missouri. Son séjour aux Potowatomies n'avait duré qu'un an ; mais ce passage avait laissé dans son cœur un souvenir que rien ne put effacer. " Il me semble qu'en quittant le pays des sauvages, disait-elle, j'ai quitté mon élément, et que désormais je ne puis faire que languir pour la grande patrie, de laquelle heureusement il n'y aura plus de départ. "

Tant de prières et de sacrifices furent pour la mission entière une source de grâces. Autour de Sugar-Creek, la tribu des Osages, prise d'émulation pour le service de Jésus-Christ, fit demander au Sacré-Cœur de venir apprendre à leurs filles à faire *des robes de décence*, comme ils s'exprimaient. Le surintendant des Indiens, député par le Congrès, visitant l'école de Mme Lucile, lui rendait témoignage " que depuis treize ans qu'il inspectait ce pays, il n'avait pas encore trouvé une seule école où les purs sauvages eussent fait tant de progrès dans la civilisation."

Bientôt la dévotion aux Cœurs de Jésus et de Marie passa de la tribu des Potowatomies à la nation des Têtes-Plates. " Tout, disait Mme Duchesne, tout annonce l'approche de la miséricorde de Dieu sur ces vastes contrées. "

C'est l'honneur du Sacré-Cœur d'y avoir travaillé, en se faisant l'écho des invitations miséricordieuses du Cœur de Jésus-Christ à tous les opprimés : *Venite ad me!* Ce sera spécialement l'honneur de Mme Duchesne d'avoir ouvert à ses sœurs la route de cet apostolat, objet de ses longs désirs ; et au sein des douleurs que laisse au cœur du chrétien le spectacle des crimes enfantés par la violence et la cupidité, du moins il restera à tous les ouvriers et ouvrières de l'Evangile la consolation et le droit de se dire avec le prophète : " J'ai délivré mon âme. "

CHAPITRE IV.

RETRAITE DE Mme DUCHESNE A SAINT-CHARLES.— NOVICIAT DE SON ÉTERNITÉ.

Lorsque Mme Duchesne fut de retour de sa mission aux Potowatomies, elle rentra à Saint-Charles pour y mener une vie dont la beauté et la grandeur, toutes surnaturelles, ne peuvent être perçues que par les yeux de la foi. C'est là que Dieu lui fit la grâce, rare entre toutes, de passer dix années dans le secret de sa face, entre le ciel et la terre, achevant, par une vieillesse de souffrance et de prière, sa double mission de victime et d'apôtre, et déjà en recueillant les premiers fruits dans le temps, en attendant le prix que Dieu lui en préparait dans l'éternité.

La maison de Saint-Charles, où Mme Duchesne venait d'être ramenée, est encore à peu près, sauf ses agrandissements, telle qu'elle était à cette époque. C'est une habitation d'une construction simple, mais bien située sur la rive du Missouri. Elle est contiguë à l'église paroissiale, dont la tribune, ouvrant alors sur le sanctuaire, était réservée comme chapelle particulière aux dames du Sacré-Cœur. Attenante à cette tribune se trouvait une petite cellule de huit pieds de largeur sur seize de profondeur. Cette cellule fut celle qu'occupa dix ans Mme Duchesne. Un lit de sangle sans rideaux, et si bas, qu'il servait de siège pendant le jour, une chaise, une malle vermoulue renfermant quelques écrits, les lettres et souvenirs de la mère générale, de pauvres livres de piété, quelques livraisons des Annales de la propagation de la Foi, et plusieurs vêtements et instru-

ments de pénitence, composaient l'ameublement de cet humble vestibule de l'éternité.

L'arrivée de Mme Duchesne dans la communauté de Saint-Charles fut saluée par ses sœurs comme une bénédiction.

Dieu, cependant, qui voulait que cette âme fût tout à lui, s'appliqua désormais à la tourner de plus en plus vers les seules choses éternelles dont elle approchait ; et il est admirable de voir par quels coups de grâce, aussi rudes que salutaires, il acheva de la détacher de tous les biens d'ici-bas, intérieurs et extérieurs, avant de l'appeler à lui, comme on coupe les dernières cordes d'un aérostat, au moment où on s'apprête à le lancer vers le ciel.

Voulant d'abord lui apprendre que l'homme n'a point en ce monde de demeure permanente, et que les habitations les plus justement chères ne sont que des tentes dressées dans un désert, il envoya un vent de contradiction et d'adversité qui, des deux maisons qu'elle avait le plus aimées, ébranla la première et renversa la seconde.

C'était une double joie pour Mme Duchesne de retrouver à Saint-Charles, la douceur de la retraite et celle des souvenirs ; et il y avait un an qu'elle jouissait de l'une et de l'autre, quand elle vit cette résidence menacée de suppression par le gouvernement de Mme Galitzin. Son premier mouvement fut de prier et d'écrire pour détourner le coup. " Si cette épreuve doit se consommer, disait-elle, demandez que je meure auparavant : je ne me sens pas la force de supporter une telle affliction. " Elle écrivait en France pour demander des prières à la même intention.

Dieu l'exauça : Un mois après, la mère générale, répondant à la mère Régis Hamilton, permettait à Saint-Charles de continuer de vivre. Dieu avait

voulu seulement avertir son épouse de ne pas chercher le lieu de son repos en ce monde, mais de se tourner vers l'autre.

Le second coup fut plus rude ; et, non content de lever son bras pour menacer, le Seigneur crut devoir l'appesantir cette fois sur la tête de la victime. Il ne fallait plus à Mme Duchesne de trésor que dans le ciel.

Fleurissant n'avait cessé d'exercer sur le cœur de la vénérable mère ce genre d'attrait particulier que possèdent les lieux où l'on a beaucoup travaillé, et surtout beaucoup souffert. S'il n'était pas le berceau premier de sa mission, il l'était du noviciat.

En 1846, la mère Maria Cutts, devenue vicaire de l'Ouest, après la belle mort de Mme Galitzin, crut devoir supprimer la maison de Fleurissant comme trop rapprochée de celle de Saint-Louis. Mme Duchesne protesta que c'était lui arracher la moitié de son cœur. Nous lisons dans une lettre à Mme Barat : " Je me suis proposée à notre mère Cutts, pour tenir la maison, seule avec une sœur qui parlait les deux langues, d'y continuer l'école gratuite, d'y prendre soin de l'église et du prêtre qui est pauvre. La mère Cutts m'a répondu, au premier moment, que ce serait, en effet, un beau séjour pour moi."

Cependant Fleurissant fut supprimé. Il était de la destinée de Mme Duchesne de monter à Dieu sur les ruines amoncelées de toutes ses affections, en se faisant de chaque douleur un degré pour s'élever vers l'éternité. Elle sut se résigner, mais non se consoler, et on l'entendait dire encore longtemps après : " Sainte-Marie et Fleurissant sont deux glaives dans mon âme ; je les y porterai jusqu'à mon dernier soupir."

Tout d'ailleurs élevait ses regards vers la cité permanente pour laquelle elle voyait partir, les uns

après les autres, les meilleurs serviteurs et servantes de Dieu.

D'autres voies moins douces, plus hautes, étaient réservées à Mme Duchesne : Il y avait dans son cœur une fibre plus sensible, plus délicate que les autres : celle qui la rattachait par tous les liens de l'amitié et de la religion à Mme Barat. Ce fut justement à ce point que le Seigneur frappa un coup de sa miséricorde, comme saint Bonaventure appelle les salutaires douleurs qui creusent et élargissent en nous la place de Dieu.

Depuis environ 1845, Mme Duchesne avait l'étonnement et la peine de ne plus recevoir de réponse aux lettres qu'elle adressait à cette mère chérie. Elle-même, de son côté, attendait de ses nouvelles, se plaignait de son silence et s'étonnait d'une réserve qu'elle ne pouvait comprendre. Ce qu'elles ignoraient alors, c'est que leur correspondance était interceptée. Auprès et au-dessus de Mme Duchesne, une personne en autorité s'était cru le droit d'arrêter et de retenir entre ses mains, et les lettres destinées à cette vénérable mère et celles qu'elle adressait à Mme Barat !

Ce douloureux état de choses resta inexpliqué jusqu'au mois de septembre 1847. A cette date, une des nièces de Mme Duchesne, Mme Amélie Jouve, sœur d'Aloysia, dont elle avait pris le nom, devant partir pour l'Amérique, la mère générale lui prescrivit de commencer par se rendre à Saint-Charles, avant d'aller prendre le gouvernement de la maison de Saint-Vincent dans le Canada. C'était un détour de plusieurs centaines de lieues ; mais il était nécessaire pour satisfaire le cœur de Mme Barat, inquiète au sujet de sa chère Philippine. Mme Jouve fut heureuse d'aller revoir sa tante, à laquelle elle portait la lumière, la joie, la résurrection.

Le 14 septembre, ces lignes d'elle à Mme Barat annoncent son arrivée à Saint-Charles : " Cette lettre vous apprendra que je suis auprès de ma vénérable tante. Je puis dire comme saint Antoine : " J'ai vu Paul dans le désert." Oui, j'ai vu une grande sainte, qui maintenant approche du terme de sa carrière. Je l'ai trouvée bien faible, et la voix si éteinte qu'on a souvent de la peine à l'entendre. Elle m'a reçue comme un ange envoyé du ciel. "

Une lettre de Mme Duchesne précédant celle de sa nièce, avait déjà porté sa reconnaissance aux pieds de Mme Barat. Après avoir avoué ses craintes précédentes, ses inquiétudes, sa peine de se voir abandonnée, ainsi qu'elle croyait, son cœur s'épanouissait dans ces dernières lignes : " Ma chère mère, votre lettre, ainsi que vos présents d'un choix si exquis, ont été pour mon âme comme un baume vivifiant : oh ! que j'en ai béni le Dieu de bonté ! "

A partir de ce jour, l'ancienne intimité reparut plus tendre encore, dans la correspondance de Mme Duchesne et de Mme Barat. Celle-ci semblait vouloir réparer le temps perdu ; elle redoublait de caresses envers sa vieille amie ; elle la comblait de présents ; elle ne manquait jamais l'occasion de lui envoyer ses filles venant d'Europe, chargées des commissions de son amitié, avec des lettres ardentes et saintes.

Mme Duchesne se sentait revivre en lisant de telles pages. Mais le plus précieux des présents de Mme Barat et le meilleur témoignage de son amitié fut la nomination qu'elle fit, comme supérieure à la maison de Saint-Charles, de Mme Régis Hamilton, la fille la plus chérie de Mme Duchesne.

Un dernier coup faillit ruiner encore ce bonheur en menaçant de suppression, pour la seconde fois, la maison de Saint-Charles. Ce fut un renouvellement d'inquiétudes et d'alarmes pour Mme Duchesne-

Elle s'adressa au cœur de sa mère Barat : "Si vous pouviez voir notre logis de Saint-Charles qui touche à l'église, vous n'auriez pas le courage de nous en arracher, ne fussions-nous que quatre." La mère Jouve, de son côté, intercéda puissamment en faveur de ce premier et précieux berceau de la mission d'Amérique. Il put être conservé ; et ce fut une double joie à Mme Duchesne d'y prolonger son séjour, et de devoir ce bienfait à une nièce si chère. C'est ainsi que la main de Dieu secouait de temps en temps l'arbre qui portait le nid de cette vaillante vieillesse, pour qu'elle se souvînt de son aile et prît son vol vers les cieux.

D'ailleurs au sein de ces épreuves, l'âme n'avait cessé de grandir et de monter. Absolument sacrifiée, elle ne tenait plus à rien des choses de ce monde. "Vous seriez touchée, ma révérende mère, de la pauvreté de Saint-Charles, écrivait Mme Jouve à Mme Barat : on n'en peut imaginer de plus grande : la chambre de Mme Duchesne en est le sanctuaire. Il n'y a certainement pas, dans toute la société, une sœur plus mal couchée et plus misérablement chaussée et habillée. Le bienheureux Benoît Labre pourrait la réclamer pour sa sœur. Sur cet article, inutile de la contrarier, c'est son attrait." Quelques restes de vêtements, voile et autres objets de cette pauvresse volontaire, conservés aujourd'hui à la maison de Paris, attestent quelles simples hardes suffisent en ce monde à ceux que le vêtement de gloire attend dans le ciel.

Elle priait sans cesse. C'était le sacerdoce auquel la sainte recluse avait résolu désormais de consacrer sa vie. La communion la transfigurait même extérieurement. Les élèves s'aperçurent plusieurs fois d'une sorte de rayonnement de gloire sur sa physionomie, durant son action de grâces. Un vieillard de

quatre-vingts ans, employé dans la maison, ayant assisté à une communion de l'épouse de Dieu, fut si frappé de l'éclat de son visage, que, ne pouvant se contenir, il allait, venait, parlait, gesticulait tout seul. Une religieuse lui demandant la cause de ce transport : " J'ai vu, dit-il, quelque chose que je n'avais jamais vu : Mme Duchesne est une sainte ! " Il expliqua ensuite qu'au moment où elle avait reçu Notre-Seigneur, le visage de cette mère s'était illuminé, comme si on eût tenu tout à côté d'elle un flambeau éclatant.

De ces hauteurs de la prière, Mme Duchesne, comme placée entre la terre et le ciel, faisait descendre sur tout ce qui lui était cher, sa colonie, ses enfants, sa mission et l'Eglise, la lumière, la grâce et la bénédiction.

Telle fut Mme Duchesne dans ces années de retraite : " Une femme de désirs, " un Moïse sur la montagne, debout, toujours en prière, les bras et le cœur en haut, et là, implorant de Dieu la victoire et le salut pour son peuple d'Israël.

CHAPITRE V.

DERNIERS JOURS DE MME DUCHESNE.—SA PRÉCIEUSE MORT.

Lorsque, au terme de sa carrière, Mme Duchesne jetait les yeux sur l'Amérique catholique, et qu'elle y contemplait en particulier les prodigieux accroissements de l'œuvre du Sacré-Cœur, elle avait grand sujet de remercier le Maître qui l'avait appelée à travailler à sa vigne, et qui au soir de sa vie, lui payait si largement le denier de sa journée.

Ce n'était pas de nom seulement, c'était en réalité que l'Eglise, dans les Etats-Unis, était maintenant catholique, c'est-à-dire universelle.

Dans cette conquête, le Sacré-Cœur avait une belle part. En dix ans, les derniers de la servante de Dieu, ceux de son ensevelissement avec Jésus-Christ, le Sacré-Cœur élève trois fois plus de maisons que dans toute la période que nous venons de parcourir.

" C'est que, dit saint Augustin, une telle œuvre est bien moins le fruit de nos agissements que de nos gémissements."

A cette époque, l'Amérique avait été divisée par le Sacré-Cœur en deux vicairies : celle de l'Ouest et celle de l'Est, ayant chacune à sa tête une mère vicaire. Nous connaissons déjà la vicairie de l'Ouest embrassant tout le bassin du Mississipi. Aux établissements de Saint-Michel et du Grand-Coteau, on avait ajouté en 1847 et 1851 les deux maisons de Natchitoches et de Bâton-Rouge.

L'Est de l'Amérique ne donnait pas moins de joie à la mère Duchesne.

New-York avait reçu un premier établissement dans le mois de juillet 1841. Presque dans le même temps, l'évêque de Montréal, Mgr Bourget, offrait au Sacré-Cœur une maison et un domaine à Saint-Jacques de l'Achigan, où, en effet, une colonie eut le courage de se transférer au cœur même de l'hiver 1842. Cette fondation fut le sujet d'un des grands bonheurs de Mme Duchesne. Elle avait pour le Canada une vieille tendresse. Nous lisons dans une de ses lettres à Mme Brangier, qui faisait partie de cette communauté : " Mes premiers vœux de missionnaire avaient été pour le Canada, car j'ai toujours eu Marie de l'Incarnation en grande vénération. Mais ayant dû renoncer à y être envoyée, je remercie Jésus d'y avoir placé des mères plus ferventes que moi. "

Les années qui suivirent la fondation de Saint-Jacques furent successivement remplies par de pareils établissements ou agrandissements, lesquels couvrirent bientôt toute la face des Etats-Unis : C'était en tout seize maisons que le Sacré-Cœur devait sinon à l'action personnelle, du moins à l'initiative première et aux longs sacrifices de Mme Duchesne : Mme Barat le savait. Un des plus beaux témoignages de sa reconnaissance se trouve dans une lettre du 16 février 1852. Profitant du retour en Amérique des deux mères Maria Cutts et Aloysia Hardey, qui revenaient du Conseil général de la Ferrandière, Mme Barat voulut écrire à son amie. Cette lettre est la dernière adressée par elle à cette grande compagne. Dans cette lettre, son amitié s'épanche en admirations et en remerciements ; c'est la justice de la terre qui déjà précède pour Mme Duchesne la justice du Ciel.

Mme Duchesne passa toute sa vie de retraite à Saint-Charles dans la méditation des années éter-

nelles, partagée entre le désir de mourir pour voler enfin vers la céleste patrie, et l'appréhension des jugements de Dieu.

Nous sommes arrivés en 1852 ; Mme Duchesne avait près de quatre-vingt-trois ans. Un affaiblissement progressif se faisait sentir dans toute sa personne. Elle en avait conscience, et le 15 mai, écrivant à Mme Barat, elle faisait une sorte d'adieu anticipé aux mères de Charbonnel, Desmarquest et Maillucheau, ses compagnes d'autrefois, puis elle terminait par ces lignes douloureuses : " Je suis obligée de m'arrêter : Mon cœur voudrait se reporter à de chers souvenirs, mais la mémoire me manque. J'en ai été jusqu'au point de ne pouvoir écrire mon nom ou des noms familiers ; ma vue est bien courte aussi. "

Par instants néanmoins elle se sentait renouvelée par la belle saison, et se reprenait à vivre par résignation.

Cette amélioration ne devait pas se soutenir. Avertie par des symptômes qu'elle crut décisifs, que l'heure était venue de régler la grande affaire, elle voulut y procéder d'un sens ferme, lucide, libre, et dans toute la plénitude de sa force morale. Voici donc en quels termes elle se hata de prendre congé de sa mère Barat. " Ma bien révérende Mère, je viens vous faire mes adieux dans le sens que Dieu seul peut savoir en ce moment. J'aurais beaucoup à m'étendre sur les peines que je vous ai données, si vous étiez moins indulgente, et moi plus en état de m'exprimer.

Quels étaient les accidents qui motivaient cet adieu ? Mme Duchesne prétendait que, depuis quelque temps, elle avait éprouvé plusieurs absences mentales ; elle prévoyait la perte de sa raison !

Cependant cet état mental qu'elle redoutait, lui

fut épargné. Sa raison garda jusqu'à la fin sa clarté, comme son caractère garda son énergie. Mais les forces corporelles déclinaient chaque jour. Ce vieil édifice ne se soutenait plus.

Le 16 août, Mme Duchesne, craignant de succomber dans une défaillance, demanda et reçut les derniers sacrements. Elle estima que dès lors elle ne devait plus vivre que du ciel et de Dieu. Le lendemain donc, d'un esprit rassis comme d'une main sûre, elle écrivit trois lettres. C'était un triple adieu à ce qu'elle avait eu de plus cher en ce monde : le Sacré-Cœur, sa famille, et les missions indiennes.

Mme Duchesne survécut quelques mois à la crise qui avait failli l'emporter en août. Ses dernières semaines offrirent chaque jour un spectacle qui n'était plus de ce monde. Mme Duchesne ne vivait plus que de Jésus-Christ et pour lui. Chaque matin à l'heure de la messe, on voyait la malade entrer à la chapelle, portée par deux sœurs, qui la faisaient asseoir auprès de la balustrade. Elle y communiait avec une vive ardeur. Quand elle avait fait son action de grâces, les deux sœurs la reportaient à sa petite chambre.

Cependant elle sentait l'approche de l'heure suprême. Au commencement d'octobre elle l'annonça au P. de Smet en se recommandant à ses prières et lui promettant de prier de son côté pour les sauvages et pour leur bon père. Les missions furent donc la dernière pensée de Mme Duchesne comme elles avaient été la première ambition de cette âme d'apôtre.

Le mardi, 16 novembre, Mme Duchesne voulut se lever comme à l'ordinaire pour aller à la messe. Mais elle était si faible qu'on l'en empêcha.

Le 17 vit s'aggraver l'état de faiblesse de la véné-

rable mère. Elle se confessa et reçut le divin viatique le lendemain matin.

On ne croyait pas encore à un dénoûment prochain ; mais le médecin appelé pour constater l'état trouva le pouls tellement faible qu'il dit aussitôt à la supérieure que le moment du sacrifice était arrivé.

Cependant la sainte mourante, recueillant ses forces, répétait avec une admirable ferveur : " Jésus, Marie, Joseph, je vous donne mon cœur, mon esprit et ma vie. " On l'entendait aussi pousser ces soupirs d'impatience vers le ciel : " Venez, Seigneur Jésus, venez vite me prendre," répétant ces mots jusqu'à l'épuisement de sa voix et de ses forces. A dix heures du matin, elle reçut en pleine connaissance l'extrême-onction et l'application de l'indulgence *in articulo mortis.* Elle expira vers midi, entre les bras de la sœur infirmière, le 18 novembre 1852, dans la quatre-vingt-quatrième année de son âge, la quarante-septième année de sa profession religieuse, et la trente-quatrième de son séjour en Amérique. Le P. de Smet a raconté qu'étant précédemment convenu avec elle que le premier qui mourrait obtiendrait à l'autre une certaine faveur très particulière, il l'avait obtenue aussitôt après la mort de Mme Duchesne, et il en concluait qu'indubitablement elle était dans le ciel.

Ainsi après trente-quatre ans, la vaillante invalide était revenue tomber sur le champ même témoin de ses premiers combats. Si " mourir est un gain " comme l'écrit l'Apôtre, Mme Duchesne avait bien gagné de mourir.

On déposa ses restes dans une enceinte préparée au milieu du jardin. Il y avait plus de trois ans qu'ils y reposaient lorsque la supérieure de la maison de Saint-Charles ayant bâti un oratoire dans

une autre partie de ce même enclos, voulut que la dépouille de Mme Duchesne y fût transportée. Ce fut le 22 octobre 1855 qu'eut lieu l'exhumation. Comme le corps, reposant dans un cercueil en planches, avait été enterré dans un sol humide et naturellement corrosif, on s'attendait à n'y trouver, après un si long espace, que de la poussière et des os. Aussi, combien grande fut l'admiration de toute l'assistance, quand, à l'ouverture de cette tombe, Mme Duchesne apparut parfaitement conservée et sans aucune odeur. La figure avait gardé une forme si reconnaissable que l'on s'empressa de la photographier pour perpétuer le témoignage de la protection divine sur ce corps que la pénitence avait, pour ainsi dire, spiritualisé. Ce ne fut qu'au moment où on le mit provisoirement dans une nouvelle fosse, qu'il y eut un certain affaissement des chairs et une altération sensible dans les vêtements. On lui en substitua de neufs, en ayant soin de garder les autres précieusement. Enfin la nouvelle chapelle reçut le précieux dépôt devant lequel viennent encore prier et s'inspirer tous ceux qui, ayant connu cette femme apostolique, veulent, comme elle, glorifier le Cœur de Jésus et s'immoler à son service.

Mme Duchesne avait dit : " Vous verrez quand je serai morte, tout prendra son essor." En effet le développement pris par le Sacré-Cœur durant les dernières années de la pieuse victime ne firent que s'étendre encore après son sacrifice.

Aujourd'hui le Sacré-Cœur compte, dans les deux presqu'îles, cinq vicairies ayant chacune son noviciat, trente-un établissements, mille deux cents religieuses, près de trois mille pensionnaires, et quatre mille cinq cents enfants recevant l'instruction chrétienne dans les écoles et les orphelinats. Dans l'Est et le Missouri, selon le vœu des évêques, les

protestantes fréquentent les classes catholiques et en recueillent des fruits nombreux de conversion.

J'ai terminé ce livre : et cependant je sens qu'il y manque quelque chose. A côté du triomphe de l'œuvre de Mme Duchesne tel que nous venons de le peindre, on aurait voulu voir éclater pareillement le triomphe personnel d'une vie qui s'est terminée dans l'obscurité et dans l'abjection. Mais il faut se le rappeler ; la vie des justes est un drame dont la terre n'est appelée à voir que les premiers actes. L'action commence ici-bas, mais elle se dénoue ailleurs. C'est dans l'éternité que le spectacle s'achève : le ciel en est le théâtre ; et quand se lèvera le rideau qui nous en dérobe la scène, ravis d'admiration, nous ne nous lasserons pas de contempler la gloire que le Cœur de Dieu a préparée à ceux qui l'aiment.

" Les justes, dit la Sagesse, vivront éternellement ; et c'est auprès du Seigneur que sera leur récompense : *Justi in perpetuum vivent; apud Dominum autem erit merces eorum.*"

FIN.

EUSÈBE. SÉNÉCAL & FILS, IMPRIMEURS, MONTRÉAL.


U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 02 04 04 15 03 7